



FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Palchetto
l'ordine
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI
B. Prov.
VII
437



HYDROGRAPHIE

DE

LA MER DU SUD.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DES NOUVELLES
DÉCOUVERTES
FAITES DANS LA MER DU SUD EN 1767, 1768, 1769 & 1770.

RÉDIGÉE D'APRÈS LES DERNIÈRES RELATIONS

Par M. DE FRÉVILLE.

Accompagnée d'une Carte dressée par M. de Vaugondy.

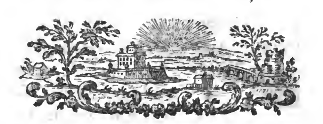
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez DE HANSY le jeune, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE
DES DERNIERES
DÉCOUVERTES
DANS
LA MER DU SUD.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Nouvelle Zélande; incidens arrivés aux Anglois à leur atterrage ſur ces côtes.

LA nouvelle Zélande paroît devoir d'abord fixer notre attention par ſon importance, & parce qu'elle eſt la plus Sud des Iſles récemment découvertes

à l'Oueſt du deux cens vingtième méridien, qui ſont la matière de cette ſeconde Partie. On ſait qu'Abel Taſman eut la vue de cette terre le 13 Décembre 1642 : il en ſuivit la côte occidentale l'eſpace de cent ſoixante lieues; mais il ne fit que la reconnoître ſans y deſcendre : elle étoit entièrement inconnue à l'Europe. Ce qu'avance l'Abbé Prevoſt dans ſon Hiſtoire des Voyages, que les Hollandois l'ont depuis viſitée en 1654, eſt ſans aucun fondement ; on doit d'autant moins l'en croire, qu'il paroît ignorer le nom du Navigateur, & qu'il ne nous apprend rien des remarques qu'on peut y avoir faites.

La découverte de cette terre appartient ſans conteſtation à M. Cook. Sa circonnavigation autour de l'Iſle, le giſſement de ſes côtes géographiquement déterminé, les détails qu'il donne des productions de cette contrée ſingulière & des mœurs de ſes habitans,

les plus extraordinaires dont on ait jamais entendu parler, en présentant à l'esprit humain une scène intéressante & neuve, suppofent une intelligence, une intrépidité de courage & un amour pour la gloire qui le place au rang des plus grands Navigateurs.

Ce Marin, dont on a suivi les découvertes dans la première Partie de cet Ouvrage jusqu'à son départ d'Oteroah, ayant continué de courir au Sud, eut la vue de la nouvelle Zélande le 6 d'Octobre 1769 ; à l'instant il gouverna sur cette terre, qu'il se proposoit de reconnoître. Ses terres parurent de loin de la plus grande élévation : les montagnes, en s'élevant les unes sur les autres, présentoient un immense amphithéâtre ; on en distinguoit cinq étages, & la dernière chaîne de ces montagnes portoit leur cime au-dessus des nuages.

A la vue de cette terre, les Anglois se crurent arrivés aux régions Australes

inconnues. Ils découvrirent une baie qui s'enfonçoit dans les terres ; plusieurs pirogues la traversoient sans paroître prendre aucune connoissance du vaisseau. Bientôt ils virent distinctement des maisons ; elles étoient petites, mais propres, & un nombre considérable d'Insulaires, qu'on crut être les mêmes que ceux qui étoient d'abord dans les pirogues, se montrèrent sur le rivage : mais un grand sujet d'étonnement pour les Anglois, ce fut d'appercevoir sur une petite péninsule vers la pointe du Nord-Est de la baie, une enceinte palissadée, haute & régulière. Etoit-ce un parc pour renfermer les bêtes fauves, ou un enclos pour le bétail ? C'est sur quoi ils étoient partagés d'opinion.

PARVENUS dans l'intérieur de la baie, ils rangèrent le côté du Nord-Oueſt, à une demi-lieue du rivage, jusqu'à ce que se trouvant par le travers d'une belle rivière, ils laissèrent tomber l'ancre sur dix brasses d'eau d'un excellent

fond de fable. Les deux côtés de la baie font des rochers blancs efcarpés & d'une confidérable hauteur. Le fond eft une terre baffe, & plus loin des collines élevées par étage les unes fur les autres fe terminent par une chaîne de montagnes très-reculées dans les terres.

Ce même foir, M. Cook ayant fait armer deux bateaux, alla à terre avec MM. Banks & Solander. Ils defcendirent vis-à-vis le vaiffeau, fur la rive orientale de la rivière, dont la largeur en cet endroit eft d'environ cent vingt pieds; mais quelques Indiens ayant paru fur l'autre bord, & la rivière ne fe trouvant pas guéable, ils la traversèrent dans leur *Jole*, laiffant la chaloupe à fon embouchure.

Au moment de leur defcente, les Indiens ayant pris la fuite, ils laifsèrent quatre jeunes gens pour garder l'jole, & s'avancèrent vers quelques

maiſons qui étoient à environ cent cinquante toiſes dans les terres.

LORSQU'ILS furent éloignés, quatre Inſulaires armés de longues piques ſortirent du bois, & marchèrent droit à la petite barque pour l'attaquer. Ils l'auroient certainement enlevée, ſi les gens de la chaloupe, qui les apperçurent, n'avoient pas crié à ceux qui étoient dans l'jole de s'éloigner.

LES quatre jeunes gens ramèrent auſſitôt ſur la chaloupe, mais les Indiens les ſerroient de très-près : un coup de fuſil tiré de la chaloupe les arrêta court ; ils regardèrent autour d'eux, & ſe remirent à la pourſuite de l'jole, ſans daigner s'appercevoir d'un ſecond coup, qui fit ſiffler les balles à leurs oreilles. L'un d'eux levoit déja ſa pique pour frapper ſur l'jole ; mais un troiſième coup l'étendit roide mort.

LES Inſulaires voyant tomber leur compagnon, demeurèrent immobiles

& comme pétrifiés d'étonnement. Revenus à eux-mêmes, ils ſe hâtèrent de regagner le rivage, traînant le mort après eux; mais bientôt ils l'abandonnèrent pour fuir avec plus de célérité.

Au bruit du premier coup de fuſil, les Anglois qui s'étoient écartés les uns des autres, ſe raſſemblèrent & retournèrent ſur leurs pas: ils virent l'Indien qui avoit reçu un coup de fuſil étendu par terre; une balle lui avoit percé le cœur: c'étoit un homme de moyenne taille; ſa couleur étoit un peu bronzée: ſur un des côtés de ſon viſage, on voyoit pluſieurs traits d'un bleu foncé imprimés ſur la peau en lignes ſpirales très-régulières. Son vêtement, d'une étoffe fine, étoit d'une fabrique inconnue aux Anglois. Il avoit les cheveux relevés & noués ſur le ſommet de la tête, ſans panache. Les Anglois, après l'avoir conſidéré, revinrent à bord: ils virent les Inſulaires s'aſſembler ſur le rivage: ils parurent dans une certaine

agitation, & parloient d'un ton de voix à être entendu distinctement du vaisseau. La mort de leur compatriote leur donnoit sans doute quelques inquiétudes, & ils délibéroient sur ce qu'il convenoit de faire.

Le lendemain dans la matinée, on vit plusieurs Insulaires assemblés à l'endroit même où on les avoit déja apperçus la veille : trois ou quatre d'entr'eux portoient de longues piques; mais le grand nombre étoit sans armes. Comme il étoit intéressant de traiter avec eux, on fit aussitôt armer trois bateaux, & M. Cook s'embarqua avec MM. Banks, Solander, quelques autres personnes & Tupia pour aller à terre.

Les Indiens, au nombre de cinquante environ, voyant les bateaux s'approcher du rivage, restèrent assis de l'autre côté de la rivière, & parurent attendre les Anglois. MM. Cook, Banks, Solander & Tupia étant débarqués,

marchèrent vers les Indiens, qui se levèrent à leur approche : chacun d'eux étoit armé d'une longue pique, ou d'une espece de casse-tête de talc verd parfaitement poli.

TUPIA leur adressa la parole en son langage ; mais ils ne répondirent qu'en branlant leurs armes d'un air menaçant, faisant signe en même tems qu'on ait à se retirer. Un coup de fusil tiré dans leur voisinage, & dont ils virent la balle s'enfoncer dans l'eau, les rendit plus circonspects.

Dès qu'on fut soutenu par les Soldats de la Marine, on s'avança jusques sur le bord de la rivière, où Tupia leur adressa une seconde fois la parole. Ce fut pour les Anglois une surprise agréable de voir que Tupia étoit parfaitement compris, & que cet Indien & les Insulaires parloient seulement différentes dialectes de la langue d'Otahiti. Il leur dit qu'on ne leur demandoit que des vivres & de l'eau ; & qu'en échange

ils recevroient du fer, dont il leur expliqua les propriétés autant qu'il en fut capable.

Les Indiens répondirent, qu'ils traiteroient volontiers, si l'on vouloit passer de leur côté: on y consentit, à condition qu'ils mettroient bas les armes; ce qu'on ne pût jamais leur persuader.

Durant cette conversation, Tupia avertit les Anglois d'être sur leurs gardes, & de ne pas se fier à ces Insulaires. On les pressa de passer eux-mêmes la rivière, s'ils avoient dessein de traiter. L'un d'eux se deshabilla, & nâgea sans armes, vers les Anglois. L'instant d'après, il fut suivi de deux autres, & bientôt ils passèrent au nombre de vingt-cinq ou trente: mais ces derniers étoient armés.

On leur fit à tous des présens de fer & de grains de rassade, auxquels ils ne parurent pas attacher une grande valeur; particulièrement au fer, n'ayant pas la plus légère idée de ses usages. On

n'obtint d'eux, en retour, que quelques plumes. Ils proposèrent d'échanger leurs armes contre celles des Anglois; & fur leurs refus, ils firent plufieurs tentatives pour les leur enlever des mains.

TUPIA leur répéta que s'ils commettoient quelques violences, ils en feroient les victimes, & qu'on leur donneroit la mort. Il avertit en même-tems les Anglois, de fe défier de la perfidie des Infulaires. Il arriva néanmoins que M. Gréen s'étant tourné, un Indien fe faifit de fon couteau de chaffe, & fe retira à quelques pas, en s'applaudiffant de fon adreffe & montrant le coutelas d'un air de triomphe. Le refte commença à devenir infolent, & d'autres arrivèrent du côté oppofé de la rivière pour fe joindre à eux.

ON fe vit alors dans la néceffité de les réprimer. M. Banck coucha en joue le voleur du couteau de chaffe, & tira fur lui à dragées, dans un éloignement d'environ trente toifes. L'Infulaire at-

teint du coup, cessa ses cris de joie, & se retira un peu plus loin, continuant toujours de faire parade de son vol; mais percé d'une balle que lui tira M. Monkhouse, il tomba mort.

A cette décharge, les autres Indiens qui s'étoient d'abord retirés sur un rocher dans le milieu de la rivière, voulurent revenir. Deux Indiens qui se trouvèrent près de celui qu'on venoit de tuer, coururent à lui : l'un prit son casse-tête de talc verd, & l'autre alloit se saisir du coutelas, si M. Monkhouse ne l'eût pas prévenu.

Tous ceux qui étoient sur le rocher s'avançoient pour attaquer les Anglois; mais la décharge de trois mousquets chargés à dragées, leur fit tourner le dos, ils se jettèrent dans l'eau & nâgèrent vers l'autre bord. On s'apperçut à leur descente, qu'il y en avoit deux ou trois de blessés. Ils se retirèrent lentement dans les terres, & les Anglois se rembarquèrent.

« D'APRÈS ce malheureux événement, on ne pouvoit pas douter, dit M. Cook, qu'il n'y eut plus rien à faire avec les Indiens de cette place. L'eau de la rivière se trouvant salée, je prolongeai le rivage autour de la baie, pour découvrir quelque source d'eau fraîche, & je me proposai de me saisir, s'il étoit possible, de quelques Insulaires, de les conduire à bord, où par des présens & de bonnes façons, on parviendroit à gagner leur amitié, & à établir une correspondance avec leurs compatriotes ».

« J'EUS le chagrin de ne trouver aucun endroit propre au débarquement. Une lame terrible battoit tout le rivage, & rendoit la descente impraticable. J'apperçus deux pirogues qui venoient du large : l'une alloit à la voile & l'autre à la rame. Cette occasion me paroissoit favorable pour prendre quelques Insulaires, sans qu'il arrivât rien de funeste, puisque ce ne pouvoit être que des pêcheurs sans armes, & que

j'avois avec moi trois bateaux armés ».

« Nous nous disposâmes à leur couper le chemin du rivage. La pirogue qui alloit à la pagaie, s'en étant d'abord apperçue, tira vers la terre la plus voisine, & forçant de rames elle nous échappa. L'autre fit voile jusqu'à ce qu'elle fût entre les bateaux, sans nous avoir distingués. Dès le moment que les Indiens nous reconnurent, ils amenèrent leur voile, & se servant de leurs pagaies, ils ramoient avec tant de diligence, qu'ils dépassoient déjà les bateaux. Comme ils étoient encore à portée de la voix, Tupia leur cria d'approcher, en les assurant qu'ils n'avoient rien à craindre; mais sans confiance dans nos promesses, ils forçoient de rames pour s'éloigner ».

« J'ordonnai qu'on leur tirât un coup de fusil par-dessus la tête, dans l'espoir de les engager à se rendre. A cette décharge, ils cessèrent de nâger, & commencèrent à ôter leurs habits. Je ne

doutai pas que leur dessein ne fût de se jetter à la nâge ; je me trompois. Ils prirent sur le champ, la résolution, non de fuir, mais de combattre ».

« AUSSITÔT que nous les joignîmes, ils nous attaquèrent si vigoureusement, en se servant de leurs pagaies, de pierres & d'autres armes offensives qui se trouvoient dans leur pirogue, que nous fûmes dans la fâcheuse nécessité de faire feu sur eux pour notre propre défense. De sept qu'ils étoient, quatre tombèrent morts. Les trois autres, dont le plus âgé avoit environ dix-neuf ans, & le plus jeune onze, sautèrent dans l'eau. On eut toutes les peines du monde à se saisir du plus âgé ; les autres furent pris avec moins de difficulté ».

« CES jeunes Indiens, qu'on avoit forcés d'entrer dans le bateau, s'attendoient à recevoir la mort. On se hâta de les rassurer par tous les moyens possibles. On leur fournit des habits, & on leur donna les témoignages de bonté

les plus capables de diſſiper leurs craintes, & de gagner leur amitié ».

« A ce traitement, ſi inattendu, ces jennes Indiens paſsèrent de la conſternation la plus profonde, à la joie la plus vive. Avant que nous fuſſions arrivés à bord, leurs ſoupçons & leurs inquiétudes furent diſſipés; bientôt ils montrèrent la plus grande gaieté, & mangèrent ce qu'on leur préſenta avec un appétit dévorant ».

« Ils répondirent, avec plaiſir, à diverſes demandes, & firent à leur tour, pluſieurs queſtions de l'air le plus ſatisfait. Dès que le dîner fut ſervi, ils voulurent goûter de tous les plats. Le porc ſalé fut le mets préféré ».

« Après le ſouper, ils allèrent ſe repoſer avec toute l'apparence du plus parfait contentement. Dans la nuit on les entendit ſoupirer. Tupia s'en approcha, adoucit leurs chagrins, & réuſſit à les mettre de ſi bonne humeur, qu'ils commencèrent à chanter avec un degré

gré de goût qui nous surprit. Leur chant grave & lent, avoit quelque ressemblance avec la psalmodie de nos Eglises ».

« RIEN n'annonçoit, dans ces jeunes gens, l'embarras & la timidité qu'on croiroit devoir trouver dans des peuples sans culture. Leur confiance dans notre hospitalité devint bientôt aussi grande, que s'ils en eussent déjà fait une longue expérience. Ils étoient bien pris dans leur taille, & parfaitement proportionnés dans leurs membres. Le feu de leurs yeux marquoit de l'intelligence, & tous les traits de leur visage avoient de l'expression. On remarquoit dans celui qui paroissoit être de l'âge de quinze ans, un air ouvert & des manières aisées, qui avoient quelque chose de frappant. Les deux plus âgés étoient freres. Ils se nommoient *Taahourange* & *Koikerange*; & le nom du plus jeune étoit *Maragovete* ».

« LORSQUE nous revînmes au vaiss-

ſeau avec ces jeunes gens, nous trouvâmes un morceau de pierre-ponce qui flottoit ſur l'eau : c'étoit là un indice qu'il dévoit y avoir quelque volcan dans le voiſinage ».

« CES trois jeunes Indiens ſe levèrent le matin dans une parfaite gaieté, & déjeunèrent avec tout l'appétit de leur âge. On leur donna des vêtemens & quelques parures à leur manière. On leur annonça alors qu'on alloit les remettre à terre. Cette nouvelle les tranſporta de joie ; mais voyant qu'on ſe propoſoit de débarquer près de la rivière, ils ſupplièrent, en larmes, qu'on ne les mît pas à terre en cet endroit, où étoient, diſoient-ils, leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de les tuer & de les faire rôtir ».

« C'ÉTOIT là pour moi un fâcheux contre-tems. J'avois eſpéré que le rapport que feroient ces jeunes gens à leurs compatriotes ſur le traitement qu'ils avoient reçu, nous concilieroit la bien-

veillance des Insulaires, & j'avois déjà envoyé à terre un détachement sous les ordres d'un Officier, pour y faire une coupe de bois. J'étois donc résolu de descendre en cet endroit; mais de ne pas abandonner ces jeunes hommes, s'ils vouloient rester avec nous, & de les renvoyer le soir en canot, vers la partie de la baie où ils souhaitoient descendre ».

« NÉANMOINS, lorsque nous fûmes à terre, ils changèrent de résolution, & prirent congé de nous; mais avec regret & les larmes aux yeux. Dès qu'ils furent partis, nous marchâmes le long d'un marais pour tuer quelques canards; & quatre Soldats de la Marine furent postés sur une petite éminence, qui commandoit toute la contrée ».

« Nos jeunes gens, ayant fait environ un mille, nous crièrent qu'ils voyoient un corps nombreux d'Indiens, qui s'avançoient rapidement sur nous. A cette nouvelle, nous nous

réunîmes, & ſongeâmes à regagner nos bateaux ».

« COMME nous nous y diſpoſions, ces jeunes gens ſortirent d'un buiſſon où ils s'étoient d'abord cachés, & revinrent en diligence, ſe mettre ſous notre ſauve-garde. Nous les reçûmes avec plaiſir, & nous nous hâtames d'arriver à nos bateaux ».

« LES Indiens étoient diviſés en deux bandes, l'une marchoit le long de la hauteur qu'avoient quittée les Soldats de la Marine, & l'autre faiſoit le tour du marais pour n'être pas apperçue. Nous voyant réunis, ils ralentirent leur marche, & nous ſuivirent au petit pas; circonſtance heureuſe; car lorſque nous arrivâmes ſur le bord de la rivière, la chaloupe qui devoit nous porter du côté où ſe trouvoient les travailleurs, étoit à une demi-lieue de ſon poſte, parce que l'Officier qui commandoit la deſcente, l'avoit envoyée chercher un oiſeau qu'il avoit tué. L'iole fit trois

voyages pour nous paſſer tous de l'autre bord ».

« Les Indiens nous y ſuivirent, non pas en corps, comme nous nous y étions attendus; mais par petits pelotons, tous armés. En très-peu de tems, leur nombre s'accrut juſqu'à deux cens. Comme nous déſeſpérions de faire la paix avec eux; voyant que la crainte de nos armes n'avoit pu les éloigner, & que le vaiſſeau étoit à une trop grande diſtance pour commander cette place, nous prîmes le deſſein de nous rembarquer ».

Nous allions prendre la chaloupe qui étoit de retour, lorſqu'un de nos trois jeunes Indiens, appercevant ſon oncle parmi les Inſulaires, nous pria de nous arrêter, afin d'avoir avec lui une explication. Tupia entra en conférence avec eux. Durant cette converſation, les jeunes gens leur montroient les préſens qu'on leur avoit faits, comme autant de marques de notre amitié

& de notre bienveillance à leur égard ; mais aucun des trois ne nâgea vers l'autre bord où les Indiens étoient rassemblés, ni aucun Indien ne s'avança vers eux ».

« CEPENDANT l'oncle de Maragovête se détacha du corps, nâgea vers nous, & vint nous présenter un rameau verd, que nous reçûmes en signe de paix. Nous lui fîmes aussi quelques présens, & nous l'invitâmes à venir à bord ; ce qu'il refusa. En le quittant, nous pensâmes que son neveu & ses deux compagnons, demeureroient avec lui ; mais à notre grande surprise, ils préférèrent de nous suivre ».

« DÈS que nous fûmes embarqués, l'oncle alla couper une autre branche d'arbre, s'approcha du corps de l'Indien qu'on avoit tué la veille, & que les trois jeunes hommes avoient déjà couvert de quelques-unes des hardes qu'on leur avoit données ; & ayant fait autour du mort, plusieurs singeries

avec ſon rameau verd, il le jetta ſur le corps ».

APRÈS toutes ces cérémonies, il paſſa la rivière & alla rejoindre les autres Inſulaires, qui, aſſis ſur le rivage, attendoient l'iſſue de ſa négociation. Dès qu'il arriva, ils firent cercle autour de lui, & ne parurent plus s'occuper de nos mouvemens ».

« NOUS étions un peu plus curieux. Nous les obſervâmes du vaiſſeau avec nos lunettes d'approche. Nous en vîmes quelques-uns traverſer la rivière ſur un radeau; quatre d'entr'eux prirent le mort & l'emportèrent dans une eſpece de bierre ».

« DANS l'après-midi, je fis demander par Tupia, aux trois jeunes Indiens, s'ils craignoient encore qu'on les mît à terre dans l'endroit où nous avions quitté l'oncle; car nous regardâmes l'enlèvement du mort comme la ratification du traité de paix; ils répondirent qu'ils n'avoient plus aucun ſujet de

crainte, & qu'ils étoient prêts à descendre de ce côté. Ils s'embarquèrent à l'inſtant, & dès qu'ils touchèrent au rivage, ils ſautèrent à terre avec l'air de la plus grande ſatisfaction ».

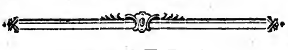
« CEPENDANT, on les vit bientôt revenir ſur leurs pas; ils crièrent aux gens du bateau de venir les reprendre, & paroiſſoient être dans de très-vives allarmes; mais j'avois expreſſément ordonné de les laiſſer à terre ».

« NOUS étions très-attentifs à ce qui alloit ſe paſſer ſur le rivage; & obſervant avec nos lunettes, nous vîmes un Indien paſſer la rivière ſur un autre radeau, & conduire les trois jeunes hommes à l'endroit où les Inſulaires étoient aſſemblés au nombre de quarante ou cinquante. Ils reſtèrent dans cette même place juſqu'au coucher du ſoleil. Au moment où ils s'ébranlèrent, nous diſtinguâmes nos trois priſonniers, qui, ſéparés de la troupe, s'avancèrent ſur le rivage, firent par trois fois, des ſignes

au vaiſſeau avec leurs mains, & rejoignirent enſuite les autres qui marchoient négligemment vers la pointe, où les jeunes gens avoient d'abord demandé qu'on les débarquât. Nous eûmes lieu de croire qu'il ne leur étoit rien arrivé de fâcheux ».

TANT que les Anglois furent à l'ancre dans cette baie, ils entendirent le ſon éclatant de pluſieurs voix, ſur le rivage, durant la nuit; mais ils n'ont jamais ſu ce que cela pouvoit ſignifier.





CHAPITRE II.

Description de la Baie de Pauvreté & de l'aspect de la contrée adjacente; navigation de cette baie jusqu'au cap Turnagain; & en retournant jusqu'au cap Tologa; divers incidens arrivés sur cette partie de la côte.

Le lendemain à six heures du matin, les Anglois levèrent l'ancre & sortirent de cette misérable baie, à laquelle ils donnèrent le nom de *Baie de Pauvreté*, & que les naturels nomment *Taoneroa*; *long sable*. Elle est par les trente-huit degrés quarante-deux minutes de latitude australe, & cent quatre-vingt-seize degrés cinq minutes de longitude.

La forme de cette baie est celle d'un fer à cheval. Elle est reconnoissable à un Islot, qui est près de la pointe du Nord-Est. Les deux pointes, qui forment l'entrée, sont des rochers blancs,

fort eſcarpés & d'une grande élévation. Elles giſſent entr'elles Nord-Eſt-quart-Eſt & Sud-Oueſt-quart-Oueſt, à la diſtance d'une lieue & demie ou deux lieues l'une de l'autre. Dans toute la baie, on y trouve depuis douze juſqu'à cinq braſſes d'eau, fond ſablonneux. L'ancrage y eſt bon; mais les vaiſſeaux y ſont expoſés aux vents qui ſoufflent entre l'Eſt & le Sud. Les canots peuvent à toute heure, s'il fait beau, entrer dans la rivière & en ſortir ſoit dans le flot, ſoit dans le juſant; mais c'eſt ce qui devient impraticable, ſi la mer eſt houleuſe, à cauſe d'une barre qui eſt à ſon embouchure. Le plus sûr pour entrer dans la rivière eſt toujours de ranger le côté du Nord-Eſt.

DANS l'intérieur de la baie, le rivage préſente une terre baſſe; unie, qui s'étend juſqu'aux pieds des montagnes. Le terrein eſt très-agréablement diverſifié par des côteaux plantés de grands arbres, & des vallées de la plus riante

verdure. La contrée paroît être bien peuplée, particulièrement les vallées, qui depuis la baie s'élèvent en pente douce : c'eſt du moins ce qu'on doit conjecturer de ce grand nombre de fumées qui montent en nuages les unes derrière les autres à une très-grande diſtance, jusqu'à ce que la vue ſe termine ſur les montagnes d'une hauteur qui étonne l'imagination.

La pointe du Sud-Oueſt de la baie fut nommée la *Pointe de Nicolas Young*, du nom d'un jeune homme qui apperçut le premier cette terre. De cette pointe la côte s'étend depuis le Nord-Eſt quart de Nord juſqu'au Sud. M. Cook ſe propoſa de ſuivre la direction de la côte au Sud juſques vers le quarante-unieme degré de latitude; &, s'il ne trouvoit pas quelques motifs d'encouragement pour aller plus loin, de revenir au Nord.

Le calme qui régna dans l'après-midi ne permit point de faire route ;

les Insulaires s'en étant apperçus, plusieurs pirogues ramèrent vers le vaisseau; mais elles en restèrent à la distance d'environ un quart de mille. On ne put jamais leur persuader de s'approcher de plus près, quoique Tupia leur criât de toute sa force qu'on ne leur feroit aucun mal : mais son éloquence en cette occasion fut à pure perte.

On vit arriver une pirogue de la baie de Pauvreté, qui, sans s'arrêter & sans prendre connoissance des autres, rama droit au vaisseau ; elle ne contenoit que quatre personnes, qu'on persuada aisément de se rendre à bord: leur exemple fut à l'instant suivi par les autres pirogues; & les Indiens se trouvèrent dans le vaisseau au nombre de cinquante. On leur fit à tous des présens d'une main libérale; & malgré cela, le desir de se procurer quelques bagatelles de plus, les engageoit à vendre leur vêtement & leurs pagaies. Il

n'y avoit parmi eux que deux armes, c'étoit des casse-têtes de talc verd. Cet inſtrument eſt façonné en lame à deux tranchants, & dans laquelle on enchâſſe un manche fort court. Cette arme, que les naturels nomment *Patoo-patoo*, eſt bien imaginée pour combattre de près; car il n'y a point de crâne ſi dur qu'elle ne puiſſe fendre d'un ſeul coup.

Quand ces Indiens furent un peu revenus des premières impreſſions de crainte, qui, malgré leur réſolution de monter à bord, les avoient jettés dans un certain trouble, M. Cook leur demanda des nouvelles des trois jeunes garçons qu'il avoit renvoyés à terre. L'Indien, qui le premier étoit monté dans le vaiſſeau, lui répondit qu'ils étoient chez leurs parens; qu'il ne leur étoit rien arrivé de déſagréable, & qu'il s'étoit déterminé à venir à bord d'après le récit qu'ils avoient fait des merveilles contenues dans le vaiſſeau,

& des généreuſes bontés qu'on avoit eues pour eux.

Les Indiens ne ſçavoient quel témoignage d'amitié donner aux Anglois; ils les preſsèrent de retourner à leur premier poſte, ou du moins à une petite anſe qu'ils leur montroient, & qui n'étoit pas à beaucoup près ſi éloignée: mais M. Cook préféra de pourſuivre ſes découvertes, eſpérant d'ailleurs trouver quelque meilleure rade que celles qu'il avoit déja vues.

Environ une heure avant le coucher du ſoleil, les pirogues quittèrent le vaiſſeau, & le petit nombre de pagaies qu'ils s'étoient réſervées, leur ſuffirent à peine pour regagner le rivage. Trois Indiens étoient reſtés dans le vaiſſeau; dès qu'on s'en apperçut, on héla les pirogues; mais aucune d'elles ne voulut retourner pour les prendre à ſon bord; ce qui nous ſurprit beaucoup. Ces Indiens délaiſſés ne perdirent rien de leur humeur enjouée; toute

la ſoirée ils dansèrent & chantèrent à leur manière, ſoupèrent de grand appétit & ſe livrèrent enſuite au ſommeil avec une parfaite ſécurité.

UNE légère briſe s'étant levée, M. Cook continua de prolonger la côte à petites voiles juſqu'à minuit; alors il fit mettre en travers, & l'inſtant d'après il y eut un calme abſolu. Le vaiſſeau ſe trouvoit à quelques lieues de l'endroit où l'avoient quitté les pirogues. Ce fut pour les Indiens, qui ſe réveillèrent avec le jour naiſſant, un ſujet de conſternation & de terreur : ils déplorèrent leur ſituation ; leurs geſtes étoient ceux du déſeſpoir ; leurs yeux ſe remplirent de larmes. Tupia eut bien de la peine à les réconcilier avec eux-mêmes.

VERS les ſept heures du matin, le vaiſſeau, à l'aide d'une petite briſe, continua ſa route dans la direction du Sud-Oueſt, en prolongeant la côte.

HEUREUSEMENT pour les Indiens ; deux

deux pirogues qui étoient en mer nagèrent vers le vaisseau pour le reconnoître; mais s'étant arrêtées à une petite distance, elles ne paroissoient pas vouloir s'en approcher de plus près. Les Indiens étoient dans le plus grand trouble de les voir dans cet état d'incertitude : ils leur faisoient les plus pressantes instances pour s'approcher du vaisseau. Les Anglois ne furent pas peu surpris d'apprendre de Tupia que ces Indiens, entr'autres raisons de rassurer les pirogues, leur certifioient que les gens du vaisseau ne mangeoient pas les hommes. On n'avoit regardé le discours des trois jeunes hommes que comme l'expression exagérée de leurs craintes; mais d'après ce nouveau témoignage, on ne pouvoit presque plus douter que cette terre ne fut habitée par un peuple antropophage.

UNE des pirogues s'approcha enfin du vaisseau. Un vieillard, que son vêtement magnifique & la supériorité de

ſes armes annonçoient être un Chef, crut, ſur les aſſurances réitérées qu'on lui donna de n'être pas mis à la broche, pouvoir ſe haſarder à bord. Il ne s'y arrêta pas longtems; & en prenant congé, il emmena avec lui les trois Indiens, à leur grande ſatisfaction & à celle des Anglois.

A ſept lieues & au Sud de la baie de Pauvreté, le vaiſſeau ſe trouva à la hauteur d'un cap d'où la côte court Sud-Sud-Eſt. Ce cap, qui, d'après l'aſpect qu'il préſente, fut nommé le *Cap Table*, gît par trente-neuf degrés ſept minutes de latitude auſtrale, & cent quatre-vingt-ſeize degrés cinq minutes de longitude. Il s'élève à une hauteur conſidérable, fait un angle ſaillant très-aigu, & à ſon ſommet il paroit être plat & uni.

Au Sud du cap, on trouve, en prolongeant la côte, à la diſtance de deux ou trois lieues, depuis vingt juſqu'à trente braſſes de profondeur, & une

chaîne de brisans qui s'étendent à une lieue au large, en s'élevant à différentes hauteurs au-dessus de l'eau.

LE vaisseau étant à quatre lieues du cap Table, qui lui restoit au Nord vingt degrés à l'Est, on eut la vue d'une petite Isle dans le Sud, soixante-dix degrés à l'Ouest, distante d'environ trois milles. Cette Isle, que les naturels appellent *Teahowray*, reçut le nom d'Isle de *Port-Land*, à cause de sa grande ressemblance avec *Port-Land* dans la Manche. Elle tient au continent par une chaîne de rochers d'un mille de longueur environ.

A deux milles au Nord, cinquante-sept degrés à l'Est de la pointe septentrionale de Port-Land, est une chaîne de roches à fleur d'eau sur lesquelles la mer brise avec une grande violence. Le vaisseau passa en terre de ces brisans, & trouva depuis dix-sept jusqu'à vingt brasses d'eau.

EN faisant voile le long du rivage,

on vit nombre d'Indiens aſſemblés. On diſtinguoit des terreins cultivés : dans quelques-uns la terre paroiſſoit fraîchement retournée & formée en ſillons ; d'autres offroient des plantations dans divers degrés de croiſſance. Les hauteurs parurent en deux endroits bordées de hautes paliſſades, ſemblables à celles qu'on avoit obſervées ſur la péninſule de la pointe du Nord-Eſt de la baie de Pauvreté ; avec cette différence que les premières formoient une enceinte, & que celles-ci étoient ſur une ſeule ligne ; ce qui fit conjecturer qu'elles étoient l'ouvrage de quelque ſuperſtition.

On apperçut vers midi, une autre pirogue, qui avoit quatre hommes à ſon bord. Elle n'approcha le vaiſſeau qu'à la diſtance d'un quart de mille. On vit faire aux Indiens diverſes cérémonies ; l'un d'eux qui étoit ſur l'avant de la pirogue, paroiſſoit demander & offrir la paix, & quelquefois menacer de la

guerre, en agitant l'arme qu'il tenoit à la main. Du discours, il passoit à la danse & au chant. Tupia parla beaucoup avec lui, sans pouvoir jamais lui pesuader de venir à bord du vaisseau.

Sur les deux heures, étant à l'Ouest de Port-Land, on découvrit que l'Ouest de la côte s'étendoit au Sud à perte de vue. Dans ce moment, le vaisseau ayant rangé de trop près la pointe méridionale de l'Isle, se trouva sur un bas-fond. On avoit toujours eu sept brasses d'eau & au-dessus; mais les sondes étoient si irrégulières, qu'elles n'étoient jamais les mêmes deux fois de suite, & qu'elles passoient tout d'un coup d'onze brasses à sept: cependant, le vaisseau repassant bientôt sur une plus grande profondeur, fut hors de tout danger.

On n'étoit alors qu'à un mille de Port-Land. Les Indiens assis sur les rochers qui bordent l'Isle, fixoient leurs regards sur le vaisseau. Ils s'étoient sans doute apperçus de quelque irrégularité

dans la manœuvre qu'on avoit faite pour sortir des bas-fonds. Conjecturant par les mouvemens qu'ils remarquoient sur le pont, qu'on devoit être dans un grand désordre, ils songèrent à en tirer avantage; car on vit dans ce moment, cinq pirogues armées, se détacher du rivage, & forcer de rames sur le vaisseau. Elles l'approchèrent de si près, les Indiens étoient si disposés à commettre des hostilités, par leurs cris menaçans, leurs gestes furieux, les traits qu'ils tenoient prêts à lancer, qu'on craignit pour l'iole occupée à prendre les sondes. Un coup de fusil tiré par-dessus leur tête, loin de les faire fuir, ne fit que les animer davantage à engager le combat. Mais la décharge d'un canon de quatre, chargé à mitrailles, qu'on tira dans leur voisinage, produisit un meilleur effet. Au bruit du canon, tous se levèrent en poussant des cris; mais au lieu de faire une retraite précipitée, ils se réunirent, & après une courte con-

férence, ils regagnèrent tranquillement le rivage.

APRÈS avoir dépassé l'Isle de Port-Land, en rondissant le long de sa côte, le vaisseau s'approcha de la terre, dans la direction du Nord-Ouest; une jolie brise du Nord-Est qui favorisoit sa marche, ayant calmé, on laissa tomber l'ancre sur vingt brasses d'eau, fond de sable fin. La pointe méridionale de Port-Land, restoit au Sud-Est, un demi-rumb au Sud à la distance d'environ deux lieues; une pointe basse de la principale terre, au Nord un demi-rumb à l'Est. Dans la direction de cette pointe s'ouvroit une baie profonde; la terre, par derrière, est terminée par le cap Table, de sorte qu'elle forme une péninsule qui ne laisse entre la baie & le continent, qu'une langue de terre très-étroite. Cette péninsule reçoit des habitans le nom de *Terakaco;* le cap Table en fait la pointe septentrionale, & l'Isle Port-Land celle du Sud.

Le vaiſſeau étant à l'ancre, deux pirogues s'en approchèrent; l'une étoit armée, l'autre n'étoit qu'une petite barque de pêcheurs, portant quatre hommes à ſon bord. Elles vinrent reconnoître le vaiſſeau de fort près. Tupia entra en converſation avec les Indiens, qui répondirent obligeamment à toutes ſes queſtions; mais ſes invitations ne purent les porter à ſe rendre à bord. On leur jetta du vaiſſeau quelques préſens : ils les reçurent avec joie, & ſe retirèrent.

Des feux furent entretenus toute la nuit ſur le rivage : c'étoit ſans doute, pour annoncer que les habitans étoient trop ſur leurs gardes pour être ſurpris.

Vers les cinq heures du matin, la briſe s'étant fait ſentir de la partie du Nord, on leva l'ancre pour ſe rapprocher de la terre. Là, le rivage forme une grande baie, dont Port-Land eſt la pointe du Nord-Eſt, & la baie qui court derrière le cap Table en eſt un

bras. M. Cook auroit fort ſouhaité reconnoître cette partie, qui paroiſſoit offrir un mouillage ſûr; mais l'incertitude du fait & le vent contraire, le firent renoncer à ce deſſein. On avoit vingt-quatre braſſes d'eau d'un fond clair en dedans de Port-Land. Le rivage eſt d'une hauteur modérée : un rocher blanc en fait la bordure, & la plage eſt ſablonneuſe. La contrée, qui depuis le rivage va toujours en s'élevant, offre à l'œil une très-belle perſpective, elle eſt heureuſement diverſifiée par l'inégalité du terrein, des vallons de verdure, des pieces d'eau, des bois plantés de grands arbres, dont les rameaux ne ſe dévelopent que vers la cime, & qu'on prendroit pour des cèdres. Cet horizon eſt terminé par une chaîne de montagnes dont quelques-unes ſont auſſi hautes que le pic de Ténériffe. Leur ſommet couvert d'une neige éternelle ſe perd dans les nues.

DANS la ſoirée, on gouverna ſur

l'endroit de la terre qui paroiſſoit préſenter une ouverture; mais ce n'étoit qu'un coude; comme on s'en éloignoit, une grande pirogue ſe mit à la pourſuite du vaiſſeau. Elle contenoit dix-huit ou vingt hommes armés, qui, ne pouvant l'atteindre, pouſsèrent de grands cris, & agitant leurs armes d'un air terrible, défièrent les Anglois au combat.

Le jour ſuivant, dans la matinée, on eut conſtamment la vue de ces hautes montagnes, qui occupent l'intérieur du pays; la contrée s'abaiſſe près du rivage: elle paroît peu propre à la culture; en quelques endroits, on diſtinguoit quelque choſe de jaune, comme ſi la terre eût été couverte d'une riche moiſſon de grain; ce n'étoit probablement que des joncs, connus ſous le nom de glaïeux, dont les feuilles larges & plates étoient deſſéchées. A quelque diſtance de-là, on apperçut des plantations d'arbres, qui préſentoient l'apparence de plu-

ſieurs boſquets, & comme on n'étoit pas à plus de deux lieues du Sud-Oueſt du fond de la grande baie, dont on côtoyoit le rivage depuis deux jours, on mit deux bateaux dehors pour prendre les ſondes, & chercher un mouillage propre à faire de l'eau; mais la vue de pluſieurs pirogues qui partoient du rivage, fit reprendre les bateaux à bord. Il eût été peu prudent de les expoſer au milieu de ce grand nombre de pirogues.

VERS les dix heures, cinq de ces pirogues s'étant raſſemblées comme pour ſe conſulter, voguèrent enſuite ſur le vaiſſeau. Elles portoient près de quatre-vingt-dix hommes armés. Quatre autres pirogues les ſuivoient à quelque diſtance, comme pour ſoutenir l'attaque. Quand les premières furent à cinquante toiſes environ du vaiſſeau, les Indiens entonnèrent leurs chants de guerre, & branlant leurs piques, ils ſe préparoient à combattre.

« Dans cette circonſtance, dit M. Cook, il n'y avoit pas un moment à perdre, pour prévenir une attaque, que la néceſſité de nous défendre devoit rendre funeſte aux aggreſſeurs. Tupia eut donc ordre de leur annoncer que nous avions des armes, qui, ſemblables au tonnerre, les étendroient morts en un inſtant; que nous allions les convaincre à l'heure même de la puiſſance de ces armes terribles, ſans leur faire aucun mal; mais que s'ils perſiſtoient à commettre quelques hoſtilités, nous ſerions forcés de nous en ſervir pour notre propre défenſe : la décharge d'un canon de quatre, chargé à balles, & tiré à quelques pas d'eux, produiſit l'effet qu'on en attendoit. Le bruit du canon, la fumée, le ſifflement & la diſperſion des balles les pénétrèrent d'une telle frayeur, que jettant leurs armes & ſaiſiſſant leurs pagaies, ils ramèrent avec une vîteſſe incroyable vers le rivage ».

« Alors Tupia leur cria, autant

qu'il put ſe faire entendre, que s'ils vouloient revenir ſans armes, on les recevroit avec amitié. Une des pirogues ayant mis ſes armes à bord d'une autre, ſe rendît ſous l'arrière du vaiſſeau. Nous fîmes pluſieurs préſens aux Indiens, que nous aurions ſurement engagés à monter à bord, ſi les autres pirogues n'étoient pas auſſitôt revenues, en pouſſant des cris menaçans, & agitant leurs piques pour commencer une attaque; ceux qui étoient venus ſans armes, nous quittèrent, mais en nous marquant que c'étoit avec regret, & toutes les pirogues ſe retirèrent ».

« DANS l'après-midi, nous gouvernâmes ſur la pointe méridionale de la baie ; mais n'ayant pu y arriver avant le crépuſcule du ſoir, nous paſsâmes la nuit ſur *les bords* ».

« LE lendemain, vers les huit heures, comme nous étions à la hauteur de la pointe, pluſieurs barques de pê-

cheurs accoſtèrent le vaiſſeau, & nous vendirent du poiſſon déjà corrompu; c'étoit le meilleur qu'ils euſſent; & nous voulions traiter avec eux à quelque prix que ce fut ».

« Nous fûmes contents de la conduite de ces Indiens, & nous nous en ſerions ſéparés bons amis, s'il n'étoit pas ſurvenue une grande pirogue, ayant à ſon bord vingt-deux hommes armés. Cette pirogue que nous obſervâmes bientôt n'avoir aucun article de commerce, ſe préſenta hardiment devant le vaiſſeau. Nous voulumes bien, dans la vue de nous concilier la bienveillance de ces nouveaux Indiens, leur faire préſent de deux ou trois pieces d'étoffe, qu'ils acceptèrent avec un grand plaiſir ».

« J'observai qu'un de ces Indiens avoit ſur les épaules une peau noire, aſſez reſſemblante à celle d'un ours; curieux de connoître plus particulièrement à quel animal elle avoit ap-

partenu, je lui en offris une piece d'étoffe rouge. Il parut charmé de faire cette échange : il l'ôta à l'inſtant, & la préſenta, ſans cependant vouloir s'en défaire qu'il n'eût en ſa poſſeſſion la piece d'étoffe. Comme il eût été impoſſible de faire cette échange, ſi j'euſſe voulu uſer de mon côté de la même précaution, j'ordonnai qu'on lui remit la piece d'étoffe. Mais dès qu'il l'eût entre les mains, au lieu de donner la fourrure, il commença à l'empaſter avec la piece qu'il avoit reçue, & mit le tout dans une corbeille avec un ſang froid ſurprenant, ſans aucun égard à ma demande, ni à mes remontrances, & il s'éloigna avec les pirogues des pêcheurs ».

« LORSQU'ILS furent à quelque diſtance, les pirogues ſe réunirent, & après une aſſez courte conférence, les pêcheurs revinrent au vaiſſeau, pour nous offrir encore du poiſſon : nous conſentîmes à leur en ache-

ter, quoiqu'il ne fût bon à rien ».

« DANS le nombre de ceux qui étoient placés ſur le côté du vaiſſeau pour prendre ce qu'on achetoit des pêcheurs, ſe trouvoit le jeune Tayeto, ſerviteur de Tupia. Un des Indiens qui épioit l'occaſion, ſaiſit ce jeune homme ſubitement & le tira dans ſa pirogue ; deux autres le paſsèrent ſur l'avant, tous alors prenant leurs pagaies, commencèrent à fuir à force de rames vers le rivage ».

« J'ORDONNAI à l'inſtant aux ſoldats de la Marine qui étoient ſur le pont de tirer ſur cette pirogue, mais de manière à manquer plutôt les rameurs, que de riſquer de bleſſer le jeune homme. Un des coups porta ſi heureuſement qu'un des rameurs tomba mort ; les autres lâchèrent auſſitôt Tayeto, qui ſe ſentant libre n'eut rien de plus preſſé que de ſauter dans l'eau & de nâger vers le vaiſſeau ».

« LA grande pirogue ſe mit à ſa pourſuite,

pourſuite & l'auroit infailliblement repris avant qu'il eut pu regagner le vaiſſeau, ſans la décharge d'un canon, pointé un peu au-deſſus des Indiens; ce qui les obligea à virer promptement de bord pour fuir précipitamment. Je fis ſur le champ mettre en panne, & un canot dehors, qui ramena ce pauvre enfant ſain & ſauf; mais il avoit eu une telle frayeur & ſes forces étoient ſi fort épuiſées, qu'il parut pendant quelque tems avoir perdu l'uſage de tous ſes ſens».

ON nomma la pointe du Sud de la baie, où arriva ce fâcheux accident, le cap *Kidnappers*. Il eſt par les trente-neuf dégrés quarante-trois minutes de latitude auſtrale & par les cent quatre-vingt-quinze degrés dix-ſept minutes de longitude. Il eſt particulièrement remarquable par deux rochers blancs, l'un & l'autre d'une forme conique. Il eſt à treize lieues & au Sud-Oueſt-quart-d'Oueſt de l'Iſle Port-Land. La baie

qui eſt entre l'Iſle & ce cap, dont il forme, comme on l'a dit, la pointe du Sud, fut appellée la baie de Hawkes, du nom de Sir Edouard Hawkes, premier Lord de l'Amirauté. Cette baie offre aux vaiſſeaux un excellent mouillage, & l'on y trouve depuis ſept juſqu'à vingt-quatre braſſes d'eau. Du cap Kidnappers, la côte court Sud-Sud-Oueſt. Le vaiſſeau continua de la prolonger dans cette direction à la diſtance d'environ une lieue, par un vent favorable & un très-beau tems.

Aussitôt que le jeune Tayeto fut remis de ſa frayeur, il apporta un poiſſon à Tupia, pour être préſenté en offrande à ſon Eatua, le Dieu qui l'avoit ſi heureuſement fait échapper au danger qu'il avoit couru. Tupia, en homme ſage, loua ſa piété, & lui ordonna de jetter le poiſſon dans la mer, ce que le religieux jeune homme exécuta avec joie.

Vers les deux heures de l'après

midi, le vaiſſeau ſe trouva par le travers d'une petite Iſle, très-voiſine de la côte. Elle eſt très-élevée, mais nue; ce n'eſt pour ainſi dire qu'un rocher qui montre par-tout le vif. On apperçut ſur cette Iſle aride des maiſons, des pirogues & des Indiens. Ce ne pouvoit être là que la réſidence de quelques pêcheurs. En de-là de cette Iſle, on découvrit pluſieurs habitans ſur le rivage d'une petite baie de la principale terre.

DANS la nuit on fit pluſieurs bords, & le vaiſſeau reprit ſa route avec le jour. A ſept heures on avoit amené la haute pointe de terre qui eſt au Sud-Sud-Oueſt & à la diſtance de douze lieues du cap Kidnappers. De cette pointe, la terre ſe fait plus Oueſt de trois quarts de rumb. A midi la terre la plus méridionale qu'on eût en vue reſtoit au Sud trente-neuf degrés à l'Oueſt, diſtance de huit ou dix lieues, & un haut cap, qui s'abaiſſe par degré du côté du Nord, mais eſcarpé du

côté du Sud, reſtoit à l'Oueſt à près de deux mille de diſtance. La profondeur de l'eau étoit de trente-deux braſſes.

On continua juſqu'au dix-ſept de courir au Sud, ſans appercevoir aucune rade, aucune baie, où l'on put mouiller. A meſure qu'on avançoit vers le Sud, la contrée ſembloit ſe détériorer : elle prenoit un aſpect plus triſte, plus ſauvage. Il étoit donc vraiſemblable qu'il ne réſulteroit aucun avantage d'une plus longue courſe dans cette direction. M. Cook n'y vit que la perte d'un tems qu'il pourroit employer avec plus d'apparence de ſuccès à reconnoître la côte du Nord. Il changea donc la direction de ſa route & courut au Nord avec une jolie briſe de l'Oueſt.

Il donna le nom de cap *Turnagain*, cap de retour, à ce dernier cap dans le travers duquel il s'étoit trouvé avant de changer ſa route. Ce cap, remarquable par ſa couleur d'un jaune luiſant, gît par les quarante degrés trente-quatre

minutes de latitude auftrale & par les cent quatre-vingt-quatorze degrés quarante-fix minutes de longitude. Il eft dans le Sud-Sud-Oueft & le Sud-Sud-Oueft un demi-rumb à l'Oueft du cap Kidnappers. Leur éloignement eft de dix-huit lieues. La terre entre ces deux caps eft d'inégale hauteur; en quelques endroits le rivage eft une roche blanche qui s'élève à une hauteur confidérable; dans d'autres la côte s'abaiffe & laiffe voir une plage fablonneufe. La contrée eft moins boifée que du côté de la baie de Hawkes, & elle a quelque reffemblance avec les hautes dunes d'Angleterre. Néanmoins elle eft bien peuplée, malgré cet air d'aridité. On découvre, le long de la côte, plufieurs villages, dans les vallées, fur le penchant des montagnes, & jufque fur leur fommet. On voyoit encore un grand nombre de fumées dans les endroits où les hauteurs dérobent la vue des maifons.

La chaîne des montagnes, dont on a fait mention, s'étend au-delà du cap Turnagain à perte de vue; mais le sommet est par-tout couvert de neige. Le soir on apperçut deux feux considérables dans l'intérieur de la contrée; on en conjectura qu'on brûloit quelques bruyères pour préparer les terres au labourage; & c'est-là sans doute une démonstration que la partie de la contrée, où ces feux parurent, doit être peuplée d'un grand nombre d'habitans.

Dans la soirée du 18, comme on se trouvoit par le travers de la péninsule, dont les deux pointes sont formées par l'Isle Port-Land & le cap Table, une pirogue se détacha du rivage, & parvint, mais avec peine; à s'approcher du vaisseau. Elle avoit à son bord cinq hommes; deux paroissoient être des chefs; les trois autres des domestiques.

Les chefs, invités à monter à bord, s'y rendirent sans hésiter, & ordonnè-

rent aux trois autres de rester dans la pirogue. On leur fit l'accueil le plus obligeant. Sensibles aux égards qu'on avoit pour eux, ils y répondirent avec cette politesse aisée qui annonce l'usage du monde. Ils étoient si satisfaits qu'ils demandèrent la permission de passer la nuit à bord.

CETTE proposition étonna un peu M. Cook. C'étoit un honneur auquel il ne s'étoit pas attendu, & qu'il ne desiroit pas. Il leur remontra que ce séjour tourneroit à leur désavantage; le vaisseau devant probablement se trouver le lendemain à une grande distance de l'endroit où ils étoient. Cette raison ne les empêcha pas de persister dans le dessein de coucher à bord. Il eut été impossible de s'en défaire autrement qu'en les forçant de sortir; on consentit donc à ce qu'ils paroissoient desirer. On crut alors devoir prendre la précaution de faire monter leurs domestiques & de hisser la pirogue: mais

l'air franc & ouvert de l'un de ces deux Chefs, ne permit pas de les ſoupçonner de quelque ſiniſtre deſſein, ils examinèrent avec autant de curioſité que d'attention tout ce qui étoit renfermé dans le vaiſſeau, & ils acceptèrent avec les marques de la plus vive reconnoiſſance les petits préſens qu'on voulut leur faire. Le ſoir à table, ils ne touchèrent à rien, & l'on ne put jamais leur perſuader de boire ni de manger. Leurs domeſtiques moins ſcrupulenx dévorèrent tout ce qu'on leur préſenta.

Les deux Chefs avouèrent qu'ils ne s'étoient rendus à bord, que d'après ce qu'on leur avoit dit, des trois jeunes hommes qui publioient par-tout l'humanité & la généroſité des gens du vaiſſeau. A ſept heures du matin, on renvoya les Indiens, qui furent un peu ſurpris de ſe trouver ſi loin de leurs habitations. Dans ce même tems on apperçut pluſieurs autres pirogues ramer vers le vaiſſeau, mais on continua de

faire voile au Nord ſans les attendre.

A trois heures, on étoit par le travers d'un cap, qu'on nomma *Gable-end-Foreland.* Dans le voiſinage de ce cap, eſt un rocher d'une forme pyramidale, & qui s'élève comme la flèche d'un clocher. Ce dernier cap eſt au Nord vingt-quatre degrés à l'Oueſt du cap Table dans un éloignement d'environ douze lieues. Le rivage entre ces deux pointes forme un grand enfoncement, où ſe trouve la baie de Pauvreté.

LE lendemain dans la matinée on rangea le rivage de plus près pour reconnoître deux baies qui paroiſſoient être à environ deux lieues de la pointe Foreland, & ſur les onze heures on vint jetter l'ancre dans la baie, la plus ſeptentrionale.

BIENTÔT pluſieurs pirogues s'approchèrent du vaiſſeau : les Indiens indiquèrent la place où l'on trouveroit de l'eau fraîche en abondance. La baie n'offroit pas tous les avantages qu'on

auroit desiré, on y étoit même très-peu à l'abri des vents du large : mais les dispositions pacifiques des Insulaires, engagèrent M. Cook à y séjourner pour prendre quelque connoissance de la contrée, avant de poursuivre sa route vers le Nord.

Dans le nombre des pirogues qui s'approchèrent du Vaisseau, il y en avoit une qui portoit deux Chefs, ce qu'on reconnut à leur vêtement. L'habit de l'un étoit orné à leur manière de peau de chien; celui de l'autre étoit presque tout couvert de petites touffes de plumes rouges. Ces deux Indiens, d'après quelques invitations se rendirent à bord. On leur fit à chacun présent de deux aunes de toile & d'un grand clou. Ils reçurent la toile avec plaisir; mais ils parurent ne pas attacher une grande valeur aux clous. On s'apperçut qu'ils étoient informés de ce qui s'étoit passé à la baie de Pauvreté, & l'on ne douta pas qu'il ne

ſe conduiſiſſent avec circonſpection.

NÉANMOINS pour les diſpoſer plus ſurement à la paix, on dit à Tupia de les aſſurer qu'ils n'avoient rien à appréhender s'ils ne donnoient aucune occaſion de plainte. Dans ce même tems, les Indiens traitoient amicalement des denrées qu'ils avoient dans leurs pirogues avec les gens du vaiſſeau. Les deux Chefs dînèrent à bord. Vers les deux heures, M. Cook, ayant fait armer les bateaux, s'embarqua avec les Chefs dans la chaloupe, pour aller à terre reconnoître une place propre à l'aiguade. Mais le ciel fut orageux dans l'après midi : la pluie tomboit abondamment ; la mer étoit groſſe, & une lame terrible qui battoit toute la rive ne permit point de débarquer. « Je réſolus donc, dit M. Cook, de retourner à bord ; mais les Chefs hélèrent une pirogue pour venir les prendre ; & ils nous quittèrent avec promeſſe de revenir le lendemain au vaiſſeau, & d'ap-

porter des poiſſons & des patates ».

« DANS la ſoirée, le tems s'étant éclairci, & le vent devenu plus modéré, je fis remettre les bateaux dehors, & je deſcendis à terre avec MM. Banks & Solander. Les Indiens nous firent un gracieux accueil; nous donnèrent toutes les marques poſſibles d'amitié : tous étoient d'une ſcrupuleuſe attention à ne rien faire qui put nous offenſer : ils portèrent même la circonſpection juſqu'à ne pas s'aſſembler autour de nous en trop grand nombre. Chaque famille, ou, deux ou trois enſemble étoient aſſiſes ſur le gazon. Ces petites compagnies, compoſées d'hommes, de femmes, d'enfans, nous ſaluoient d'un air riant en portant la main ſur la poitrine. »

« Nous leur fîmes pluſieurs petits préſens, & dans notre courſe autour de la baie, nous trouvâmes deux petits ruiſſeaux d'eau douce. Cette rencontre & l'honnêteté des habitans me déter-

minèrent à rester au moins un jour pour remplir quelques-unes de nos pieces à l'eau, & donner à M. Banks l'occasion d'examiner les productions de la contrée ».

« Le jour suivant, je fis descendre à terre les pieces à l'eau, avec un détachement aux ordres de M. Gore, pour protéger les travailleurs. MM. Banks, Solander, Tupia, Tayeto & quatre autres personnes furent de la descente ».

« Les Indiens prirent place auprès des travailleurs, & paroissoient les observer avec plaisir, sans se mêler avec eux, pour ne pas les embarrasser. Toutes ces belles apparences engagèrent MM. Banks & Solander à parcourir les environs de la contrée avec très-peu de précaution. Ils y trouvèrent des plantes singulières & des oiseaux d'une rare beauté ».

« Dans cette course, ils visitèrent plusieurs maisons, & y firent des observations sur les mœurs de ce peuple

qui sembloit n'avoir rien de caché pour eux. Ils arrivèrent quelquefois à l'heure des repas, que l'approche des étrangers n'interrompt pas. Leur nourriture dans cette saison étoit le poisson, avec lequel ils mangeoient au lieu de pain des racines d'une espece de fougère fort ressemblante à celle qui croît dans les communes en Angleterre ».

« La manière de préparer cette racine est de la faire griller & ensuite de la battre avec un morceau de bois, pour la dépouiller de son écorce. Ce qui reste est une substance molle, douce, visqueuse & d'un goût agréable. Dans d'autres saisons, ils ont quantité d'excellens végétaux; mais ils n'ont d'autres animaux privés que des chiens, encore sont-ils petits & hideux ».

« M. Banks vit quelques-unes de leurs plantations où le terrein étoit préparé avec autant de soin qu'il pourroit l'être dans le jardin d'un Botaniste. Entr'autres plantes, il y avoit des pa-

tates douces, des coccos, plantes fort connues & très-estimées des habitans des deux Indes, & quelques courges. Les patates étoient plantées sur de petites monticules, disposées par rangées ou en quinconce avec la plus grande régularité; les coccos étoient sur un terrein uni, mais les semences n'avoient pas encore percé la superficie du sol; quant aux courges, elles étoient dans de petits creux, à-peu-près comme en Angleterre ».

« Ces plantations étoient de différente étendue; prises ensemble, elles ne formoient guères moins de deux cens arpens en bon état de culture dans toute la baie. Ce territoire néanmoins n'étoit habité que par une centaine de personnes ».

« Les districts sont généralement séparés par une enceinte de roseaux, placés si près les uns des autres, qu'une souris passeroit difficilement entre deux ».

« Les femmes se peignent le visage

d'une couleur rouge, faite avec une efpece d'ochre détrempée dans de l'huile. Cette couleur, qui eft d'ordinaire fraîche & humide, fur leurs joues & leur front, s'attache au nez de ceux qui jugent à propos de les faluer; car en ce pays, le falut confifte à s'approcher l'un de l'autre d'affez près pour fe joindre doucement le bout du nez; ce qu'un fpectateur pourroit aifément prendre pour un baifer. Quelques perfonnes de notre équipage fe font quelquefois conformés à cet ufage, & ont fait agréablement la ronde des nez de la compagnie où ils fe trouvoient. Les Indiens paroiffoient très-reconnoiffans de cette petite attention ».

« Dans la foirée, tous nos bateaux étant occupés à tranfporter les pieces à l'eau, & M. Banks voyant qu'il étoit très-probable qu'on le laifferoit à terre avec fa compagnie jufqu'à la nuit, ce qui leur feroit perdre un tems précieux, qu'ils vouloient employer à mettre en

ordre

ordre les plantes qu'ils avoient recueillies, s'adressa aux Indiens pour avoir un passage dans une de leurs pirogues. Ils y consentirent avec plaisir, & sur le champ, une pirogue fut lancée à ce dessein. Ils s'y embarquèrent au nombre de huit; mais n'ayant point l'usage de ces barques, qui exigent le plus parfait équilibre, la pirogue chavira au milieu des lames, & il fallut nâger pour regagner le rivage. On jugea qu'il étoit prudent de ne passer que quatre à la fois, & de songer à se tenir avec plus de précaution. M. Banks, le Docteur Solander, Tupia & Tayeto, furent du premier voyage & arrivèrent au vaisseau sans aucun autre fâcheux accident ».

« LA difficulté qu'il y avoit à transporter les pieces à l'eau du rivage à bord, à cause de la lame qui étoit terrible, me détermina à ne pas faire dans cette place, un plus long séjour ».

« CETTE baie, à laquelle les naturels donnent le nom de *Tegadoo*, gît par les

trente-huit degrés dix minutes de latitude. Mais comme elle n'a rien de recommandable, une defcription détaillée eft très-peu néceffaire ».

« En fortant de cette baie, je me propofai de courir au Nord; mais le vent abfolument contraire, ne me permît de faire aucune route. Tandis que j'étois à lutter contre le vent, quelques Indiens s'étant rendus à bord, m'affurèrent que dans la baie qui étoit un peu au Sud, je trouverois de l'eau fraîche en abondance, fur une des rives où l'atterriffage. étoit facile. Je crus qu'il étoit plus avantageux de relâcher dans cette baie, où je pourrois faire de l'eau, & former de nouvelles liaifons avec les habitans, que de tenir la mer ».

« Je portai le cap fur cette baie, & je fis en même-tems, partir deux bateaux armés pour préndre les fondes & reconnoître l'aiguade. A leur retour ils confirmèrent le rapport des Indiens. Je vins y mouiller le 22, à une heure

après midi, sur onze brasses d'eau, fond de sable, ayant la pointe septentrionale de la baie au Nord-quart-Nord-Est, la pointe méridionale au Sud-Est; & l'aiguade, qui étoit dans une petite crique, un peu en dedans de la pointe méridionale de la baie, au Sud-quart-Sud-Est, à la distance d'un mille ».

« Le vaisseau fut à peine à l'ancre, que plusieurs pirogues se détachèrent du rivage & nous apportèrent différens articles, pour des étoffes d'Otahiti & des bouteilles, qu'ils recherchoient avec empressement ».

« Le lendemain, dans l'après-midi, je fis mettre les bateaux dehors, j'allai à terre pour examiner l'aiguade, accompagné de MM. Banks & Solander. Notre bateau territ à une petite crique où la lame ne se faisoit point du tout sentir. Je trouvai l'eau parfaite, & l'aiguade étoit on ne peut pas plus avantageusement située. Dans le voisinage, étoit un bois si épais, si serré, qu'il en

étoit presque impraticable, les habitans étoient, comme ceux que nous quittions, pacifiques & civils ».

« La longitude de cette baie, d'après le résultat moyen de plusieurs hauteurs méridiennes & d'observations que j'avois faites avec M. Green, pour déterminer le gissement de la côte, est par les cent quatre-vingt degrés quarante-sept minutes à l'Ouest du méridien de Greenwich, ou par les cent quatre-vingt-seize degrés cinquante-quatre minutes du premier méridien; & ayant pris hauteur à midi avec le quart de cercle, qui fut dressé dans le voisinage de l'aiguade, je trouvai sa latitude australe de trente-huit degrés vingt-deux minutes, vingt-quatre secondes ».

Le jour suivant, tout fut disposé pour faire l'eau & le bois. Je passai la journée à terre, & MM. Banks & Solander parcoururent la contrée, pour y chercher des plantes nouvelles. Dans

cette course ils firent des observations intéressantes. Ils trouvèrent plusieurs maisons qui paroissoient entièrement abandonnées. Les habitans s'étoient retirés sur les hauteurs, sous une espece d'hangard légèrement bâti. Comme ils s'avançoient dans une vallée, les montagnes de part & d'autre, étant très-escarpées, ils eurent la vue d'une curiosité naturelle bien extraordinaire. C'étoit un rocher percé dans le vif, de manière qu'il formoit une arcade, ou une caverne qui conduisoit directement à la mer.

CETTE arcade, taillée des mains de la nature, avec cette magnificence rude & grossière qu'elle met dans tous ses ouvrages, avoit soixante-quinze pieds de longueur, sur une largeur de trente-sept, & elle s'élevoit à la hauteur de quarante-cinq. On découvroit à travers cette ouverture, la baie & les montagnes opposées. Ce coup d'œil subit, qui semble tenir du prodige, jette l'ame

dans cette admiration muette que ne peuvent opérer toutes les combinaiſons de l'art.

Le ſoir, comme ils revenoient vers l'aiguade, ils rencontrèrent un vieillard qui les retint quelque tems pour leur faire voir les exercices militaires des habitans de la contrée, avec la lance & le caſſe-tête, qui ſont leurs armes les plus en uſage.

La lance a depuis dix juſqu'à quatorze pieds de long; elle eſt faite d'un bois très-dur, & pointue des deux bouts. On a déjà décrit le caſſe-tête.

Un poteau ou un pieu repréſentoit l'ennemi, qu'il avoit à combattre. Il s'avançoit de l'air le plus terrible, branlant ſa lance dont il frappoit le pieu avec adreſſe. Dans la ſuppoſition qu'il avoit percé ſon adverſaire de ſa lance, il ſaiſiſſoit ſon caſſe-tête, couroit ſur ſon ennemi qu'il étendoit à terre, & avec une fureur difficile à peindre, il frappoit le haut du pieu, cenſé être la

tête de l'ennemi, de plusieurs coups dont un seul auroit fendu le crâne d'un bœuf. L'usage du casse-tête pour fondre sur un ennemi déjà percé d'une lance, fit naturellement conjecturer à M. Banks que dans les batailles, ces peuples ne se faisoient point de quartier.

« MM. BANKS & Solander firent le lendemain, une nouvelle course, & Tupia resta avec les travailleurs. Entte les Indiens qui s'assemblèrent autour d'eux, étoit un Prêtre ; Tupia eut avec lui une conversation savante. Sur les grands principes de la religion, ils paroissoient être d'assez bon accord ; mais Tupia montroit des connoissances plus étendues. Les Indiens prêtoient une oreille attentive & l'écoutoient avec le respect qu'inspire un saint enthousiasme ».

« DANS le cours de cette conversation singulière, après avoir discuté les principaux points de théologie, Tupia

demanda au Prêtre, s'il étoit vrai qu'il fussent dans l'usage de manger les hommes, à quoi le Prêtre répondit affirmativement; mais il ajoûta qu'ils ne mangeoient que les ennemis qu'ils avoient tués dans le combat ».

« LE Docteur Solander s'embarqua le 27 dans la matinée pour aller reconnoître le fond de la baie. Il en côtoya toute la rive, & prit terre en deux endroits; mais il n'apperçut rien qui fût digne de remarque ».

« LES habitans se montrèrent affables, hospitaliers, empressés à nous faire voir tout ce qui paroissoit piquer notre curiosité. Entr'autres bagatelles que le Docteur Solander acheta d'eux; il se trouvoit une toupie assez semblable à celles dont les enfans s'amusent en Angleterre; les Indiens firent signe qu'il falloit un fouet pour la faire jouer ».

« M. BANKS alla reconnoître une palissade qu'il avoit apperçue sur une hau-

teur. La pente de la coline roide, escarpée, étoit d'un accès d'autant plus difficile, qu'elle étoit boisée. Il en atteignit néanmoins le sommet, où l'on avoit construit plusieurs maisons que quelques motifs avoient fait déserter ».

« L'ESPECE de retranchement qui bordoit la cime de la colline étoit fait de pieux, enfoncés profondément en terre, hauts d'environ seize pieds, placés sur deux lignes qui laissoient entr'elles une toise d'intervalle; & les pieux, dans chaque rangée, étoient à dix pieds l'un de l'autre. L'espace entre les deux alignemens étoit recouvert de bâtons, qui, inclinés l'un vers l'autre, du sommet des pieux, présentoient la forme d'un toît. Cet ouvrage, avec un fossé qui lui étoit parallele, regnoit sur une étendue circulaire d'environ trois cens pieds ».

« LES Indiens, assemblés près de l'aiguade, nous donnèrent sur la demande qu'on leur en fit, le spectacle de

leurs chants de guerre. Cette ſcène, où les femmes joignoient leurs voix à celle des hommes, étoit véritablement tragi-comique. Les femmes comme les hommes ſe démontent le viſage d'une manière horrible. Ils roulent des yeux, tirent la langue & pouſſent de hauts & profonds ſoupirs; mais ces contorſions, ces grimaces effroyables s'exécutent dans des tems réglés, & d'accord avec le chant qui forme une harmonie digne des enfers ».

« La curioſité nous conduiſit ſur une Iſle qui eſt à la gauche de l'entrée de la baie. Nous y vîmes une de leurs plus grandes pirogues. Sa longueur étoit de ſoixante-huit pieds & demi de l'avant à l'arrière; ſa plus grande largeur de cinq; & ſa hauteur de trois. Son fond taillé en couteau, étoit compoſé de trois arbres creuſés en gouttière. Celui du milieu étoit le plus long. On voyoit ſur les côtés des bas-reliefs, paſſablement gravés, mais le devant étoit orné d'une ſculpture plus riche ».

« SUR cette Isle, on avoit construit une maison. C'étoit la plus considérable de celles que nous eussions encore vues; mais elle paroissoit n'être pas achevée, & elle étoit remplie de copeaux. L'équarissage des bois de construction annonçoit qu'on s'étoit servi d'outils bien tranchans. Les piliers qui soutenoient le toît, étoient décorés de bas-reliefs, faits de main de maître, mais d'un goût bisarre ».

« LA baie où le vaisseau étoit à l'ancre, porte le nom de *Tologa*. Elle est d'une moyenne grandeur. Il y a depuis sept jusqu'à treize brasses d'eau, fond de sable pur & de bonne tenue. Les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents à l'exception de celui du Nord-Est. Sur la pointe du Sud, s'élève une petite Isle, si près de la principale terre, qu'on ne peut pas l'en distinguer. Deux grands rochers se présentent à la pointe septentrionale de l'Isle, à l'entrée de la baie: l'un est d'une forme conique, & l'autre

eſt percé à jour dans pluſieurs endroits ; de manière qu'on croiroit voir pluſieurs arches d'un pont. C'eſt du côté de ces rochers & aſſez près de l'entrée de la baie, que ſe trouve la petite anſe où nous fîmes de l'eau & du bois. On trouve encore une petite Iſle pierreuſe vis-à-vis la pointe du Nord de la baie ; & à près d'un mille en de-là, eſt une chaîne de rochers & de briſans ».

« En cet endroit, l'aiguille aimantée déclina de quatorze degrés trente-une minutes vers l'Eſt. Dans les ſygygies, le flot, qui commence vers les ſix heures, monte perpendiculairement à la hauteur de cinq ou ſix pieds ».

« Le commerce que nous fîmes avec ces Inſulaires, conſiſta en une petite quantité de poiſſons & de patates douces, avec quelques bagatelles de pure curioſité. Nous ne vîmes d'autres quadrupèdes, que des chiens & des rats. De la cime des différentes hauteurs où nous montâmes, dans l'eſpé-

rance d'avoir une vue très-étendue de la contrée, nous n'apperçumes jamais que la chaîne des plus hautes montagnes, qui se perdent dans les nues ».

« La fougère est presque la seule plante qu'on trouve sur les montagnes; mais leurs pentes, souvent très-rapides, sont couvertes de bois, & de verdure de différentes nuances, & entremêlées de plantations. Nous trouvâmes dans les bois plus de vingt sortes d'arbres inconnus, dont nous emportâmes des plants ».

« Le bois que nous coupâmes pour le chauffage, avoit quelque ressemblance avec l'érable, & il rendoit une gomme visqueuse. Nous en trouvâmes d'une autre espece d'un jaune foncé, qui pourroit probablement servir dans les teintures. Nous vîmes encore une espece de palmiste; nous en coupâmes quelques-uns pour en avoir les choux. La contrée est généralement couverte de plantes, parmi lesquelles le céleri

croît en abondance; & les bois ſont peuplés d'une infinité d'oiſeaux non moins variés par l'eſpece, que par le plumage, & preſque tous de la plus rare beauté. Le ſol des vallées & ſur la pente des collines, eſt léger & ſablonneux; mais propre à la production de toutes les eſpeces de racines. Les terres diviſées en petites portions très-bien cultivées, ſont occupées en grande partie par des patates douces & des iniams ».





CHAPITRE III.

Suite de la navigation autour de la nouvelle Zélande; incidens arrivés dans cette course; description des villages des habitans.

De la baie Tologa, on fit voile au Nord, en prolongeant la côte. Après avoir couru dix heures dans cette direction, on porta sur une petite Isle qui est à l'Est, & distante d'un mille de la pointe du Nord-Est de la côte, qui delà se fait Nord-Ouest-quart-Ouest, & Ouest-Nord-Ouest, autant que la vue peut s'étendre; & cette pointe est de toute la côte, la terre la plus avancée à l'Est: on la nomma par cette raison, le *Cap de l'Est*, & l'Isle qui se trouve à sa hauteur, l'*Isle de l'Est*. Elle n'a qu'une très-petite circonférence, elle est élevée, mais elle paroît n'être qu'un

rocher blanchâtre dénué de plantes. Le cap eſt un rocher blanc d'une hauteur conſidérable : ſa latitude auſtrale eſt de trente-ſept degrés quarante-deux minutes trente ſecondes, & ſa longitude de cent ſoixante-ſeize degrés quarante-une minutes.

Depuis la baie de Tologa juſqu'au cap de l'Eſt, la terre eſt d'une hauteur modérée, mais inégale : elle forme pluſieurs petites baies, dont le rivage eſt ſablonneux. Une brume épaiſſe déroboit le coup d'œil que peut offrir l'intérieur de la contrée.

Dans cette étendue les ſondes varièrent de trente à quarante braſſes à la diſtance d'environ une lieue de la côte.

Après avoir doublé le cap de l'Eſt, on découvrit un grand nombre de villages & des campagnes bien cultivées. La contrée en général avoit un aſpect plus riant & paroiſſoit plus fertile que vers le Sud. Du pied des montagnes, le

le terrein s'abaisse en une pente douce jusqu'au bord de la mer.

A quatre lieues, à l'Ouest du cap, on eut la vue d'une baie qui fut nommée la baie d'Hicks, du nom de celui qui l'avoit découverte. On continua de prolonger la côte à deux ou trois milles du rivage, suivant sa direction, qui devint bientôt Sud-Ouest; & alors on vit la terre présenter l'apparence d'une Isle.

VERS les neuf heures du matin, on apperçut cinq pirogues sortir d'une anse & voguer sur le vaisseau : elles portoient une quarantaine d'Indiens tous armés de lances & de casse-têtes. Ils poussoient de grands cris & branloient leurs lances. On ne pouvoit pas douter qu'ils ne fussent résolus de former une attaque.

« NOUS n'étions pas sans inquiétude, dit M. Cook, de voir les habitans si peu traitables, au moment même où nous espérions que la haute opinion

que nous avions donnée de nos forces & de notre humanité se seroit répandue au loin, & auroit disposé les Insulaires à devenir nos amis. Une de ces pirogues n'étoit plus qu'à quelques pas de nous, lorsqu'une autre d'une grandeur démésurée quitta le rivage & fit la plus grande diligence pour se joindre aux premières : elle contenoit un grand nombre d'Indiens armés. Quand elle approcha, elle reçut des signaux de celle qui étoit la plus voisine du vaisseau, & nous vîmes alors distinctement seize rameurs de chaque côté, & un grand nombre d'autres, debout ou assis, formant à-peu-près un corps de soixante hommes ».

« COMME elle forçoit de rames pour arriver sur nous, je crus devoir rallentir cette impétueuse ardeur, en lui donnant une conviction frappante de la supériorité de nos armes. Je fis tirer un canon chargé à cartouches pointé à quelques pas d'elle: ce coup l'étonna,

ſuſpendit ſa marche, ſans l'obliger à la retraite ; mais à la décharge d'un ſecond, tiré par-deſſus leurs têtes, ils jettèrent leurs armes, ſaiſirent leurs pagaies, & ramèrent vers le rivage avec tant de précipitation, qu'ils ne ſembloient pas reſpirer ».

« DANS la ſoirée, trois ou quatre pirogues vinrent reconnoître le vaiſſeau : elles étoient déſarmées, & ſe tinrent à la diſtance de la portée d'un fuſil ».

« JE nommai le cap dans le travers duquel ſe trouvoit le vaiſſeau, au moment où nous fûmes menacés d'une attaque, le *cape Runaway*, le *cap de la Retraite.* Il gît par les trente-ſept degrés trente-deux minutes de latitude Sud, & cent quatre-vingt-quinze degrés cinquante-trois minutes de longitude. Avant le coucher du ſoleil, nous vérifiâmes que la terre, qui le matin s'étoit montrée ſous l'apparence d'une Iſle, en étoit une réellement ; & nous

lui donnâmes le nom de l'*Isle Blanche* ».

« Le lendemain, le jour naissoit à peine, que nous découvrîmes environ quarante-cinq pirogues qui ramoient vers nous : sept d'entr'elles accostèrent le vaisseau, & après quelques explications avec Tupia, elles nous vendirent des écrevisses de mer, des moules & quelques autres crustacées. Ces Indiens traitèrent avec nous assez amicalement. Dès qu'ils se furent éloignés, d'autres prirent leur place, & se conduisirent d'abord d'une manière civile : mais bientôt ils prirent ce qu'on leur mettoit entre les mains, sans vouloir faire aucun retour ».

« L'un de ceux qui faisoit de ces friponneries, ayant été menacé, affecta un air de dérision, osa nous défier, & s'éloigna en même tems du vaisseau. Un coup de mousquet qui, lui passant sur la tête, lui fit siffler les balles aux oreilles, le ramena sur un ton plus sérieux, & les échanges

ſe firent avec plus de régularité ».

« LES pirogues paſsèrent d'un autre côté du vaiſſeau pour traiter : les Indiens voyant qu'on ne les ſurveilloit pas avec la même attention qu'auparavant, recommencèrent leurs fraudes, & devinrent de plus en plus inſolens. L'un d'eux fut aſſez hardi pour délier à la vue de ceux qui l'obſervoient quelques toiles qu'on avoit ſuſpendues à une corde pour ſécher : malgré toutes les menaces qu'on put lui faire, il les mit dans ſa pirogue, refuſa de les rendre, ſans même faire mine de vouloir prendre la fuite. Un coup de fuſil qu'on lui tira par-deſſus la tête, le rendit encore plus plaiſant : un ſecond coup, chargé à dragées, qui l'atteignit dans le dos, ne fit ſur lui que l'effet d'un coup de canne à un Européen; & il continua tranquillement d'empaqueter ſa toile. Les pirogues s'étant alors retirées à environ cinquante toiſes du vaiſſeau, entonnèrent leurs chants de

guerre, & nous défièrent au combat ».

« COMME ils ne paroiſſoient pas avoir deſſein de nous attaquer, je ne voulus leur faire aucun mal; mais je craignis que ces bravades ne produiſiſſent pour nous un mauvais effet parmi leurs compatriotes: je crus devoir les convaincre qu'ils étoient encore en notre pouvoir, quoiqu'ils fuſſent fort au-delà de la portée de toutes les armes de trait. Je fis pointer dans leur voiſinage un canon de quatre. La vue du boulet, frappant l'eau & s'élevant à diverſes repriſes au-deſſus de ſa ſurface, fort loin au-delà de leurs pirogues, les pénétra de frayeur, & ils ramèrent promptement vers le rivage, ſans oſer regarder derrière ».

« DANS l'après-midi, nous apperçûmes à l'Oueſt une Iſle d'un aſpect très-agréable. Je tins le vent, & j'allai au plus près pour paſſer en-dehors; mais la nuit étant ſurvenue avant que je puſſe la doubler, je ſerrai la côte de plus près, & je paſſai en terre de cette Iſle ».

« A ſept heures du ſoir, nous en étions très-près. Nous vîmes voguer ſur nous une pirogue qui en ſortoit : elle étoit double, ou plutôt c'étoit deux pirogues accouplées à-peu-près ſur le plan de celles que nous avions vues à Otahiti : elle avoit de même ſon pavillon ; mais la coupe & les décorations en étoient différentes. Sa voilure, compoſée de nattes, étoit triangulaire : l'hypoténuſe, ou le grand côté, étoit aſſujetti le long du mât : le côté qui partoit du pied du mât étoit envergué ſur un bâton mobile, pour pouvoir donner à la voile la poſition la plus conforme à la direction du vent. C'étoit le premier bâtiment de cette eſpece que nous euſſions vu depuis notre départ des Iſles de la ſociété. Les Indiens qui étoient à ſon bord paroiſſoient de très-bonne humeur : s'étant approchés du vaiſſeau, ils entrèrent en converſation avec Tupia ; & nous leur ſuppoſâmes des diſpoſitions pacifiques ;

mais à nuit close, ils firent pleuvoir sur nous une grêle de pierres, & s'éloignèrent à force de rames ».

« Nous apprîmes de Tupia que les Indiens de cette pirogue nommoient l'Isle, sous laquelle nous étions, *Mowtohora*. Son circuit n'est pas d'une grande étendue : ses terres sont cependant fort élevées ; & elle est à six milles de distance du continent. On peut jetter l'ancre sur sa côte méridionale, par quatorze brasses d'eau. Au Sud-Ouest quart-d'Ouest de cette Isle, on voit sur la principale terre dans la proximité du rivage une montagne en forme de pain de sucre que je nommai le *Mont-edge-Combe*. Il est d'autant plus apparent qu'il se trouve dans une vaste plaine. Sa position est par les trente-sept degrés cinquante-neuf minutes, & par cent quatre-vingt-quatre degrés trente-quatre minutes de longitude ».

« En gouvernant à l'Ouest, le fond s'éleva tout d'un coup, & nous pass-

sâmes de dix-sept à dix brasses d'eau. Sachant que nous n'étions pas éloignés des petites Isles, & d'une chaîne de rochers que nous avions apperçue dans le jour, je crus qu'il étoit prudent de revirer de bord & de passer la nuit en panne sous Mowtohora, où j'étois assuré qu'il n'y avoit aucun danger à courir. Ce fut un trait de prudence dont nous eûmes lieu le lendemain de nous applaudir; car en faisant voile à l'Ouest, nous eûmes distinctement la vue de plusieurs brisans, de l'avant à nous, dont quelques-uns étoient à fleur d'eau, & d'autres au-dessous. Ils gissent au Nord-Nord-Est du Mont-edge-Combe, à une lieue & demie de l'Isle Mowtohora & à neuf lieues environ du continent. Nous passâmes en terre de ces rochers, ayant sept & jusqu'à dix brasses d'eau».

« On apperçut dans la matinée des pirogues & des Indiens sur le rivage; plusieurs voguèrent sur le vaisseau, sans pouvoir en approcher, à l'exception

d'une ſeule qu'à cauſe de ſa voilure nous crûmes être celle qui la veille nous avoit régalés d'une volée de pierres. Les Indiens de ſon bord entrèrent en converſation avec Tupia. Nous nous attendions à une nouvelle décharge de leur munition, qui n'étoit guère dangereuſe qu'aux vîtres de la chambre. Ils voguèrent en face du vaiſſeau pendant près d'une heure, cauſant toujours d'un air de bonne amitié. Mais ces paiſibles apparences ſe terminèrent par le ſalut qu'on avoit d'abord prévu; on y répondit par un coup de mouſquet, tiré par deſſus leurs têtes; & ils prirent la fuite, plus ſatisfaits d'avoir donné une preuve de leur courage en inſultant deux fois un bâtiment ſi ſupérieur au leur, qu'intimidés par la décharge du mouſquet».

« Nous paſsâmes bientôt entre le continent & une Iſle baſſe & plate. La diſtance de l'un à l'autre eſt d'environ quatre milles; & la profondeur de l'eau

depuis dix jusqu'à douze brasses. Le continent ou la principale terre entre cette Isle plate & Mowtohora est d'une médiocre élévation ; mais sans presqu'aucune inégalité ; la campagne, couverte de villages & de plantations annonce un sol fertile ».

« Les villages sont bâtis sur des éminences près de la mer, & défendus du côté de la terre par un fossé & une banquette en dehors, & par une haute palissade en dedans. Outre la palissade, le fossé & la banquette, il y en a qui paroissent avoir des ouvrages extérieurs ».

« Tupia étoit dans la persuasion que ces clôtures étoient les morais ou les temples de ces peuples ; mais nous pensions au contraire que c'étoient des forts ; & nous en conjecturâmes que ces Indiens, étoient exposés à de continuelles hostilités ».

« Vers les deux heures de l'après-midi, nous eûmes connoissance d'une

petite Isle, dont les terres sont très-élevées. Elle est à la distance de quatre milles d'un cap remarquable par sa rondeur & sa hauteur. De ce promontoire la côte court Nord-Ouest autant que la vue peut s'étendre; mais elle prend un aspect moins riant, & l'œil n'est frappé que d'une chaîne de hautes montagnes qui se perdent dans l'éloignement ».

« Le ciel devenant brumeux, & le vent qui étoit directement du large ayant fraîchi, je tins le plus près, & gouvernai sur une Isle que nous avions en vue; cette Isle, où nous portions & sous le vent de laquelle nous passâmes la nuit, nous restoit au Nord-Nord-Est à la distance de six ou sept lieues. Je la nommai *l'Isle Major* ».

« Le matin, elle se montra dans le Sud quarante sept degrés à l'Est, distante de six lieues, & dans le même tems un groupe d'Islots & de brisans nous restoient au Nord un demi-rumb à

l'Eſt & à une lieue de diſtance. Je leur donnai le nom de *la Cour des Aldermans*. Ces Iſlots ſont à une demie-lieue les uns des autres & à cinq lieues du continent. Cependant entr'eux & la principale terre, il y a d'autres petites Iſles, dont la plûpart ne ſont que des rochers arides, quelques-unes néanmoins ſont habitées. Leur giſſement eſt par les trente-ſix degrés cinquante-ſept minutes de latitude ».

» Nous découvrîmes ſur le midi dans la proximité du continent, un rocher qui avoit l'apparence d'un château. Il nous reſtoit au Nord quarante degrés à l'Oueſt, à une lieue de diſtance. La population paroiſſoit être nombreuſe le long de la côte que nous avions rangée la nuit précédente, à en juger par quelques centaines de grandes pirogues que nous vîmes ſur le rivage ; mais ayant côtoyé la terre encore pendant quinze lieues, le pays changea de nature : la contrée auparavant couverte d'arbres

& de verdure, n'offrit plus qu'une chaîne de rochers nuds, & des campagnes désolées ».

« DANS l'espace qui s'étend le long des côtes depuis le cap Turnagain jusqu'à l'endroit où nous étions arrivés, les Indiens reconnoissoient un Chef, qu'ils nommoient *Teratu*, & dont ils montroient la résidence dans une direction qui nous fit croire qu'elle étoit fort avant dans l'intérieure des terres; mais nous découvrîmes dans la suite que nous nous étions trompés ».

« VERS une heure après-midi, trois pirogues parties de la principale terre, ayant vingt & un hommes à leur bord, s'approchèrent du vaisseau. Ces pirogues étoient d'une construction très-simple, ce n'étoit que des troncs d'arbres creusés au feu, peu commodes, & sans aucune décoration. Ces Indiens étoient presque nuds, & d'une couleur plus bronzée que ceux que nous avions vus; mais tout misérables qu'ils paroif-

ſoient être, ils entonnèrent leurs chants de guerre, & ſembloient nous annoncer notre entière deſtruction. Cependant ils reſtèrent quelque tems à la diſtance d'un jet de pierre du vaiſſeau; bientôt ils s'approchèrent de plus près, mais avec moins d'apparence d'hoſtilités. Un des matelots s'étant avancé ſur le côté du vaiſſeau étoit ſur le point de leur tendre une corde; la réponſe à cette politeſſe, fut un trait de lance; & l'ayant manqué ils en lancèrent une autre dans le vaiſſeau; mais la décharge d'un ſeul coup de fuſil, tiré par-deſſus leurs têtes, les fit fuir avec précipitation ».

» Nous gouvernâmes alors ſur un grand enfoncement que préſentoit la côte. Le fond d'abord de quarante & une braſſes diminua graduellement juſqu'à neuf. Nous étions à la diſtance d'un mille & demi d'un rocher, qui s'élevoit en forme de tour, près de la pointe méridionale de l'ouverture. Le même ſoir, nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur

ſept braſſes d'eau, un peu en dedans de la baie ſur le rivage du Sud».

« Nous étions à peine mouillés, que nous fûmes accoſtés de pluſieurs pirogues, dont les Indiens armés, reſſembloient aux derniers que nous avions vus. Ils ſe conduiſirent d'abord d'une manière civile. On tira en leur préſence un oiſeau, au moment qu'il raſoit la ſurface de l'eau. Les Indiens, ſans en paroître étonnés, prirent l'oiſeau & l'attachèrent à une ligne qui pendoit de l'arrière. Nous reconnûmes cette attention, en leur faiſant préſent d'une piece d'étoffe. Mais malgré ces civilités réciproques, & l'effet de nos armes à feu, ils entonnèrent dès qu'il fut nuit, leurs chants de guerre; & s'étant approchés de la bouée, ils tentèrent de lever l'ancre par ſon orin. Le ſifflement de quelques balles, qu'on leur fit entendre, ne ſervit qu'à les rendre encore plus inſolens : en ſe retirant, ils nous menacèrent de reparoître le lendemain

avec

avec des forces ſupérieures, & de nous exterminer tous juſqu'au dernier ».

« Il y auroit eu autant de générosité que de courage à nous informer du tems où ils ſe propoſoient de former leur attaque, s'ils n'euſſent pas médité de nous ſurprendre dans la nuit. Leurs pirogues rodèrent deux fois autour du vaiſſeau; mais s'appercevant que nous étions ſur nos gardes, ils ſe retirèrent en ſilence ».

« Le ſoleil commençoit à peine à éclairer l'horiſon, qu'on vit douze pirogues s'avancer pour exécuter par la force une attaque qu'ils n'avoient pu faire à la dérobée. Les Indiens étoient au nombre de cent cinquante, tous armés de lances, de caſſe-têtes & de pierres. On voyoit à leur air qu'ils venoient dans la réſolution de combattre. Tupia fut chargé de les détourner de ce deſſein. Son diſcours ayant fait ſur eux quelque impreſſion, ils s'approchèrent du vaiſſeau, & nous offrirent de

traiter de leurs armes. Les deux premières furent livrées conformément aux conventions ; mais ayant reçu le prix d'une troiſième, ils refusèrent de la donner, à moins qu'on ne la leur payât une ſeconde fois : on eût encore cette complaiſance, & ils en exigèrent le prix une troiſième fois ; les menaces qui accompagnèrent le refus ne ſervirent qu'à rendre plus arrogant l'Indien à qui elles étoient adreſſées ; il ſe retira à quelques pas du vaiſſeau, & nous défia d'un air mépriſant & moqueur ».

« COMME je me propoſois de reſter cinq ou ſix jours dans cette place, pour y obſerver le paſſage de Mercure, il étoit néceſſaire pour prévenir de plus fâcheux accidens, de leur faire voir que les inſultes qu'on pourroit nous faire ne reſteroient pas impunies. Je lui fis tirer un coup de fuſil chargé à dragées & un autre chargé à balles à travers ſa pirogue. Les autres Indiens, ſans faire la plus légère attention à leur com-

pagnon bleſſé, revinrent au vaiſſeau, continuèrent de traiter avec la plus parfaite indifférence, mais avec plus de droiture. Cependant l'un d'eux jugea bientôt à propos de ſe retirer avec deux pieces d'étoffe qu'il avoit reçues pour le prix de ſes armes, ſans vouloir les remettre. Etant à environ cinquante toiſes du vaiſſeau, il ſe croyoit en ſureté. Un coup de fuſil ayant atteint la barque à la ligne de flotaiſon la perça de part en part. A l'inſtant ceux qui étoient à ſon bord voguèrent à force de rames vers le rivage, & toutes les autres pirogues s'éloignèrent avec la plus grande précipitation ».

« Je fis alors armer deux bateaux. J'allai ſonder la baie & reconnoître un mouillage commode pour faire de l'eau. Nous côtoyâmes d'abord la rive ſeptentrionale, d'où pluſieurs pirogues vinrent à notre rencontre. Comme nous avancions ils ſe retirèrent en nous invitant à les ſuivre; mais les voyant tous

armés, je ne pensai point qu'il fut prudent de le faire. J'allai reconnoître le fond de la baie, d'où j'apperçus un village bâti sur une éminence, & défendu par un fossé & une palissade. Après avoir marqué un endroit pour l'aiguade, à une petite distance d'où nous étions mouillés, je revins à bord».

« A trois heures je levai l'ancre, je m'approchai plus près du rivage, & je mouillai de nouveau sur quatre brasses & demie d'eau, fond de sable doux, ayant à l'Est la pointe du Sud distante d'un mille ; & une rivière où nos bateaux pouvoient entrer à mer basse, nous restoit au Sud-Sud-Est à un mille & demi de distance ».

« Le jour suivant dans la matinée, quelques pirogues s'approchèrent du vaisseau ; & nous vîmes avec plaisir les Indiens tenir une conduite différente de celle qu'ils avoient tenue la veille. Il y avoit parmi eux un vieillard que sa prudence & son honnêteté avoient déja

fait remarquer. Son nom étoit Toïava: il paroiſſoit être d'un rang ſupérieur. Il s'étoit comporté, le jour précédent avec une grande circonſpection. Il étoit toujours reſté près du vaiſſeau dans une petite pirogue, & avoit traité comme un homme également incapable de faire ou de recevoir une injure. Je l'invitai à monter à bord, il s'y rendit avec un ſecond. Je leur fis à chacun préſent d'une piece d'étoffe d'Angleterre & de quelques clous. Ils nous dirent que nous avions inſpiré une grande terreur à leurs compatriotes; & je les aſſurai que notre amitié leur étoit offerte, s'ils vouloient être paiſibles; & que nous deſirions ſeulement acheter ce qu'ils pourroient nous céder aux conditions qu'ils jugeroient raiſonnables».

« Dès que ces Indiens eurent pris congé, je fis mettre dehors les bateaux & j'allai reconnoître la rivière. Les Indiens, qui étoient d'un côté de la rivière, nous firent des ſignes d'amitié

& nous invitoient à descendre de ce même côté ; mais je préférai l'autre bord, qui me parut plus commode pour faire la pêche, & pour tirer des oiseaux, que je voyois en très-grand nombre ».

« TANDIS que nous étions occupés à tirer au vol, les gens de nos bateaux furent témoins d'un combat singulier entre deux Indiens. Ils s'étoient d'abord saisis de leurs lances ; mais les vieillards les leur ôtèrent des mains, les laissant terminer leur querelle à coups de poing. Les deux champions se chargèrent avec autant de vigueur que d'opiniâtreté ; mais se retirant peu-à-peu derrière une petite colline, nos gens ne virent point l'issue du combat ».

« LA contrée des environs de cette baie paroissoit nue & désolée. Les collines n'étoient pas sans verdure, mais il n'y croissoit qu'une grande espece de bruyère, dont les habitans avoient arraché & mis en tas les racines pour les emporter à leurs habitations qui de-

voient être à une diſtance conſidérable; car nous ne vîmes point de maiſons autour de la baie ».

« DANS l'après-midi, M. Banks remonta la rivière. A ſon embouchure elle eſt large & profonde; mais deux mille au-deſſus on n'y trouve pas un demi-pied d'eau, & l'intérieur de la contrée ſe montre ſous une apparence encore plus triſte, plus ſtérile & plus ſauvage qu'aux environs de la baie ».

« DEUX jours après quelques Indiens, parmi leſquels étoit Toïava, vinrent avec des pirogues chargées de poiſſons, de lances, d'étoffes de leur fabrique, qu'ils nous vendirent à des prix modérés; mais voyant venir deux pirogues du côté oppoſé de la baie, ils nous quittèrent bruſquement, ſe hâtèrent de regagner le rivage, en nous diſant qu'ils craignoient ceux qui arrivoient dans ces deux pirogues. C'étoit là une preuve que les peuples de cette contrée commettent de perpétuelles

hoſtilités les uns contre les autres ».

« La hauteur méridienne du ſoleil, obſervée avec un quart de cercle, un peu en dedans de l'entrée méridionale de la baie, nous donna la latitude de trente-ſix degrés quarante-ſept minutes quarante-trois ſecondes ».

« MM. Banks & Solander firent, dans les environs de cette baie, une collection de plantes entièrement inconnues aux Naturaliſtes. Et comme ils reſtoient à terre, long-tems encore après le coucher du ſoleil, ils eurent occaſion d'obſerver les diſpoſitions de ces Indiens qui n'ayant aucune habitation autour de la baie, paſſoient la nuit ſous le couvert des arbres. Les femmes & les enfans ſe couchoient d'abord; les hommes formoient enſuite un cercle autour d'eux; & leurs armes étoient poſées contre quelques arbres voiſins, comme s'ils euſſent craint une attaque de nuit ».

« Nous fûmes auſſi informés qu'ils ne reconnoiſſoient ni Teratu, ni aucun

ſouverain. Ils différoient en cela de tous les autres habitans que nous avions vus le long des côtes. Nous en conjecturâmes qu'ils avoient ſecoué le joug de ce roi, & qu'étant une troupe de rebelles, ils pourroient fort bien n'avoir ni demeures fixes, ni terres cultivées en aucun endroit de la contrée ».

« LE 9 Novembre, jour du paſſage de Mercure, il y eut dès le matin autour du vaiſſeau une affluence de pirogues, chargées de maqueraux de deux eſpeces; la première exactement ſemblable à celle qu'on pêche ſur les côtes d'Angleterre, & la ſeconde étoit un peu différente ».

« NOUS deſcendîmes à terre avec les inſtrumens propres à obſerver le paſſage de la planette. Le ciel, obſcurci de nuages tous les jours précédens, étoit devenu pur & ſerein, on ne pouvoit pas deſirer un jour plus favorable. L'obſervation du premier contact extérieur ou du commencement du paſſage, fut faite par M. Green ſeul, j'étois

occupé à prendre la hauteur du ſoleil pour aſſurer le tems. Le premier contact extérieur eut lieu à ſept heures vingt minutes cinquante-huit ſecondes, du tems apparent ».

« CONFORMÉMENT à l'obſervation de M. Green le contact intérieur des bords de mercure & du ſoleil fut à douze heures huit minutes cinquante-huit ſecondes ; & le ſecond contact extérieur à douze heures neuf minutes cinquante-cinq ſecondes. Suivant mon obſervation le contact intérieur fut à douze heures huit minutes cinquante-quatre ſecondes ; & le contact extérieur à douze heures neuf minutes quarante-huit ſecondes. La latitude du lieu de l'obſervation fut de trente degrés quarante-huit minutes cinq ſecondes & trente tierces. La latitude obſervée à midi fut de trente-ſix degrés quarante-huit minutes vingt-huit ſecondes. Le réſultat moyen des obſervations de la veille & du jour donne trente-ſix degrés

quarante-huit minutes cinq ſecondes & trente tierces pour la latitude auſtrale du lieu de l'obſervation. L'aiguille aimantée déclina de onze degrés neuf minutes vers l'Eſt ».

« UN coup de canon, tiré alors du vaiſſeau nous cauſa de vives inquiétudes. M. Gore, mon ſecond Lieutenant, qui dans ce moment commandoit à bord, me rendit le compte ſuivant. Tandis que quelques petites barques de pêcheurs traitoient avec nos gens, ſurvinrent deux grandes pirogues, remplies d'hommes armés de caſſe-têtes, de lances & de pierres. Une de ces pirogues avoit à ſon bord quarante-ſept Indiens. On devinoit à leur air que leurs intentions n'étoient rien moins que pacifiques. Ils paroiſſoient ignorer la nature de nos armes, ou plutôt ils penſoient que leur nombre les aſſuroit de leur ſupériorité ſur nous, quelles que puſſent être nos armes. Cependant ils ne commirent aucune hoſtilité; pro-

bablement parce qu'ils avoient été informés par ceux des autres pirogues avec lesquels ils s'étoient d'abord entretenus, à quels ennemis ils avoient à faire. Ils commencèrent bientôt à traiter : quelques-uns offrirent de vendre leurs armes, & l'un d'eux une piece d'étoffe quarrée, qui faisoit une partie de son vêtement ; & qu'ils nomment haahow. Plusieurs armes furent achetées, & M. Gore étant aussi d'accord pour le haahow, en donna le prix ; c'étoit une piece d'étoffe d'Angleterre. Il s'attendoit à recevoir l'haahow en échange ; mais l'Indien, en possession de la piece, refusa de faire aucun retour. En réponse aux menaces de M. Gore, les Indiens entonnèrent leur chant de guerre, & branlant leurs pagaies, sans cependant former d'attaque ; ils le défièrent de l'air le plus insolent. L'Officier non moins indigné de leur audace que de leur friponnerie, étendit le voleur roide mort d'un coup de fusil ».

« Les Indiens voyant tomber leur compagnon se retirèrent jusqu'à une certaine distance. M. Gore crut qu'ils méditoient encore une attaque. Pour les forcer à la retraite, il fit tirer pardessus leurs têtes un coup de canon chargé à balles. Le bruit du canon & le sifflement des balles les fit fuir dans une extrême confusion. Cette aventure alarma les habitans de la baie ; mais étant plus particulièrement informés de l'affaire, ils avouèrent que le mort méritoit sa destinée ».

Un peu avant le coucher du soleil, les Indiens se retirèrent pour souper ; & nous les suivîmes pour être spectateurs de ce repas. Il consistoit en différentes sortes de poisson, en écrevisses de mer, & en oiseaux d'une espece qui nous étoit inconnue. Tout ces mets étoient rôtis au feu, ou cuits dans un four à la manière des Otahitiens. Leur manière de rôtir est toute simple. La piece est enfilée dans une broche de bois

fichée en terre, & inclinée vers le feu.

DANS le nombre de ces Indiens, nous obfervâmes une femmequi étoit en deuil d'un de fes proches parens. Elle étoit affife à côté des autres, qui, un feul excepté, paroiffoient n'avoir pour elle aucun égard. Ses joues étoient humides de larmes, elle répétoit à voix baffe, mais lamentable des paroles que Tupia ne put comprendre. Elle tenoit à la main une écaille d'huître dont elle fe faifoit des incifions dans les bras, fur le vifage ou fur le fein. Elle étoit toute fanglante. Une fcène fi horrible brife l'ame fans l'attendrir ».

« LE lendemain, nous allâmes reconnoître une grande rivière qui a fon embouchure dans le fond de la baie. Nous la remontâmes l'efpace de quatre ou cinq milles, & nous l'aurions remontée beaucoup plus haut, fi le tems eût été plus favorable ; car elle étoit ici plus large qu'à fon embouchure, & fe divifant en plufieurs ruiffeaux, elle for-

moit de petites Isles rases, couvertes de mangliers & inondées à marée haute. Il découle de ces arbres une substance visqueuse qui a beaucoup de ressemblance avec la résine ».

« Nous descendîmes de l'un & de l'autre côtés de la rivière : un arbre sur lequel plusieurs oiseaux de mer avoient fait leurs nids, fixa notre attention. On tira une vingtaine de ces oiseaux, dont nous fîmes, sur le lieu même, un excellent repas. Nous grimpâmes ensuite sur une montagne voisine, pour examiner le cours de la rivière. Je crus en découvrir toutes les sinuosités jusqu'à sa source. Ses bords ainsi que les Isles qu'elle formoit, étoient couverts de mangliers, & des bancs de sable offroient une grande abondance de diverses especes de coquillages. On voyoit en plusieurs endroits des rochers tout couverts d'huîtres, & une prodigieuse quantité d'oiseaux aquatiques ».

« La contrée, du côté de l'Est de la

rivière, étoit nue en grande partie. Le sol y paroît être de la plus grande stérilité, on n'y découvroit ni arbres ni arbustes : du côté de l'Ouest, elle paroît moins aride, elle est même boisée en quelques endroits; mais la terre y est absolument inculte ».

« A l'entrée de la rivière, & jusqu'à trois mille au-dessus, on trouve un bon ancrage par quatre & cinq brasses d'eau; & sur le rivage il y a des endroits très-commodes pour échouer un vaisseau. La marée dans les syzygies, y monte à sept pieds de hauteur. Nous ne pûmes pas nous assurer si quelques rivières viennent s'y décharger, après avoir arrosé la contrée; mais nous observâmes quantité de petits ruisseaux qui ont leur source dans les montagnes voisines, & dont les eaux transparentes viennent grossir cette superbe rivière ».

« A son embouchûre, du côté de l'Est, nous vîmes un petit village, composé de quelques hangards, qui paroissoient

foient n'être dreffés que pour une réfidence paffagère. Les Indiens nous y reçurent avec beaucoup d'affabilité : ils nous offrirent des huîtres plates, que nous trouvâmes d'un goût délicieux ».

« A quelque diftance de ce village eft une pointe de terre fort élevée, qui s'avance dans la rivière & forme une petite péninfule. Sur cette éminence étoient les reftes d'un fort qu'ils nomment *Eppa* ou *Heppa*. Il feroit difficile de trouver une place plus naturellement retranchée; une poignée d'hommes peut s'y foutenir contre les attaques d'un corps formidable. La pente roide & efcarpée de la colline la rend inacceffible de trois côtés que l'eau environne. En face de la contrée, elle eft fortifiée par un foffé, & une banquette. Il y avoit vingt-deux pieds, du fond du foffé au fommet de la banquette, le côté intérieur ou la contre-efcarpe, en avoit quatorze, & le foffé étoit large en proportion de fa

profondeur. Cet ouvrage étoit judicieusement exécuté ; & deux rangs de palissades bordoient le fossé des deux côtés. Les pieux de la palissade extérieure avoient été profondément enfoncés en terre, & inclinés du côté de la forteresse, il n'en restoit guère que les plus gros pieux, sur lesquels on voyoit des marques de feu. Il étoit probable que cette place avoit été emportée d'assaut par l'ennemi qui l'avoit ruinée. Un vaisseau qui devroit hiverner dans cette baie, ou y faire un long séjour, ne feroit pas mal de dresser ses tentes sur la péninsule, qui est assez spacieuse, & où toutes les forces de l'Isle réunies ne pourroient pas l'inquiéter ».

« Dans une autre course que je fis avec MM. Banks & Solander, pour reconnoître la contrée & prendre les relevemens de la côte du Nord de la baie, nous découvrîmes dans l'éloignement, deux villages fortifiés. Nous prîmes terre dans le voisinage de celui

qui étoit le moins considérable. Sa situation étoit vraiment pittoresque : il étoit bâti sur un petit rocher, détaché de la côte, & l'eau l'environnoit à marée haute ».

« Le rocher percé à jour, formoit une arcade majestueuse. Son sommet s'élevoit à soixante pieds au-dessus de la mer, dont les eaux, à marée haute, traversoient l'arche. La cime du rocher contenoit un espace où l'on pouvoit bâtir cinq ou six maisons. Le contour en étoit défendu par un retranchement. Elle n'étoit accessible que par un sentier étroit & escarpé, par lequel les habitans descendirent à notre approche, & nous invitèrent à y monter ; mais nous nous refusâmes à leurs instances, nous proposant de visiter un fort beaucoup plus considérable, qui n'étoit guère qu'à un mille de distance. En quittant ces Insulaires, nous fîmes quelques présens à leurs femmes ».

« Nous avions à peine dirigé nos

pas vers la bourgade que nous voulions examiner, que nous vîmes ſes habitans venir en corps au-devant de nous. Ils étoient environ une centaine, hommes, femmes & enfans. Quand ils furent à portée d'être entendus, ils nous crièrent *horomai*, en nous faiſant des ſignes d'amitié ; & ils s'aſſirent enſuite parmi les buiſſons. Cette formalité eſt la marque certaine de leur bienveillance. Nous allâmes à eux, leur fîmes quelques préſens, & leur demandâmes la permiſſion de viſiter leur *heppa ;* ils y conſentirent avec joie, & nous marchâmes enſemble vers leurs habitations ».

« Le bourg reçoit le nom de *Wharretouwa ;* il eſt ſitué ſur un haut promontoire, qui a une ſaillie conſidérable dans la mer, ſur le côté du Nord & près du fond de la baie. Deux de ſes côtés ſont baignés par la mer, & paroiſſent abſolument inacceſſibles. Le troiſième côté eſt une pente très-eſcarpée. Son

quatriéme côté eſt de plein-pied avec le ſommet de la colline, qui a très-peu de largeur. Le tout eſt défendu par une paliſſade de dix pieds de haut, faite de forts pieux, liés enſemble avec des pléyons. Le côté foible étoit défendu par un double foſſé : le foſſé du côté de la place, avoit une banquette, & une paliſſade derrière; mais aſſez éloignée pour laiſſer aux aſſiégés, qui ſont ſur la banquette, la liberté de ſe ſervir de leurs armes. La paliſſade extérieure ſe trouvoit entre les deux foſſés, & inclinée du côté de la place. La profondeur de ce premier foſſé étoit de vingt-quatre pieds, du fond au ſommet de la banquette ».

« En dedans de la paliſſade intérieure, s'élève un échaffaud, à la hauteur de vingt pieds : il en a ſix de large, & regne ſur une longueur de quarante pieds environ. Cet échaffaud, qui porte ſur de gros poteaux, diſtribués ſur toute ſa longueur, eſt le poſte de ceux

qui doivent défendre les retranchemens, & d'où ils font pleuvoir fur les affaillans, une grêle de dards & de pierres, dont il y a toujours une ample provifion. Un autre échaffaud de même efpece, commande l'avenue du rivage, & il eft de même en dedans de la paliffade ».

« De ce côté de la colline, on voit quelques ouvrages extérieurs & quelques huttes, qu'on n'a point conftruites comme des poftes avancés, mais comme des retraites pour ceux qui ne peuvant loger dans la place, fouhaitent d'être fous la protection des retranchemens. Ces paliffades regnent fur tout le front de la colline, & ceignent la place de tous les côtés ».

« Le terrein eft coupé de manière qu'il s'élève par étages, en amphithéâtre; & chacune de ces plates-formes eft paliffadée; elles communiquent entre-elles par des défilés qu'on peut aifément fermer; de forte que fi l'ennemi

ſorce la paliſſade extérieure, il lui faut encore, s'il veut ſe rendre maître de la place, enlever toutes les autres, dans la ſuppoſition que les aſſiégés s'opiniâtrent à défendre, pied à pied, le terrein ».

« L'ENTRÉE de la place eſt un paſſage étroit, long d'environ douze pieds, & qui communique avec l'avenue du rivage : elle paſſe ſous un des échafauds, & ſans avoir de porte, il eſt facile de la barricader de manière à pouvoir être difficilement forcée; ou du moins d'en rendre l'entrepriſe très-dangereuſe ».

« UN petit nombre d'hommes réſolus, peuvent ſe défendre avec avantage, dans ces fortereſſes, & braver leurs ennemis. Il eſt impoſſible de les emporter de vive force ſans l'uſage des armes à feu. Ces places ſont fournies de tout ce qui eſt néceſſaire pour ſoutenir un ſiége, à l'exception d'eau. Il y avoit dans la place de grands amas de racines

de fougère, & de poiſſons ſecs; mais nous n'apperçûmes pas qu'il y eût des ſources plus voiſines qu'un ruiſſeau qui couloit au pied de la colline. Il eſt vraiſemblable qu'ils ont des moyens de ſe procurer de l'eau, ſans cela, toutes leurs proviſions ſéches deviendroient inutiles pour ſoutenir un ſiége».

« SUR le deſir que nous leur témoignâmes, de voir leur manière d'attaquer & de défendre une place, deux de leurs jeunes gens voulurent bien nous en donner le ſpectacle. L'un monta ſur l'échaffaud, qu'ils nomment *provada*, pour ſoutenir l'attaque que le ſecond formoit dans le foſſé. Avant de lancer leurs traits, ils s'animèrent par le chant de guerre, & une danſe qu'ils exécutent avec des contorſions qui correſpondent aux accens de leur infernale mélodie ».

« SUR le penchant de la colline, près de l'enceinte, il y avoit un petit champ où l'on avoit planté des courges & des patates; c'étoit le ſeul endroit

cultivé dans les environs de la baie. Au pied de la pointe, ſur laquelle étoient les fortifications, on voyoit deux petits rochers ; l'un étoit arraché de la côte, & l'autre n'en étoit pas parfaitement détaché. L'un & l'autre paroiſſoient plus propres à être habités par les oiſeaux que par des hommes ; cependant on y avoit bâti des maiſons & pratiqué des retranchemens. Cette Iſle offre pluſieurs autres ouvrages de ce genre ſur des rochers, des iſlots, & la cime des collines ; nous y avons vu pluſieurs bourgs, dont les fortifications ſont plus régulières ».

« Il eſt bien extraordinaire qu'un peuple qui a eu le génie des fortifications, ſans le ſecours d'outils de fer, n'ait pas imaginé d'autres armes de trait que la pique qu'ils lancent avec la main : ils ne connoiſſent ni l'arc, ni la fronde ; ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, que l'invention de ces armes eſt bien plus naturelle que les ouvrages de

défenſe qu'ils conſtruiſent ; & qu'elles ſont de la plus haute antiquité chez les nations les plus agreſtes dans toutes les parties du monde ».

« OUTRE la pique ou la lance & le caſſe-tête, dont on a fait mention, ils ont encore la javeline & la hache d'arme. La javeline eſt un bâton quelquefois pointu des deux bouts, quelquefois d'un ſeul, ayant l'autre bout large & plat comme la palme d'une pagaie. La hache d'arme eſt de même, un bâton pointu par un bout, & façonné de l'autre en forme de hache. Les pointes de leurs lances ſont quarrées & garnies ſur les arrêtes, de petites pointes couchées en arrière ».

« APRÈS avoir reconnu la contrée le plus exactement qu'il nous fût poſſible, nous vînmes rejoindre nos bateaux, que nous ramenâmes à bord, chargés de céleri & de quelques autres plantes antiſcorbutiques, qui croiſſent en abondance ſur les bords de la baie ».

« De retour au vaiſſeau, nous levâmes l'ancre & ſortîmes de la baie. Nous eûmes alors la viſite de pluſieurs Indiens, entre leſquels étoit *Toiava;* il nous dit qu'auſſitôt notre départ, il ſe rendroit à ſon Heppa, parce que les amis de l'Indien qu'avoit tué M. Gore vouloient venger ſa mort ſur lui, à qui ils faiſoient un crime d'être en liaiſon avec nous ».

« A la hauteur de la pointe ſeptentrionale de la baie, nous vîmes un grand nombre d'Iſles de différentes grandeur. Elles s'étendoient au Nord-Oueſt, à perte du vue, dans une direction parallele à la principale terre ».

« Je donnai à la baïe que nous venions de quitter, le nom de *Baie de Mercure*, à cauſe de l'obſervation qu'on y avoit faite du paſſage de cette planette ſur le diſque du ſoleil. Elle eſt ſituée par les trente-ſix degrés quarante-ſept minutes de latitude auſtrale, & par les cent quatre-vingt-treize degrés

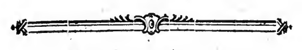
trente-sept minutes de longitude. On voit plusieurs Isles au Nord & au Sud de cette baie, & dans le milieu de l'entrée un islot ou un rocher ».

« En dedans de la baie, dès qu'on a dépassé l'islot, on ne trouve nulle part au-dessus de neuf brasses d'eau. Le meilleur mouillage est celui qu'offre une petite anse sablonneuse, qui est au Sud du fond de la baie. Cette place est, on ne peut pas plus avantageuse pour y faire de l'eau & du bois; mais le fond de la baie présente à un vaisseau qui doit y faire quelque séjour, le mouillage le meilleur & le plus sûr ».

« Nous observâmes un sable ferrugineux en plusieurs endroits du rivage, qui y est charié par de petits ruisseaux qui viennent se décharger dans la baie. C'est-là une démonstration qu'il y a quelques mines de fer dans l'intérieur des terres; cependant les habitans de cette place, ni ceux d'aucun autre endroit de la côte, ne connoissent l'usage

du fer, & n'y attachent aucune valeur. Ils donnoient aux colifichets les plus inutiles, la préférence ſur les clous, & même ſur tout autre outil de ce métal ».





CHAPITRE IV.

Navigation de la Baie de Mercure à la Baie des Isles; description de cette partie de la côte & de ses habitans.

En sortant de la baie de Mercure, dit M. Cook, qu'il est intéressant de suivre dans cette circonnavigation, je gouvernai au Nord-Est sur la plus Nord-Est des Isles dont j'avois apperçu la chaîne; mais le vent soufflant du Nord-Ouest, je serrai le vent pour m'élever au large; & le 18 Novembre, sur les sept heures du matin, je me trouvai par le travers d'un promontoire bien remarquable : il est par la latitude de trente-six degrés vingt-six minutes, à la distance de neuf lieues de la pointe de Mercure, dans la direction du Nord quarante-huit degrés à l'Ouest ».

« Nous apperçûmes un grand nom-

bre d'Indiens ſur ce promontoire : ils paroiſſoient ne pas nous remarquer ; mais leur converſation étoit vive, animée. Une demi-heure après, pluſieurs pirogues parties de différens endroits voguèrent ſur le vaiſſeau. Dans ce même tems, les Indiens qui étoient ſur le promontoire lancèrent une pirogue, s'embarquèrent au nombre de vingt, & ſe joignirent aux autres ».

« QUAND deux de ces pirogues, ayant près de ſoixante hommes à leur bord, furent aſſez près pour être entendues, les chants de guerre furent entonnés ; mais s'appercevant que nous ne daignions pas y faire attention, ils lancèrent quelques pierres ſur le vaiſſeau, & ramèrent auſſi-tôt vers le rivage ».

« NOUS croyions en être quittes ; mais ils ne tardèrent pas à revenir : ils paroiſſoient décidés à en venir à un engagement, & ils s'animoient les uns les autres par leurs chants guerriers. Tupia s'avança de ſon propre mouve-

ment ſur le gaillard d'arrière : il leur cria de renoncer à nous attaquer, s'ils ne vouloient pas ſur l'heure même perdre la vie; & que nos armes, s'ils nous forçoient de nous en ſervir, feroient ſur eux l'effet de la foudre. Ce diſcours ne fit que les animer; ils agitèrent leurs armes d'un air terrible, en lui criant dans leur langage : « Venez à terre, & nous vous tuerons tous ». — « Comme nous ne ſommes pas à terre, reprit Tupia, pourquoi nous cherchez-vous querelle ? N'ayant aucune envie de combattre, nous n'accepterons pas vôtre défi. Sur les eaux, il ne peut pas y avoir de ſujet de diſpute : la mer n'eſt pas plus votre propriété que la nôtre ».

« L'ÉLOQUENCE de Tupia qui nous étonna, ne put adoucir nos ennemis; une grêle de pierres fut leur réponſe à cette ſage remontrance. Un coup de fuſil tiré à travers une de leurs pirogues, fut pour eux un argument d'une plus grande

grande force ; & ils regagnèrent le rivage avec toute la diligence dont ils étoient capables ».

« De la pointe où nous étions, la côte court à l'Oueſt un demi-rumb au Sud l'eſpace d'environ une lieue, & enſuite Sud-Sud-Eſt, autant que la vue peut s'étendre pour ne pas écarter le continent, je réſolus d'en ſuivre la direction & de paſſer en terre des Iſles. Dans cette vue, je courus en rondiſſant le long du promontoire portant le cap au Sud ; mais les vents légers & variables ne me permirent pas de beaucoup avancer ».

« A l'aide d'une briſe de l'Eſt, qui paſſa au Nord-Eſt, je prolongeai la côte, gouvernant au Sud-quart-Sud-Eſt & au Sud-Sud-Eſt, ayant de vingt-cinq à vingt-huit braſſes d'eau ».

« Après avoir couru environ ſept ou huit lieues depuis midi, je laiſſai tomber l'ancre ſur vingt-trois braſſes d'eau. La prudence ne me permit pas

de courir plus loin dans la nuit, voyant des deux côtés la terre former l'entrée d'un détroit, d'une baie ou d'une rivière, dans la direction du Sud-quart-Sud-Eſt; car nous ne pûmes découvrir aucune terre dans la direction de cette pointe du compas ».

« Dès l'aube du jour, nous levâmes l'ancre; & le vent continuant d'être favorable, nous courûmes à petites voiles dans le détroit, en ſerrant la côte de l'Eſt de plus près. Bientôt nous fûmes accoſtés par deux grandes pirogues: ces Indiens étoient de la connoiſſance de Toiava, & appellèrent Tupia par ſon nom. Je les invitai à ſe rendre à bord; & perſuadés qu'ils n'avoient rien à craindre en ſe comportant avec nous d'une manière honnête, ils montèrent dans le vaiſſeau. Je leur fis à chacun quelques préſens, & je les renvoyai très-ſatisfaits: d'autres pirogues nous abordèrent; un jeune Indien, qui ſe dit être le petit-fils de Toiava, vint à

notre bord; nous le congédiâmes avec quelques préſens ».

« APRÈS avoir couru environ cinq lieues de l'endroit où nous étions mouillés la veille, le fond s'éleva régulièrement jusqu'à ſix braſſes. Il eut été dangereux de ſe trouver ſur une moindre profondeur, puiſque nous avions alors le flot : je laiſſai donc tomber l'ancre dans le milieu du canal, qui a près de douze milles de large, & j'envoyai deux bateaux pour prendre les ſondes ».

« LES bateaux n'ayant pas trouvé une profondeur de trois pieds d'eau au-deſſus de celle que nous avions, je réſolus, ſans avancer plus loin avec le vaiſſeau, d'aller reconnoître le canal juſqu'à ſon débouquement, ou ſi c'étoit une baie, d'en faire le tour. Comme il paroiſſoit courir fort avant dans les terres, c'étoit une occaſion favorable d'examiner l'intérieur de la contrée, ſa population, ſon état de culture & ſes productions ».

« Aussi-tôt que le ſoleil eut commencé d'éclairer l'horiſon, je fis armer deux bâtimens à rames, & je m'embarquai avec MM. Banks, Solander & Tupia. Nous trouvâmes que le canal ſe terminoit à une rivière, neuf milles environ au-deſſus de l'endroit où le vaiſſeau étoit à l'ancre. Nous entrâmes dans cette rivière avec le commencement du flot, & à trois milles au-deſſus de ſon embouchure, l'eau n'étoit plus ſalée : à un mille plus loin, nous vîmes un bourg bâti ſur une petite éminence ſablonneuſe ; mais il étoit environné d'un marais profond ; ce que les habitans conſidéroient ſans doute comme une défenſe ».

« Les Indiens nous ayant apperçus, accoururent & nous firent de preſſantes invitations de deſcendre à terre ; nous acceptâmes l'offre, & nous entrâmes dans leur bourg, malgré le marais. Ils nous reçurent à bras ouverts : Toiava, notre ami, les avoit déja entretenus

de nous, & leur avoit donné une haute opinion de notre bienfaisance : mais notre dessein n'étoit pas de faire un long séjour chez ces honnêtes Indiens; nous avions en vue d'autres curiosités ».

« Nous remontâmes la rivière jusqu'à près de quinze milles de son embouchure; & trouvant que la contrée continuoit de se présenter sous le même aspect sans aucun changement sensible, & que nous n'espérions pas pouvoir la remonter jusqu'à sa source, nous descendîmes sur la rive occidentale pour examiner de grands arbres qui en ombrageoient les bords ».

« Nous avions déja vu la même espéce d'arbre à la baie de Pauvreté & à celle de Hawkes : un de ces arbres avoit dix-neuf pieds huit pouces de circonférence, mesuré à six pieds au-dessus du terrein, & sa tige droite s'élevoit à quatre-vingt-dix-neuf pieds de hauteur; ce qui lui donnoit environ trois cens cinquante pieds de solidité.

En avançant, nous en vîmes plusieurs autres beaucoup plus considérables : nous coupâmes un de ces arbres encore jeune, & le bois nous en parut solide & pesant. Peut-être n'est-il pas propre à faire des mâts ; mais il n'y en a pas de plus excellent pour faire des planches ; & s'il étoit possible de trouver quelque moyen de le rendre plus léger, il n'y auroit alors aucune contrée en Europe qui put produire d'aussi beaux mâts. Nous observâmes plusieurs autres especes d'arbres dans le bois ; mais elles nous étoient inconnues ».

« La rivière, à cette hauteur, étoit aussi large que la Tamise à Greenwich, & la marée montante y est de la même force : elle n'a cependant pas autant de profondeur ; mais elle a assez d'eau pour les vaisseaux de la moyenne grandeur, & son fond vaseux est si doux, qu'un vaisseau en échouant ne souffriroit aucun dommage ».

« Nous nous rembarquâmes pour

defcendre avec le jufant; nous nommâmes cette rivière la Tamife. A notre retour, les habitans du bourg où nous étions defcendus nous voyant entrer dans le canal, vinrent avec leurs pirogues chargées de diverfes provifions, & traitèrent amiablement de tout ce qu'ils avoient à leur bord ».

« Ce ne fut que le lendemain que nous pûmes regagner le vaiffeau. Du 21 au 24, nous remontâmes la rivière en rangeant fa rive occidentale. Parvenus au Nord-Oueft de la pointe des Ifles qui font fituées fur cette rive, nous revirâmes de bord, & reprîmes notre route au Nord-Oueft. Les vents forcés & par grains du Sud-Oueft-quart-Oueft & de l'Oueft-Sud-Oueft ne nous permirent pas de ranger la terre de trop près : nous n'en eûmes qu'une vue éloignée pendant une courfe de douze lieues ».

« Notre latitude obfervée étoit alors de trente-fix degrés quinze minutes

vingt ſecondes, nous n'étions pas éloignés de plus de deux milles d'une pointe de la principale terre ; de trois lieues & demie d'une Iſle très-élevée, qui nous reſtoit au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, dans cette poſition la ſonde nous donna vingt-ſix braſſes d'eau. La pointe la plus éloignée que nous puſſions découvrir ſur le continent nous reſtoit au Nord-Oueſt ; mais nous appercevions pluſieurs Iſles qui giſſent au Nord de cette direction ».

« La pointe de terre, par le travers de laquelle nous nous trouvions & que je nommai la *Pointe Rodney*, peut être conſidérée comme terminant au Nord-Oueſt l'embouchure de la rivière de la Tamiſe, en comprenant ſous ce nom la profonde baie qui s'étend juſqu'à l'eau douce de la rivière ; & le promontoire que nous doublâmes en y entrant, & que j'appellai le *Cap Colville*, la termine au Nord-Eſt ».

« Le cap Colville gît par les trente-

ſix degrés vingt-ſix minutes de latitude auſtrale, & par les cent quatre-vingt-treize degrés quatorze minutes de longitude. Il s'élève directement de la mer à une hauteur prodigieuſe, & il eſt remarquable par un énorme rocher qui eſt comme ſuſpendu à ſon ſommet, & qu'on apperçoit à une très-grande diſtance ».

« De la pointe méridionale de ce cap, la rivière court dans la direction du Sud-quart-Sud-Eſt. Elle n'a nulle part moins de trois lieues de largeur dans une étendue de quatorze lieues au-deſſus du cap : ſes bords enſuite ſe rapprochent, & elle continue le même cours à travers une contrée baſſe ou une large vallée, parallele au rivage de la mer ; mais il ne nous a pas été poſſible d'en appercevoir la ſource ».

« Le côté oriental de cette rivière, depuis ſon embouchure juſqu'à ſon retréciſſement, n'eſt qu'une chaîne de hautes collines en grande partie boi-

ſées ; mais le côté occidental eſt moins élevé, & la contrée y eſt par-tout couverte d'arbres & de verdure. La terre, qui n'y eſt cultivée qu'en quelques endroits, paroît être de la plus grande fertilité ».

« A l'endroit où la rivière ſe reſſerre, le terrein eſt couvert de mangliers & d'autres arbuſtes ; mais plus loin il eſt planté de ſuperbes arbres qui fourniroient les plus beaux bois de conſtruction : en quelques endroits le bois s'étend juſqu'au bord de la rivière, & lorſqu'il en eſt à quelque diſtance l'eſpace intermédiaire eſt marécageux ».

« Il eſt vraiſemblable que la rivière eſt poiſſonneuſe ; car en pluſieurs endroits nous vîmes des perches dreſſées pour tendre des filets. La plus grande profondeur de l'eau y eſt de vingt-ſix braſſes, & elle décroît régulièrement juſqu'à une braſſe & demie. Elle eſt de trois à quatre braſſes à l'endroit où l'eau devient douce ; mais là ſe trouvent de

grands bancs de ſable. Malgré cela un moyen vaiſſeau peut remonter cette rivière fort avant avec le flot, qui élève perpendiculairement les eaux à la hauteur de dix pieds. Dans les ſyzygies le flot commence ſur les neuf heures du matin ».

« SUR la rive orientale de la rivière à ſix lieues du cap Colville, on voit nombre de petites Iſles qui paroiſſent former avec le continent pluſieurs bons ports. Vis-à-vis ſont d'autres Iſles ſur le côté de l'Oueſt, où l'on trouveroit ſans doute encore de bons havres ; & d'ailleurs la rivière offre par-tout un ancrage ſûr avec un fond ſuffiſant ; car elle eſt défendue de la mer par une chaîne d'Iſles de différente grandeur qui traverſent ſon embouchure. Et par cette raiſon, je les nommai *les Iſles de la Barrière*. Elles giſſent Nord-Oueſt &-Sud-Eſt dans une étendue de dix lieues. La pointe méridionale de la chaîne eſt au Nord-Eſt & entre deux

& trois lieues du cap de Colville; & la pointe feptentrionale eft au Nord-Eft & à quatre lieues & demie de la pointe de Rodney. La pointe de Rodney, qui eft à l'Oueft-Nord-Oueft & à la diftance de neuf lieues du cap de Colville, eft fituée par les trente-fix degrés quinze minutes de latitude Sud, & par cent quatre-vingt-douze degrés quarante-huit minutes de longitude».

LES Indiens, qui habitent les bords de cette rivière, ne font pas nombreux en proportion de la grande étendue de cette contrée. Ce font généralement de beaux hommes, robuftes & actifs: ils font dans l'ufage de fe peindre tout le corps en rouge, ce que nous n'avions pas encore obfervé parmi les autres Indiens. Leurs pirogues font grandes, d'une conftruction bien entendue, ornées de bas-reliefs d'auffi bon goût qu'aucune de celles que nous ayons vues fur cette côte».

« NOUS courûmes jufqu'au foir entre

le continent & les Isles ; & nous vînmes mouiller dans une baie par quatorze brasses d'eau, fond de sable. Dès que nous fûmes à l'ancre, nous prîmes en un moment avec nos lignès une centaine de poissons, qu'on nomme brêmes de mer. Ces poissons étoient du poids de six à huit livres piece. On en avoit par conséquent assez pour nourrir l'équipage pendant deux jours. Le succès de cette pêche, fit donner à la baie le nom de la *Baie de la Brême*. Les deux pointes qui la forment gissent entr'elles Nord & Sud, dans un éloignement de cinq lieues. Sa largeur est presque par-tout entre trois & quatre lieues : il paroît y avoir au fond une rivière d'eau douce ».

« La pointe septentrionale de la baie, qu'on nomma la pointe de la Brême, est très-élevée & bien remarquable par plusieurs rochers pointus qui en couronnent le sommet. On pourroit la reconnoître encore à plusieurs petites

Isles qui sont devant, & qu'on appella *la Poule & les Poulets*. L'une de ces Isles est haute & son sommet se termine par deux pointes. La pointe de la Brême, éloignée de dix-sept lieues & demie du cap de Colville dans la direction du Nord quarante-un degrés à l'Ouest, est par les trente-cinq degrés quarante-six minutes de latitude méridionale ».

« De la pointe de Rodney à celle de la Brême, j'estime dix lieues. La côte dans cette étendue est basse & plantée d'arbres, distribués par groupes; & entre la mer & la terre ferme la plage est couverte de bancs de sable. Nous n'apperçûmes point d'habitans sur cette partie de la côte, mais des feux dans la nuit, qui annoncent qu'elle est peuplée ».

« Nous sortîmes de cette baie à la pointe du jour, & nous prolongeâmes la côte portant le cap au Nord. L'aiguille aimantée y déclina de douze

degrés quarante-deux minutes vers l'Eſt. La latitude obſervée à midi fut de trente-ſix degrés trente-ſix minutes Sud. La pointe de la Brême nous reſtoit au Sud, diſtante de dix milles; & la terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions en vue, nous reſtoit dans le Nord-Nord-Oueſt. A cette hauteur, nous étions à deux milles du rivage, & nous avions vingt-ſix braſſes d'eau ».

« La contrée parut être baſſe & unie, mais boiſée. Nous vîmes quelques maiſons iſolées, deux ou trois bourgs, défendus par des retranchemens, & dans les environs la terre ſembloit être en bon état de culture ».

« Dans la ſoirée ſept grandes pirogues nous accoſtèrent, elles avoient à leurs bords près de deux cens hommes. Quelques-uns montèrent dans le vaiſſeau, & nous dirent qu'on leur avoit déja parlé de nous. Je fis des préſens à deux d'entr'eux qui paroiſſoient être des Chefs. Mais quand ils

furent fortis du vaiſſeau, les autres ſe montrèrent fort turbulens.* Quelques pirogues s'approchèrent pour traiter; & quelques Indiens cherchèrent à tromper, refusèrent de livrer ce qu'ils avoient vendu après en avoir reçu le prix. A la décharge d'un coup de fuſil chargé à dragées, tiré contre un des plus mutins, tous s'éloignèrent en même tems à une certaine diſtance du vaiſſeau, d'où au milieu de leurs chants guerriers, ils nous défièrent au combat. Je penſai qu'il convenoit de les intimider : une légère fuſillade, ſuivie d'un coup de canon pointé par-deſſus leurs têtes, les fit fuir à force de rames vers le rivage ».

« DANS le jour ſuivant nous continuâmes de prolonger la côte en portant au Nord. Vers le ſoir deux pirogues abordèrent le vaiſſeau ; ceux qui les montoient nous dirent qu'ils étoient informés de l'aventure de la veille, & ils traitèrent d'une manière paiſible. Deux

Deux autres pirogues beaucoup plus grandes & remplies de monde, arrivées à une certaine diſtance, hélèrent les premieres, & après une courte conférence, elles s'approchèrent du vaiſſeau. Les dernières paroiſſoient porter des perſonnes d'un rang ſupérieur : elles étoient décorées de bas-reliefs & d'autres ornemens ».

« Ces Indiens avoient diverſes armes ; des caſſe-têtes de talc verd & d'os de baleine, auxquels ils paroiſſoient attacher un grand prix. Ils étoient d'une couleur plus bronzée, que ceux que nous avions vus au Sud. Ils avoient le viſage & le corps peints de divers traits d'un bleu foncé : ce qu'ils nomment l'*Amoco*. Ces traits étoient larges ſur les feſſes, & tracés en ligne ſpirale. Pluſieurs avoient les cuiſſes preſqu'entièrement peintes; les lignes de ſéparation faiſoient d'abord croire qu'ils portoient des culottes de toile peinte rayée ».

« CES Indiens refusèrent long-tems d'échanger leurs armes contre tout ce qu'on vouloit leur offrir. Il y en eût un cependant qui convînt de donner une piece de talc, taillée en forme de hache, pour une piece d'étoffe. Il reçut ce prix & s'éloigna sans remettre l'arme ; un coup de fusil, tiré à travers sa pirogue le ramena, & il rendit la piece de drap. Alors toutes les pirogues se retirèrent ».

« A midi nous vîmes la côte s'étendre du Sud-quart-Sud-Est au Nord-Ouest-quart-Ouest, & une pointe remarquable nous restoit à l'Ouest à la distance de quatre ou cinq milles. Vers les trois heures, nous amenâmes cette pointe, que je nommai le cap *Brett*. Ce cap est beaucoup plus élevé qu'aucune autre partie de la côte adjacente. A son sommet est un haut morne, & à son Nord-Est-quart-de Nord à la distance d'environ un mille, on voit un Islot ou un rocher, percé à jour, &

qui par conféquent préfente l'arche d'un pont ».

« CE cap, eft appellé par les Naturels *Motugogogo* : il gît par les trente-cinq degrés dix minutes trente fecondes de latitude auftrale, & par les cent quatre-vingt-douze degrés quatorze minutes de longitude. Il y a une grande & belle baie fur le côté occidental de ce cap. Elle s'ouvre au Sud-Oueft-quart-d'Oueft. Dans l'intérieur, il paroît y avoir plufieurs petites Ifles. La pointe qui en forme l'entrée du Nord-Oueft fe trouve à trois ou quatre lieues du cap Brett dans la direction de l'Oueft trois degrés au Nord; & je l'ai nommée la *Pointe Pococke*».

« SUR le côté occidental de cette baie, nous vîmes plufieurs villages; les uns fur des Ifles, les autres fur le continent; & plufieurs grandes pirogues pleines d'Indiens, qui avoient meilleur air que tous ceux que nous euffions encore vus. Leurs cheveux

noirs étoient attachés ſur le ſommet de la tête avec des plumes blanches. Dans chaque pirogue, il y avoit deux ou trois Chefs, qu'on diſtinguoit à leurs vêtemens, couverts de peaux de chiens. Le plus grand nombre étoit peint, comme les précédens ».

« Dans le cours de la journée, la route que nous fîmes en prolongeant la côte ne fut que de ſix ou huit lieues. Cependant nous ne vîmes guère moins de cinq cens Indiens autour du vaiſſeau ; ce qui prouve ſans doute que la population eſt nombreuſe dans cette partie de la contrée ».

« Le jour ſuivant à huit heures du matin, nous avions dépaſſé un groupe d'Iſles, voiſines du continent, diſtantes de vingt-deux milles du cap Brett, dans la direction du Nord-Oueſt-quart-Oueſt un demi-rumb à l'Oueſt. Il y avoit alors ſi peu de vent que nous reſtâmes près de deux heures ſans faire route. Pluſieurs pirogues vinrent dans cet inter-

valle nous vendre des poiſſons, que nous nommâmes Cavalles, & ce même nom fut donné à ce groupe d'Iſles ».

« Les Indiens étoient très-inſolens; tout en nous vendant leurs poiſſons; ils nous faiſoient de fréquentes menaces : & à l'arrivée de quelques autres pirogues, comptant ſur la ſupériorité de leur nombre, ils firent pleuvoir ſur nous une grêle de pierres. Quelques coups de fuſil dont l'un d'eux fut atteint au moment où il lançoit une pierre, ne purent leur en impoſer; mais à une fuſillade mieux nourrie, ils ſe hatèrent de regagner le rivage; & nous pourſuivîmes notre route ».

« Le vent qui ſouffloit de la partie du Nord quelques degrés à l'Oueſt étoit directement de bout. Du vingt-ſept au vingt-neuf que le vent fut de ce rumb, nous ne courûmes que des bordées déſavantageuſes. Voyant qu'il n'y avoit que du terrein à perdre à ce triſte exercice, je portai ſur une baie qui eſt à

l'Oueſt du cap Brett; & vers les onze heures du matin, nous y vînmes mouiller par quatre braſſes & demie d'eau, ſur le côté du ſud-Oueſt d'une des Iſles qui bordent le Sud-Eſt de la baie ».

« Je n'aurois pas laiſſé ſi promptement tomber l'ancre, ſi nous n'euſſions pas diminué de fond tout d'un coup. J'envoyai auſſitôt le maître avec deux bateaux armés, pour prendre les ſondes. Il découvrit bientôt que nous étions mouillés ſur un banc qui part de la pointe du Nord-Oueſt de l'Iſle, & qu'au de-là il y avoit depuis huit juſqu'à dix braſſes d'eau ».

« Nous ne tardâmes pas à être environnés d'une affluence de pirogues, qui portoient près de quatre cens Indiens. Quelques-uns furent reçus à bord. Je donnai une piece d'étoffe à l'un d'eux, qui paroiſſoit être un Chef, & je diſtribuai aux autres quelques bagatelles ».

« Une de ces pirogues prit le mo-

ment où nous étions à [illegible], pour enlever la bouée. Un coup de fusil tiré pardessus leurs têtes ne put les forcer à se désister de leur entreprise; on tira sur eux à dragées ; mais ils étoient trop éloignés : ils avoient déjà la bouée dans leur pirogue. On fut donc obligé de tirer à balles, & l'un d'eux ayant été blessé, ils jettèrent la bouée pardessus bord. A la décharge d'un canon, toutes les pirogues prirent la fuite; mais Tupia les rappella, en les assurant qu'on n'étoit pas dans l'intention de leur nuire, & qu'on ne demandoit pas mieux, que de se lier d'amitié avec eux. Plusieurs pirogues se rapprochèrent du vaisseau, & ils se conduisirent de manière à faire croire qu'ils seroient désormais plus honnêtes ».

« Après avoir mouillé sur une plus grande profondeur d'eau ; je fis armer deux bateaux, & j'allai débarquer sur l'Isle avec MM. Banks & Solander. En quittant le vaisseau, nous observâmes

que les pirogues qui étoient autour, ne nous suivoient pas, ce qui nous parut de bon augure. Mais nous n'étions pas à terre, qu'elles ramèrent vers différentes parties de l'Isle. Nous nous trouvions dans une petite anse, & en un moment, nous fûmes environnés de deux ou trois cens Indiens; les uns sortant des pointes de l'anse & les autres se montrant sur les hauteurs. Tous étoient armés; mais ils ne marchoient pas ensemble, ils arrivoient les uns après les autres, & d'un air de négligence, qui ne sembloit pas annoncer qu'ils eussent dessein de nous attaquer; & nous ne voulions pas commencer les hostilités ».

« Nous allâmes à eux, & tirant une ligne sur le sable, nous leur fîmes entendre qu'ils n'eussent pas à passer outre. Ils furent d'abord tranquilles; mais ils tenoient leurs armes prêtes à lancer, & ils paroissoient plutôt irrésolus que paisibles ».

« TANDIS que nous étions dans cet état de fuſpenſion, arriva un autre corps d'Indiens. Voyant leur nombre s'accroître, ils devinrent plus hardis. Ils commencèrent à chanter & à danſer; ce qui eſt le prélude ordinaire du combat: cependant ils différoient encore leur attaque. Mais une partie s'étant détachée pour courir à nos bateaux, qu'ils tentèrent de tirer à bord; ce fut le ſignal auquel ceux qui étoient en préſence, s'avancèrent pour paſſer la ligne de défenſe ».

« NOTRE ſituation devenoit alors trop critique pour devoir reſter plus longtems dans l'inaction. Je couchai en joue le plus avancé, & tirai ſur lui à dragée: en même-tems M. Banks & deux autres firent feu ſur le reſte. A cette fuſillade, ils tournèrent le dos, & ſe retirèrent en déſordre; mais un des Chefs, qui étoit à dix toiſes environ de diſtance, les rallia, ſe mit à leur tête; les encourageant de la voix & du geſte, & bran-

lant ſon caſſe-tête, il les ramena à la charge ».

« M. BANKS fit feu ſur ce Chef, qui, ſaiſi de frayeur au ſiflement de la balle, prit la fuite avec ſes compagnons. Cependant, ils ne ſe diſpersèrent pas, & ſe raſſemblant ſur une hauteur, ils paroiſſoient n'attendre qu'un Chef plus intrépide, pour renouveller l'attaque. Ils étoient trop éloignés pour tirer ſur eux à dragées : nous tirâmes à balles ; mais aucun d'eux n'ayant été atteint, ils reſtèrent en corps ».

« L'OFFICIER, qui commandoit à bord, apperçut les mouvemens des Indiens, dont il découvrit pluſieurs bandes, que nous ne voyions pas. Il ſentit le danger que nous allions courir, une fois enveloppés au milieu de ce nombre prodigieux d'hommes armés & furieux. A l'inſtant il mit une croupière ſur le cable, pour préſenter à l'Iſle le travers du vaiſſeau, & fit feu de quelques canons. Le jeu inattendu de l'artillerie &

le sifflement des balles, qui passoient un peu au-dessus de leurs têtes, les pénétrèrent d'une si grande terreur, & les firent fuir avec tant de précipitation, qu'en un moment, on n'en vit plus un seul ».

« DANS cette affaire, il n'y eut que deux Indiens de blessés, & pas un seul ne perdit la vie. Mais si nous n'eussions pas contenu nos gens, il en seroit arrivé autrement; car la soldatesque, qui ne se plaît que dans le désordre, brûloit d'impatience d'exterminer ces Indiens ».

« QUAND nous nous vîmes dans une tranquille possession de l'anse, nous posâmes nos armes, & commençâmes à cueillir du céleri, qui y croît en une très-grande abondance. Quelque tems après nous nous rappellâmes avoir vu quelques Indiens se cacher dans le creux d'un rocher. Nous y allâmes, & un vieillard, qui étoit un des Chefs, à qui le matin j'avois fait présent d'une piece

d'étoffe, en fortit avec fa femme & fon frere, & fe jettant à genoux, ils nous fupplièrent de les recevoir fous notre protection. Nous les reçûmes avec bonté. Le vieillard nous dit alors qu'il avoit un autre frere, qui étoit du nombre de ceux qui avoient été bleffés, & il nous demanda avec un vif intérêt, s'il mourroit de fa bleffure. Nous l'affurâmes qu'il ne devoit pas craindre pour fa vie; & lui mettant dans la main quelques petits plombs & des balles, nous lui fîmes entendre que ceux qui étoient atteints de ces dernières, perdoient la vie; mais que les autres n'occafionnoient qu'une bleffure légère. Raffurés par nos bonnes façons, ils reprirent courage, vinrent s'affeoir auprès de nous, & comme une dernière preuve de notre amitié, nous leur fîmes quelques petits préfens ».

« AUSSITÔT après, nous nous rembarquâmes, & ayant ramé vers une autre crique de la même Ifle, nous

grimpâmes ſur une hauteur qui commandoit la contrée à une diſtance conſidérable. Je ne penſe pas qu'on puiſſe imaginer un coup-d'œil plus agréable. On découvroit des Iſles innombrables, qui formoient autant de havres, dont les eaux étoient ſi paiſibles, qu'aucun mouvement n'en ridoit la ſurface; des maiſons éparſes & iſolées, pluſieurs petits bourgs & des terres dont la culture ſoignée annonçoit la population du territoire. L'un de ces bourgs ou villages, étoit très-peu éloigné. Nous en vîmes ſortir pluſieurs habitans, qui s'avancèrent vers nous, en prenant grand ſoin de nous faire appercevoir qu'ils étoient déſarmés ».

« Les vents contraires, les calmes nous retinrent pluſieurs jours dans cette baie; les Indiens continuèrent de traiter avec nous. Dans une viſite que nous leur fîmes ſur le continent, un Indien nous montra l'inſtrument dont ils font uſage pour ſe piquer la peau.

Il étoit exactement semblable à celui dont on se sert à Otahiti pour la même opération ».

« Nous vîmes dans leurs plantations d'arbres, le *Morus papyfera*, que ces habitans, comme les Otahitiens, emploient à fabriquer leurs étoffes. Mais cette plante est ici plus rare qu'à Otahiti; & les pièces d'étoffe que nous vîmes étoient trop peu larges, pour servir à d'autre usage, que d'ornement à leurs oreilles ».

« Un jour que nous débarquâmes dans un endroit fort éloigné de la baie, les habitans prirent aussitôt la fuite, à la réserve d'un vieillard, qui nous accompagna par-tout où nous allâmes. On lui fit quelques petits présens dont il parut enchanté. Nous arrivâmes à un petit fort, bâti sur un rocher que la mer environnoit à marée haute, & qui n'étoit accessible que par une échelle. En approchant de cette petite forteresse, le vieillard fixoit sur nous des yeux in-

quiets, & sur la demande de nous y faire entrer, il nous dit que sa femme y étoit. Il vit que sa réponse ne diminuoit rien de notre curiosité. Après avoir un peu hésité, il dit que si nous voulions promettre de ne faire aucune indécence, il étoit prêt à nous y conduire. Nous lui en donnâmes parole, & à l'instant, il nous ouvrit le chemin. Il falloit grimper par une échelle qui consistoit en quelques échelons, attachés à une perche, & cette montée ne nous parut pas moins difficile que dangereuse. A notre arrivée, trois femmes saisies de terreur & de surprise, fondirent en larmes. Mais quelques paroles caressantes, accompagnées de quelques petits présens, dissipèrent leurs craintes, & les mirent de très-bonne humeur. Nous examinâmes la maison du vieillard, & deux autres encore que contenoit l'enceinte de ces petits retranchemens ».

« Nous sortîmes de cette baie le 5 Décembre; mais les vents variables,

les calmes fréquens, nous contrariè-rent. Nous nous maintînmes à la vue de la baie jusques dans l'après-midi. Sur les dix heures du soir, un calme absolu nous mit dans la plus critique situation. Aucune voile ne portoit, & la marée qui étoit dans toute sa force, nous entraînoit vers la terre avec une telle rapidité, qu'avant d'avoir pu faire aucune manœuvre pour nous élever, nous n'étions déjà plus qu'à une encablure des brisans ».

« A l'instant la chaloupe mise dehors, prit le vaisseau à la toue: nos gens, à qui la vue du péril donnoit une nouvelle activité, ramèrent de toutes leurs forces, & une légère brise de terre secondant leurs efforts, nous vîmes avec une joie indicible, le vaisseau prendre de l'air & écarter la terre, dont nous étions si près, que Tupia conversoit avec les Indiens assemblés sur le rivage, qu'on entendoit parler distinctement, malgré le bruit des vagues

gues qui brisoient avec fureur sur les rochers ».

« UNE heure après avoir échappé à cet accident, le vaisseau toucha sur un rocher à fleur d'eau, & nous replongea dans la plus grande consternation. Mais la violence du choc, ne nous causa aucun désastre, nous eûmes dans la minute, vingt brasses d'eau. Dans le jour, nous avions bien vu la mer briser aux environs de cette place; mais nous avions pensé que c'étoit l'effet des souffleurs qui s'étoient montrés ».

« CE rocher est à la distance d'un demi-mille, à l'Ouest-Nord-Ouest de l'Isle la plus septentrionale de celles qui sont sur le côté du Sud-Est de la baie ».

« CETTE baie, comme on l'a déjà observé, est sur le côté occidental du cap Brett. Le grand nombre d'Isles qui bordent son rivage lui firent donner le nom de *Baie des Isles*. Je n'ai point pris tous les relevemens de cette baie, ce

qui auroit exigé un tems trop considérable. J'ai pensé qu'il suffisoit de pouvoir assurer qu'elle nous avoit offert un excellent mouillage, & divers rafraîchissemens ».

« Ce n'étoit pas alors la saison des racines; mais on avoit du poisson en abondance. Nous l'achetions des Indiens, qui réussissoient à faire de grandes pêches, tandis que rien ne se prenoit dans nos filets. En voyant notre seine, ils ne purent s'empêcher de rire, & nous montrèrent les leurs d'un air de triomphe. Elles étoient en effet, d'une taille énorme; & le filet fait de l'écorce d'une plante, étoit d'une grande force. Ces seines, qui avoient cinq brasses de profondeur, occupoient une étendue de trois à quatre cens brasses ».

« La pêche semble être la principale occupation des habitans de cette partie de la contrée. Nous vîmes autour de leurs bourgs, un grand nombre de

filets, amoncelés comme des meules de foin, & couverts de chaume, pour les préserver de l'humidité. Nous les voyions dans toutes les maisons que nous avons visitées, s'occuper à faire ces filets. Les especes de poissons les plus communes dans cette baie sont la pastenague, la brême de mer, le mulet, le maquereau & le requin ».

« Les Indiens qui en habitent les bords y sont plus nombreux qu'en aucune autre partie de la contrée. Nous ne nous apperçûmes pas qu'ils fussent réunis en corps de peuple sous un Chef unique; mais quoique les villages où ils résident fussent fortifiés, ils vivoient entr'eux dans la paix & l'union ».

« Dans les syzygies on y a la marée haute de six à huit heures du matin, & le flot y monte perpendiculairement à la hauteur de six à huit pieds. D'après les observations que j'ai été à portée de faire sur les marées de ce parage, il

m'a paru que le flot portoit du Sud au Nord, & le jusant du Nord au Sud ; & qu'il y a un courant qui vient de l'Oueſt, & court au Sud-Eſt, ou au Sud-Sud-Eſt, dans la direction de la côte ».





CHAPITRE V.

Navigation de la baie des Isles au détroit de la Reine Charlotte ; description de cette partie de la côte.

« NOTRE position, le 7 Décembre à midi, étoit par les trente-quatre degrés cinquante-neuf minutes de latitude méridionale & cent quatre-vingt-onze degrés cinquante-quatre minutes de longitude ; & le cap Brett nous restoit au Sud-Sud-Est un demi-rumb à l'Est dans un éloignement de dix milles. Dans l'après-midi nous rangeâmes les Isles que nous avions nommées *les Cavalles*, & d'où la côte court dans la direction de l'Ouest-quart-Nord-Ouest ».

« A sept lieues à l'Ouest des Cavalles, nous nous trouvâmes à l'ouvert d'une baie profonde, qui court Sud-Est-

quart-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt. Nous en découvrîmes le fond : la terre parut y être baſſe & unie. Nous la nommâmes *la Baie Doutleſſ*, *la Baie ſure*. L'entrée en eſt formée par deux pointes qui giſſent entr'elles Oueſt-Nord-Oueſt & Eſt-Sud-Eſt, à cinq mille de diſtance l'une de l'autre. Le vent contraire ne nous permit pas d'y faire quelques obſervations ; nous portâmes ſur la terre la plus à l'Oueſt que nous euſſions en vue ; mais avant d'y arriver, nous fûmes ſurpris par le calme ».

« DURANT ce calme, pluſieurs pirogues vinrent reconnoître le vaiſſeau, mais à une certaine diſtance. Le rapport qu'on leur avoit fait de notre artillerie, les intimidoit, & on eut toutes les peines du monde à leur perſuader de s'approcher. Après leur avoir acheté quelques pieces d'étoffe & du poiſſon, nous leur fîmes quelques queſtions ſur le giſſement des côtes de la contrée, & nous apprîmes, à l'aide

de Tupia, qu'à trois jours de marche, pour une de leurs pirogues, la côte tournoit droit au Sud, ſans s'étendre davantage à l'Oueſt. Nous en conclûmes que c'étoit-là la terre que Taſman avoit découverte ».

« COMME les réponſes de ces Indiens montroient qu'ils avoient de l'intelligence, nous leur demandâmes s'ils n'avoient pas connoiſſance de quelqu'autre contrée: ils répondirent qu'ils n'en avoient jamais viſité d'autres; mais que leurs ancêtres leur avoient dit qu'au Nord-Oueſt-quart-de-Nord, ou au Nord-Nord-Oueſt, il y avoit une contrée d'une vaſte étendue, appellée *Vlamaroa*, où quelques-uns de leurs habitans avoient fait voile dans une grande pirogue; qu'il n'en étoit revenu qu'une partie, & qu'après un mois de navigation, ils avoient trouvé une contrée où les habitans mangent des cochons. Tupia s'informa ſi ces avanturiers avoient amené quelques cochons

à leur retour, ils dirent que non. « Votre hiſtoire eſt donc fauſſe, reprit Tupia ; car on n'imaginera jamais que des hommes ayent viſité une contrée où l'on peut ſe procurer des cochons, & ſoient revenus ſans en ramener ». Le ſubtil Tupia ne prenoit pas garde que puiſqu'ils déſignoient le cochon par le nom de *Booah*, qu'on lui donne dans les Iſles de la mer du Sud, il falloit, de toute néceſſité, qu'ils euſſent eu quelque communication avec des peuples à qui cet animal étoit connu.

« En continuant de prolonger la côte, le 10 à midi, nous étions à huit lieues des Cavalles qui nous reſtoient au Sud-Eſt-quart-d'Eſt, à trois lieues ; & au Sud-quart-Sud-Oueſt de la baie Doutleſs. Ici notre latitude auſtrale fut de trente-quatre degrés quarante-quatre minutes. Dans la ſoirée, on obſerva par l'azimuth la déclinaiſon de l'aiguille aimantée de douze degrés quarante-une minutes vers l'Eſt ; & ſon inclinaiſon

du côté du pole, élevé de douze degrés quatre minutes ».

« Le lendemain dans la matinée, nous étions à ſept lieues à l'Oueſt de la baie Doutleſs, dont le fond n'eſt pas éloigné du fond d'une autre grande baie que forme ici le rivage. Ces deux baies ne ſont ſéparées que par une langue de terre baſſe ou péninſule, que j'ai nommée *Kunckle point*, la *Pointe de la jointure*. Vers le milieu de cette dernière baie, à laquelle nous donnâmes le nom de *Baie ſablonneuſe*, on découvre une haute montagne ſur un rivage éloigné, & je la nommai la *Montagne du Chameau*. La latitude eſt ici de trente-quatre degrés cinquante-une minutes Sud, & la longitude de cent quatre-vingt-dix degrés cinquante-une minutes. On y trouve de vingt-quatre à vingt-cinq braſſes d'eau d'un très-bon fond : mais il ne paroît pas qu'il y ait rien dans cette baie qui puiſſe engager un vaiſſeau d'y mouiller. La contrée eſt

nue, désolée & très-basse, à l'exception de la montagne du Chameau. La terre ne présente que des dunes de sable blanc; mais son apparente stérilité n'empêche pas qu'elle ne soit habitée: nous vîmes un village à l'Ouest de la montagne du Chameau, & un autre sur le côté oriental. Cinq pirogues pleines d'Indiens ramèrent sur le vaisseau; mais elles demeurèrent loin derrière ».

« ETANT arrivés le 15 à l'extrémité septentrionale de la nouvelle Zélande, nous fîmes voile à l'Ouest, & le lendemain à midi nous étions par la latitude de trente-quatre degrés dix minutes Sud, & par la longitude de cent quatre-vingt-onze degrés quarante-cinq minutes, éloignés de la terre de sept lieues, malgré tous nos efforts pour la prolonger à une vue distincte. Nous donnâmes le nom de *Cap-Nord* à l'extrémité septentrionale de la terre: il gît par les trente-quatre degrés vingt-deux minutes de latitude australe, & cent

quatre-vingt-dix degrés quarante-six minutes de longitude. Il forme la pointe septentrionale de la baie sablonneuse, & une péninsule qui s'avance au Nord-Est, terminée par un promontoire. L'isthme qui unit ce promontoire à la principale terre, est très-basse : c'est par cette raison que de différens points il présente l'apparence d'une Isle. Il est encore plus remarquable quand on le découvre du côté du Sud ; alors il se montre sous la forme d'une haute montagne ronde au Sud-Est de la pointe du cap. Nous vîmes sur ce cap un heppa ou village fortifié, & quelques habitans. Le côté du Sud-Est paroît offrir un bon mouillage où les vaisseaux seroient à l'abri des vents du Sud-Ouest & du Nord-Ouest ».

« Le 25, faisant voile au Sud-Ouest, nous eûmes la vue de la terre dans le Sud-Est-quart-Sud, à la distance de quatre lieues, & que nous vérifiâmes être une petite Isle. A sa pointe du Sud-Ouest,

on apperçoit un grouppe d'Isles encore plus petites, & une autre à sa pointe du Nord-Est: ce sont ces Isles qu'Abel Tasman appella les *Trois-Rois*. La principale gît par la latitude australe de trente-quatre degrés douze minutes, & par la longitude de cent soixante-neuf degrés cinquante-trois minutes. Sa distance du cap Nord est de quatorze à quinze lieues dans la direction de l'Ouest, quatorze degrés Nord ».

« Nous perdîmes la terre de vue jusqu'au 30, que nous eûmes connoissance du cap Marie Vandiemen qui nous restoit au Nord-Est à six lieues de distance. Le jour suivant, n'étant qu'à trois lieues de la côte, nous eûmes le cap Vandiemen au Nord-quart-Ouest; & la montagne du Chameau nous restoit alors au Nord, quatre-vingt-trois degrés à l'Est ».

« Il est remarquable que la montagne du Chameau, qui de l'autre côté nous a paru être à un mille du rivage

de la mer, ne ſemble pas en être plus éloignée de ce côté-ci : on doit en conclure que la terre ne peut pas avoir plus de deux ou trois milles de largeur d'un rivage à l'autre ».

« DEPUIS notre départ du cap Brett, nous avions eu un tems toujours orageux, des vents terribles par grains & par raffales ſi violentes, que je n'avois encore rien éprouvé de ſemblable : ce qui doit paroître d'autant plus extraordinaire, que nous étions alors dans le milieu de l'été de cet hémiſphère, & par les trente-cinq degrés de latitude. Pendant cinq ſemaines que nous eûmes les vents en tourmente, nous ne pûmes faire que cinquante lieues ; il étoit heureux que nous fuſſions au large en luttant contre ces tempêtes ; ſi nous euſſions été près des terres, il eſt probable que nous ne ſerions pas revenus raconter nos aventures ».

« ON a déja obſervé que le cap Nord eſt l'extrémité la plus ſeptentrionale de

la nouvelle Zélande, & la pointe la plus orientale d'une péninſule qui s'étend au Nord-Oueſt & au Nord-Oueſt quart de Nord l'eſpace de dix-ſept ou dix-huit lieues, dont la pointe la plus occidentale eſt le cap Marie Vandiemen. La latitude auſtrale de ce cap eſt de trente-quatre degrés trente minutes; ſa longitude de cent quatre-vingt-neuf degrés vingt-trois minutes. De cette pointe la côte court Sud-Eſt quart de Sud, & Sud-Eſt au-delà de la montagne du Chameau. Elle n'offre par-tout qu'un rivage nud & recouvert de bancs de ſable blanc ».

« Nous étions le 4 Janvier par la latitude de trente-ſix degrés vingt-cinq minutes. La côte, diſtante alors de cinq lieues, préſentoit l'apparence d'une baie ou d'une ouverture : nous portâmes deſſus pour la reconnoître; mais nous nous apperçûmes bientôt que ce n'étoit qu'un coude, & que l'illuſion étoit l'effet d'une terre baſſe terminée

des deux côtés par des terres élevées. On n'apperçoit le long de la côte que des collines de ſable ſans aucune verdure. Une mer immenſe pouſſée par les vents d'Oueſt s'éleve en d'énormes vagues qui briſant continuellement ſur ce rivage avec un bruit épouvantable, préſentent à-la-fois l'idée du péril & de la déſolation, en imprimant dans l'ame le ſentiment de la misère & de la mort ».

« LA terre que nous avions encore quittée, & que depuis trois jours nous prolongions à la diſtance de trois ou quatre lieues, commença à ſe montrer ſous un coup-d'œil moins triſte; la côte s'abaiſſoit en une pente douce, couverte d'arbres & de verdure. Nous vîmes une fumée & quelques maiſons; mais elle paroiſſoit n'avoir que très-peu d'habitans ».

« NOUS nous trouvâmes le 10 par le travers d'une pointe qui s'élève de la mer en une pente aiſée à une hau-

teur confidérable. Je la nommai le *Cap Boifé*. A onze milles de cette pointe, dans la direction du Sud-Oueft un demi-rumb à l'Oueft, fe trouve une très-petite Ifle que je nommai l'*Ifle Gannet;* & à fept lieues du même cap, dans la direction du Sud, dix-fept degrés à l'Oueft, on voit une pointe haute efcarpée, que je nommai la *Pointe Albetrofs*. Elle gît par les trente-huit degrés quatre minutes de latitude Sud, & par les cent quatre-vingt-douze degrés cinquante-neuf minutes de longitude. Sur le côté feptentrional de cette pointe, le rivage forme une baie qui paroît offrir un abri & un mouillage ».

« Le 12, nous eûmes la vue d'une montagne non moins élevée que le Pic de Ténériffe : fa cime couverte de neige, s'élève au-deffus des nuages. Je lui donnai le nom de *Mont d'Egmont*. Il eft par les trente-neuf degrés feize minutes de latitude, & par les cent quatre-vingt-douze degrés cinquante-fix minutes de longitude.

longitude. Sa base paroît être d'un vaste circuit, & il s'élève graduellement jusqu'à son sommet. Il est près du rivage, & la contrée basse & unie qui l'environne étant couverte d'arbres & de verdure, rend ce mont encore plus remarquable. Le rivage au-dessous forme un grand cap, que j'appellai le *Cap d'Egmont*. Sa distance du cap Albetross est de vingt-sept lieues dans la direction du Sud-Sud-Ouest, un demi-rumb à l'Oüest. On découvre deux petites Isles sur le côté du Nord, voisines d'une pointe de la principale terre, qui s'élève en forme conique à une considérable hauteur. Au Sud du cap, la terre court Sud-Est quart d'Est & Sud-Sud-Est. Le rivage semble être par-tout d'un difficile accès ».





CHAPITRE VI.

Curieux incidens arrivés à la Baie de la Reine Charlotte ; passage dans le détroit qui sépare la nouvelle Zélande en deux divisions ; navigation autour des côtes de la seconde division.

« APRÈS avoir dépassé le cap d'Egmont, nous nous trouvâmes dans une vaste baie, dont nous n'appercevions pas le fond qui nous restoit au Sud. Le côté occidental, coupé en mondrains, qui laissent entr'eux de riantes vallées, paroît former plusieurs baies. Je portai sur l'une de ces baies qui court au Sud-Ouest. Le 15 Janvier à huit heures du matin, nous étions en dedans de l'entrée, remarquable par un récif qui borde la pointe du Nord-Ouest, & par quelques Isles qui font face à la pointe du Sud-Ouest. Comme il faisoit presque calme, le flot ou le courant nous

porta à deux encablures du rivage du Nord-Oueſt, où nous avions cinquante-quatre braſſes d'eau : mais nous nous en éloignâmes en faiſant prendre le vaiſſeau à la toue par nos bâtimens à rames. Dans ce même-tems, nous vîmes une pirogue qui traverſoit la baie, & un village ſitué ſur la pointe d'une Iſle, en dedans de la baie, & éloigné de ſept ou huit milles de l'entrée. Nous portâmes ſur cette Iſle, dont nous rangeâmes le côté du Sud-Oueſt ; & dans l'inſtant, les habitans du village furent en armes. Nous mouillâmes dans une anſe ſûre & commode, ſur le côté du Nord-Oueſt de la baie, en face du côté du Sud-Oueſt de l'Iſle, ſur onze braſſes d'eau d'un fond doux ».

« DANS cette poſition, nous étions éloignés du village d'environ quatre fois la portée du canon. Quatre pirogues en furent auſſitôt dépêchées pour nous reconnoître, & s'il étoit poſſible, pour nous enlever. Ces Indiens étoient

tous bien armés, & vêtus d'une tunique qui leur deſcend juſqu'à la chûte des reins, & attachée ſur l'épaule. Leurs cheveux étoient relevés ſur le ſommet de la tête, mais ſans plumes ».

« Ils tournèrent pluſieurs fois autour du vaiſſeau, agitant leurs armes & pouſſant des cris menaçans. Ils commencèrent enfin leur attaque, en nous lançant quelques pierres. Tupia leur adreſſa la parole pour les détourner de toute hoſtilité; mais ſes diſcours paroiſſoient faire ſur eux peu d'impreſſion. Nous commencions à craindre d'être forcés de faire feu pour notre propre défenſe, quand un vieillard, qui paroiſſoit jouir d'une grande conſidération, demanda de monter dans le vaiſſeau. A l'inſtant tous ſes compatriotes s'empreſsèrent autour de lui, pour le détourner de ce deſſein: mais malgré leurs repréſentations & leurs inſtances, il ſe rendit à notre bord».

« Nous le reçûmes avec toutes les expreſſions de l'amitié & de la bien-

veillance. Tupia, selon la coutume de la nouvelle Zélande, le salua, en se joignant le nez avec lui. L'accueil que nous fîmes à ce vieillard, en présence de tous les Indiens, qui étoient dans de vives appréhensions, leur fit pousser des cris de joie. Quelques momens après nous le renvoyâmes avec plusieurs présens pour ses compagnons ».

« Dès qu'il fut rentré dans sa pirogue, les Indiens commencèrent à danser. Mais il étoit difficile de dire dans quelle disposition; car la danse, comme le chant, annonce également chez eux la paix ou la guerre : cependant, ils ne tardèrent pas à se retirer à leur fort, & nous allâmes descendre dans le fond de l'anse, vis-à-vis le vaisseau ».

« Nous trouvâmes un ruisseau dont l'eau étoit parfaite, & la contrée présentoit une forêt d'une vaste étendue. Comme nous avions avec nous la seine, nous la tendîmes avec un tel succès, que nous prîmes environ trois

cens livres de différentes ſortes de poiſſons ».

« Le lendemain de très-bonne heure, nous eûmes la viſite des Indiens. Ils étoient au nombre de cent, & avoient avec eux des femmes, que nous vîmes avec plaiſir : c'étoit un ſigne qu'ils venoient dans de pacifiques intentions : cependant, ils devinrent turbulens, & nous craignîmes des violences de leur part. S'étant mis à la pourſuite de notre chaloupe qui portoit à terre quelques pieces à l'eau, nous crûmes néceſſaire de les intimider. Une légère fuſillade les engagea à ſe déſiſter de leur pourſuite. Ils avoient quelques mauvais poiſſons dans leurs pirogues, & proposèrent d'en traiter. J'y conſentis, & j'envoyai un homme dans un petit canot, pour faire les échanges. Un des Indiens voulut ſe ſaiſir des papiers qu'il tenoit à la main ; & les ayant manqué, il ſe mit en poſture de défenſe, & branloit ſon caſſe-tête, comme s'il eût voulu le lancer.

Mais dans cet inſtant, un coup de fuſil chargé à dragées l'atteignit au genou, & mit fin à la traite ».

« LES Indiens firent néanmoins pluſieurs fois le tour du vaiſſeau. Tupia s'entretint avec eux ſur les traditions qu'ils avoient des antiquités de leur contrée. A ce ſujet Tupia fut conſeillé de leur demander s'ils avoient vu ou entendu dire qu'il eût jamais paru ſur leur côte un ſemblable vaiſſeau. Il répondirent négativement, de ſorte qu'il ne s'étoit conſervé parmi eux aucun ſouvenir de Taſman, quoique nous ne fuſſions qu'à cinq milles au Sud de la baie des Meurtriers, que Taſman place au quarantiéme degré cinquante minutes, & la hauteur obſervée à midi nous donna quarante-un degrés cinq minutes trente-deux ſecondes ».

« LES femmes & quelques hommes, qui étoient dans ces pirogues, portoient de grandes touffes de plumes attachées à leurs cheveux, relevés ſur le ſommet

de la tête, ce qui sembloit donner à leur taille plus d'élevation ».

Dans l'après-midi, nous allâmes débarquer à une autre anse, distante de deux milles de celle où nous étions à l'ancre. Sur notre route, nous vîmes flotter sur l'eau, le corps d'une femme, morte selon l'apparence, depuis quelques jours. Descendus à terre, une famille d'Indiens prit la fuite à notre vue. Un seul étoit resté, & Tupia conversant avec lui, les autres se rapprochèrent, à l'exception d'un vieillard & d'un enfant, qui se tinrent dans l'éloignement en continuant de nous observer. Nous apprîmes de ces Indiens, que la femme que nous avions vue sur l'eau, étoit morte naturellement, & que conformément à leur coutume, ils l'avoient jettée dans la mer, liée à une pierre; que quelque accident avoit, sans doute, détachée.

Quand nous débarquâmes, ces Indiens s'occupoient à faire cuire un

chien dans un four, à la manière des Otahitiens. Ils avoient avec eux quelques corbeilles, que nous fûmes curieux d'examiner; mais nous fûmes frappés d'horreur, d'y trouver plusieurs membres humains rôtis. Nous ne pouvions douter qu'ils n'en eussent mangé; car les vestiges de leurs dents étoient encore marqués en plusieurs endroits qu'ils avoient rongés.

« Nous étions déjà dans la certitude que ces peuples étoient antropophages; ils nous avoient eux-mêmes confirmés dans cette opinion; mais jusqu'à ce moment, nous n'avions pas eu la démonstration oculaire de ce fait ».

« Ils nous informèrent que cinq ou six jours avant notre arrivée, une pirogue d'un district ennemi, s'étoit montrée dans leur baie; qu'ils avoient aussitôt attaqué ceux qui étoient à bord, & en avoient tué sept, qu'ils avoient mis à la broche. Ils pensent avoir un droit incontestable sur les ennemis qu'ils ont

tués dans un combat ; & ils ne croient pas devoir les laiſſer dévorer par les corbeaux, ſur leſquels ils prétendent la préférence. Il eſt du moins certain qu'ils n'imaginent pas qu'il y ait quelque infamie dans cet uſage : loin d'en rougir, ils nous en parloient comme d'une coutume que la raiſon & le droit autoriſent ».

« DANS ce ſiécle, où le ſepticiſme s'étend ſur tous les objets de la croyance humaine, quelques perſonnes ſe ſont perdues en de vains raiſonnemens, pour révoquer en doute la véracité des voyageurs, qui dans leurs relations ont avancé qu'il y avoit des peuples antropophages ſur pluſieurs côtes de l'Afrique & de l'Amérique ; mais nous prions ces mêmes perſonnes, un peu trop portées à regarder comme fabuleux des récits qui ne leur paroiſſent peu vraiſemblables que par l'ignorance où ils ſont de la nature de l'homme ; nous les prions, dis-je, de ne pas prendre la

même liberté dans cette occasion. Ce fait est trop bien éclairci pour pouvoir être rendu douteux par les impertinentes objections de quelques visionnaires ».

« LA proximité où le vaisseau étoit du rivage, nous procura une jouissance aussi agréable qu'inattendue. L'aurore n'étoit pas encore naissante, que nous fûmes réveillés par les chants des oiseaux. Le nombre en étoit incroyable ; & dans leurs tendres concerts ils paroissent chanter d'émulation. Cette mélodie champêtre avoit des charmes qu'on ne peut décrire ».

« DANS la matinée, nous eûmes la visite d'une pirogue : c'étoit ce même vieillard que nous avions reçu à bord. Tupia renoua la conversation sur ce qui s'étoit passé la veille. « Quand vous mangez un homme, dit Tupia, que faites-vous de la tête ? La mangez-vous ? Nous n'en mangeons que la cervelle, répliqua le vieillard ; c'est un

mets délicieux; si vous étiez curieux d'en goûter, dites-le moi, dès demain je veux vous en régaler». Il informa encore Tupia qu'ils attendoient leurs ennemis, qui ne manqueroient pas de vouloir venger la mort des sept hommes qu'ils avoient tués, & dont ils avoient fait d'excellens repas ».

« Le jour suivant, les Indiens furent plus tranquilles que de coutume; aucune pirogue n'approcha le vaisseau: le silence regnoit sur le rivage; la pêche & toutes leurs autres occupations étoient suspendues. Nous présumâmes qu'ils s'attendoient dans ce jour à une attaque. Nous étions attentifs à tout ce qui se passoit sur le rivage; mais notre curiosité ne fut pas satisfaite ».

« Nous nous embarquâmes dans la chaloupe pour prendre une exacte connoissance de la baie, qui est d'une prodigieuse étendue. Elle renferme un nombre étonnant de petits ports, d'anses & de criques, dans toutes les direc-

tions. Nous dirigeâmes notre route du côté de l'Oueſt; mais la contrée, dans la place de notre deſcente, n'offrant qu'une forêt impénétrable, nous ne vîmes rien qui méritât d'être remarqué ».

« DANS notre retour, nous apperçûmes une petite barque où étoit un ſeul homme, occupé à la pêche. Nous ramâmes vers lui, & à notre grande ſurpriſe, il ne parut y faire aucune attention; nous étions ſous ſes yeux, qu'il continuoit ſa pêche, ſans prendre plus garde à nous que ſi nous euſſions été inviſibles. Nous le priâmes de tirer ſon filet, pour l'examiner, & il eut cette complaiſance. Il étoit d'une forme circulaire, tendu par deux cerceaux, & de ſept ou huit pieds de diamètre. Le ſommet étoit ouvert, l'appât étoit attaché au fond: avec ce filet il prenoit une quantité de poiſſons. Il eſt vrai qu'il eſt très-abondant dans cette baie, & qu'il ne faut pas grand art pour le prendre ».

« NOTRE vieillard revint le lendemain pour nous faire voir quatre têtes dont ils avoient mangé les cervelles. Il ne reftoit plus que les cheveux & la chair, qui étoit molle; mais elle n'avoit aucune odeur. On avoit employé quelque ingrédient pour en empêcher la putréfaction. M. Banks en acheta une des quatre, & le vieillard ne la lui céda qu'à regret: jamais il ne voulut confentir à en vendre une feconde. Ce font fans doute, des trophées que le vainqueur conferve avec le même foin que les Sauvages de l'Amérique confervent les chevelures qu'ils ont levées à leurs ennemis vaincus ».

« EN examinant la tête qu'avoit achetée M. Banks, nous obfervâmes qu'elle avoit reçue un coup fur les tempes, qui lui avoit brifé le crâne ».

« CE même jour nous allâmes reconnoître une autre partie de la baie. La contrée, dans l'endroit où nous defcendîmes, n'offroit aucune apparence

de culture. Nous ne rencontrâmes pas un ſeul Indien; mais nous découvrîmes un excellent port ».

« DANS une pêche que firent MM. Banks & Solander, à la ligne, ils prirent une prodigieuſe quantité de poiſſons, ſur les rochers, où il y avoit entre quatre & cinq braſſes d'eau. Chaque nuit on tendoit la ſeine, & il étoit rare qu'on n'en prît pas aſſez pour en faire manger à tout l'équipage ».

« JE m'embarquai avec MM. Banks & Solander, dans le deſſein de reconnoître l'entrée de la baie: mais après avoir ramé cinq heures ſans l'avoir encore en vue, nous deſcendîmes ſur le côté du Sud-Eſt, pour voir ce qu'il étoit poſſible de découvrir du ſommet des montagnes ».

« MM. BANKS & SOLANDER s'occupèrent d'abord à chercher des plantes; pour moi, je grimpai ſur une des montagnes. Dès que j'en eus atteint la cime, je découvris l'ouverture de la baie, in-

terceptée par les montagnes, qui dans cette direction, s'élèvent encore plus haut, & qui ſont rendues inacceſſibles par des bois impénétrables. J'eus tout lieu de m'applaudir de ma curioſité ; je vis la mer ſur le côté oriental de la contrée, & un paſſage qui conduit de l'Eſt à l'Oueſt, un peu à l'Eſt de l'entrée de la baie où étoit le vaiſſeau. La principale terre ſur le côté du Sud-Eſt de l'entrée, paroiſſoit être une chaîne de hautes montagnes, & former une partie du côté Sud-Eſt du détroit. La terre, du côté oppoſé, paroiſſoit courir à l'Eſt, auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre ; & la mer ſembloit s'ouvrir au Sud-Eſt, & baigner la côte orientale. Je vis auſſi ſur le côté oriental de l'entrée de la baie, quelques Iſles que j'avois d'abord priſes pour une partie de la principale terre ».

« Après avoir fait cette précieuſe découverte, je deſcendis la montagne, & nous nous rembarquâmes pour retourner

tourner au vaiſſeau. Sur notre route nous reconnûmes les anſes & les criques qui ſont derrière les Iſles que j'avois découvertes du ſommet de la montagne. Chemin faiſant, nous eûmes la vue d'un ancien village, où il y avoit quelques maiſons, qui, depuis longtems, paroiſſoient avoir été abandonnées ; nous apperçûmes auſſi un autre village habité ; mais le jour étoit trop avancé pour le viſiter, & il étoit neuf heures du ſoir, avant que nous fuſſions de retour à bord ».

« Nous devions une viſite aux habitans du village qui étoit ſur l'Iſle voiſine de notre vaiſſeau, & qui, à notre arrivée, étoient venus nous rendre leurs hommages. Nous en fûmes reçus avec mille marques d'une ſincère amitié. Ils s'empreſſèrent à nous montrer toutes les parties de leurs habitations, qui ſont commodes & propres. L'Iſle ſur laquelle le village eſt ſitué, paroît avoir été arrachée du continent, & n'en eſt

séparée que par une crevasse si étroite, qu'on pourroit presque sauter de l'un à l'autre. Les côtés de cette Isle presque taillés à pic, rendent leurs fortifications peu nécessaires. Il y avoit une légère palissade & un échaffaud pour soutenir l'attaque du côté où l'accès de l'Isle seroit le plus praticable ».

« Dans un endroit de ce village, nous remarquâmes avec quelque surprise, une croix exactement semblable à un crucifix. Elle étoit ornée de plumes : nous leur demandâmes à quel sujet elle avoit été dressée, & ils nous répondirent que c'étoit le monument d'un mort; nous avions auparavant été informés qu'ils n'enterroient pas leurs morts, & qu'ils les jettoient, avec une pierre, au fond de la mer. Pourquoi cet homme faisoit-il une exception ? & à quelle occasion une croix pour monument ? Mais ils refusèrent de répondre à nos questions ».

« Dans une autre incursion, nous

rencontrâmes une famille nombreuse d'Indiens, dont la coutume est de se disperser dans différentes anses où le poisson se trouve en abondance, & de ne vivre dans les forts, que lorsqu'ils ont à se défendre contre un ennemi qui les poursuit. Ils vinrent au-devant de nous, & nous conduisirent à leurs compagnons. Ils étoient environ trente hommes, femmes & enfans. Nous en fûmes accueillis avec des démonstrations de joie. Quelques petits présens furent acceptés avec la plus vive reconnoissance. Nous reçûmes les embrassemens des deux sexes, des jeunes gens & des vieillards, & nous nous quittâmes avec une mutuelle & parfaite satisfaction ».

« Nous descendîmes le jour suivant dans une des baies qui sont sur la côte orientale de l'entrée de la grande baie, pour découvrir plus particulièrement le détroit qui passe entre les mers de l'Est & de l'Ouest. Nous grimpâmes sur

une montagne d'une hauteur considérable, d'où nous en eûmes une vue très-étendue. Nous jugeâmes qu'il n'avoit pas moins de quatre lieues de largeur; le tems brumeux ne nous permit point de voir le Sud-Est du détroit. Je résolus de tenter ce passage dès que nous serions prêts à remettre en mer ».

« Au pied de la montagne, nous trouvâmes une autre famille Indienne, qui nous reçut avec ces expressions de plaisir, qui annoncent l'amitié & la bienveillance. De-là, nous allâmes dans un bourg dont les habitans nous avoient fait visite. Il étoit d'un si difficile accès, que ce n'étoit qu'au risque de nous casser le cou, que nous satisfaisions notre curiosité. Les habitans furent charmés de nous voir; ils nous conduisirent partout. Ce bourg, fortifié à leur manière, renfermoit une centaine de maisons. Les Indiens furent si enchantés de nous & de nos petits présens, qu'en les quittant, ils remplirent notre chaloupe de

poiſſons ſecs, dont ils font d'ordinaire de grandes proviſions ».

« APRÈS avoir pris poſſeſſion de l'Iſle au nom du Roi d'Angleterre, je fis, à l'aide de Tupia, quelques informations auprès de notre vieillard, au ſujet du détroit : il en confirma l'exiſtence, & nous aſſura qu'une pirogue pouvoit faire, en peu de jours, le tour de la diviſion méridionale de la nouvelle Zélande, qu'il nomma *Tovy Poenammoo*, l'eau du Talc verd; mais qu'il falloit un tems bien plus conſidérable pour faire la circon-navigation de l'autre diviſion, à laquelle il donna le nom d'*Eaheinomauwe;* & celui de *Tievawitte*, à la terre des bords du détroit ».

« AU moment où nous étions ſous voile, notre vieillard, dont le nom étoit Topaa, ſe rendit à bord pour prendre congé de nous. J'engageai Tupia à lui faire de nouvelles queſtions au ſujet de Taſman. Le vieillard dit qu'il n'avoit pas connoiſſance qu'il fut jamais venu

ſur leur côte un pareil vaiſſeau ; que ſeulement il tenoit de ſes ancêtres qu'un jour il étoit arrivé d'une contrée lointaine, nommée *Vlimaroa*, un petit vaiſſeau où il y avoit quatre hommes, qui furent tués à leur deſcente. Interrogé ſur le giſſement de cette terre éloignée, il montra le Nord. Ces peuples nous avoient déja parlé d'Ulimaroa, que quelques-uns de leurs ancêtres avoient viſitée, mais dont ils n'avoient comme ce vieillard que des notions confuſes ».

« COMME nous attendions un vent favorable, MM. Bancks & Solander allèrent à terre pour tenter quelque nouvelle découverte d'hiſtoire naturelle. Ils trouvèrent une tribu Indienne la plus affable qu'ils euſſent encore vue. Les principales perſonnes étoient une veuve & un joli enfant âgé de dix ans. La veuve, en deuil & ſanglante ſuivant leur coutume, étoit aſſiſe ſur des nattes avec ſon fils : les autres, au nombre de

ſoixante ou ſoixante & dix des deux ſexes, étoient aſſis autour d'eux en plein air; car ils paroiſſoient n'avoir d'autre couvert que le ciel, dont ils avoient appris par un long uſage à ſoutenir les inclémences. Cette petite horde fit à nos deux curieux des amitiés ſans nombre, & les preſſoit de reſter juſqu'au lendemain. Ils ſe feroient volontiers rendus à cette obligeante invitation, ſi le vaiſſeau n'eut pas été ſur le point de faire voile. Ils regrettèrent beaucoup de n'avoir pas connu plutôt cette ſociété, avec laquelle ils auroient en un jour eu plus de connoiſſance des mœurs & du caractère des habitans de cette contrée, qu'ils n'avoient pu en acquérir durant tout notre ſéjour ſur cette côte ».

« Nous profitâmes d'un vent favorable, le 6 Février, pour ſortir de cette grande baie, que je nommai le *canal de la Reine Charlotte*, & dont je vais donner la deſcription ».

« L'ENTRÉE du canal est située par les quarante-un degrés de latitude australe, & cent quatre-vingt-douze degrés cinquante-six minutes de longitude ; & vers le milieu du côté Sud-Ouest du détroit. La terre de la pointe Sud-Est du canal, bordée par deux petites Isles & quelques rochers, fait la partie la plus resserrée du détroit. De la pointe Sud-Ouest du canal part un récif qui met deux milles au large, dans la direction du Nord-Ouest-quart de Nord. Ce récif s'élève en partie au-dessous de l'eau ».

« IL est donc aisé de reconnoître les deux pointes qui forment l'entrée du canal, qui s'ouvre dans une étendue de trois lieues. Le canal court du Sud-Ouest au Sud-Sud-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest l'espace au moins de dix lieues. Il renferme un certain nombre de ports, les plus beaux qu'on puisse voir. La terre forme l'anse où nous avons relâché. Les Naturels lui donnent le

nom de Totarranue : & je nommai l'anse elle même, l'*anse du Vaisseau*. Pour la commodité & la sureté, elle n'est inférieure à aucune de celles qui sont dans le canal, sur le côté occidental duquel elle est située. Elle est la plus Sud de trois anses qui sont en de-là de l'Isle Motuara, qui est à son Est».

« On peut entrer dans l'anse du Vaisseau entre Motuara & une autre Isle longue, appellée *Hamote*, ou entre Motuara & le rivage occidental. Dans ce dernier chenal il y a deux bancs de roches à trois brasses au-dessous de l'eau, qu'on peut reconnoître aux mauvaises herbes qui y croissent ».

« Le flot y monte dans les syzygies à la hauteur perpendiculaire de sept ou huit pieds. Il vient du Sud-Est & porte avec force sur la pointe Nord-Ouest de l'entrée, & sur le récif qui la borde. Le jusant reverse avec encore plus de rapidité au Sud-Est sur les rochers & les Isles qui sont à la pointe

Sud-Eſt du canal. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée y fut de treize degrés cinq minutes vers l'Eſt ».

« La terre aux environs du canal, que nous avions apperçue à cauſe de ſa grande élévation, à vingt lieues en mer, eſt une chaîne de hautes montagnes, coupées par des vallées profondes. Toute la contrée eſt plantée de grands arbres, qui feroient d'excellens bois de conſtruction : mais trop durs & trop peſants pour ſervir de mâts. Toute la côte eſt ſi poiſſonneuſe, que ſans ſortir de notre anſe, nous prenions une aſſez grande quantité de poiſſons, pour ſervir journellement la table de tout l'équipage ; & le long des côtes on trouve des oiſeaux de terre & de mer en abondance ».

« Cette côte n'a guère au-delà de quatre cens habitans qui vivent diſperſés ſur le rivage. Leur nourriture eſt le poiſſon & les racines de fougère : Car dans ce canton nous n'avons vu

aucun champ cultivé. A l'apparence du danger, ils ſe retirent dans des forteresses. Ils ſont pauvres, ſi on les compare aux habitans de la côte orientale que nous avions viſitée. Leurs pirogues ſont ſimples & ſans ornemens. Le commerce que nous avons eu avec eux ne conſiſtoit qu'en poiſſons; & ils n'ont rien autre choſe dont ils puiſſent diſpoſer. Ils ont quelque connoiſſance de l'utilité du fer : ils préféroient les clous à tout ce qu'on pouvoit leur offrir : le papier, que d'abord ils recherchoient, perdit toute ſa valeur quand ils virent que la pluie le détruiſoit. Par cette même raiſon, ils firent peu de cas des étoffes d'Otahiti; mais ils mettoient une haute valeur à nos groſſières étoffes de la Province de Kent; ce qui montre qu'ils apprécioient judicieuſement ce que nous leur préſentions à leur uſage. On ne peut pas en dire autant de leurs voiſins qui ſont une plus brillante figure.»

ENVIRON neuf lieues au Nord du cap de Tierawitte & du même côté, eſt une Iſle remarquable par la grande élévation de ſes terres, & qu'on apperçoit en ſortant du canal dont elle eſt éloignée de ſix ou ſept lieues. Je la nommai l'*Iſle du Veſtibule*.

« Du cap Tierawitte, la terre coure Sud-Eſt-quart-d'Eſt environ huit lieues, & ſe termine en une pointe qui eſt la terre la plus Sud de la première diviſion. Cette pointe fut nommée le *cap Palliſer*. Elle gît par les quarante-un degrés trente-quatre minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-treize degrés quarante-deux minutes de longitude. Après avoir doublé le cap Tierawitte, nous nous trouvâmes par le travers d'une baie profonde; dans le fond les terres paroiſſoient baſſes & couvertes de grands arbres. Je la nommai la *Baie Sombre* ».

« A douze ou treize lieues du cap Koamaroo qui eſt le nom que les Na-

turels donnent à la pointe Sud-Eſt de l'entrée du canal de la Reine Charlotte, eſt une pointe à laquelle je donnai le nom de *cap Cambel.* Sa poſition eſt par les quarante-un degrés quarante-quatre minutes de latitude Sud, & par cent quatre-vingt-treize degrés cinquante-ſix minutes de longitude. Ce cap & celui de Palliſer forment l'entrée méridionale du détroit. Ils giſſent entr'eux Oueſt-quart-Sud-Oueſt & Eſt-quart-Nord-Eſt entre treize à quatorze lieues de diſtance ».

« Après avoir traverſé le détroit ; quoique les terres de part & d'autres fuſſent viſibles, je jugeai à propos pour écarter juſqu'à la poſſibilité de l'erreur, de faire voile au Nord juſqu'à ce que j'euſſe reconnu le cap Turnagain. Parvenu à cette hauteur & ne pouvant plus douter de la réalité du détroit ; je remis le cap au Sud, dans le deſſein de reconnoître les côtes de la ſeconde diviſion de la nouvelle Zélande ».

« Le 11, nous étions à la hauteur du cap Pallifer. Dans le voifinage de ce cap règne une chaîne de brifans dont quelques-uns s'élèvent au-deffus de l'eau; & la terre, depuis le cap Turnagain, eft en plufieurs endroits baffe & unie, couverte d'arbres & de verdure qui en rendent le coup d'œil agréable; mais à quelques pas du rivage elle s'élève en hautes montagnes. Du cap Pallifer, nous gouvernâmes Sud-Oueft-quart-Oueft fur la terre la plus Sud que nous euffions en vue ».

« Nous nous trouvâmes en calme par la latitude auftrale de quarante-deux degrés trente-quatre minutes, étant par le travers d'une montagne dont la cime eft couverte d'une neige éternelle. M. Banks s'étoit mis dans un canot pour tirer quelques oifeaux & voguoit déja au loin, quand nous apperçûmes avec nos lunettes quatre doubles pirogues ayant à leurs bords cinquante hommes, quitter le rivage

& ramer vers le canot. Nous lui fîmes auſſi-tôt le ſignal de revenir à bord; mais il ne le remarqua pas. Nous étions loin du rivage & il étoit loin du vaiſſeau. Je craignis qu'il ne découvrît pas les pirogues à tems pour regagner le bord; mais bientôt nous le vîmes ramer ſur nous; & il arriva avant les Indiens, qui probablement ne l'avoient pas apperçu, ayant fixé toute leur attention ſur le vaiſſeau. S'en étant approchés à un jet de pierre, ils s'arrêtèrent en fixant ſur nous des regards où ſe peignoit une ſurpriſe mêlée d'admiration, toute l'éloquence de Tupia ne fut pas capable de les faire avancer d'un pas de plus. Revenus de leur premier étonnement, ils voguèrent rapidement vers le rivage. D'après leur conduite je nommai la terre d'où ils étoient partis, *la terre des Lorgneurs* ».

« LE 16, nous reconnûmes une Iſle, ſur la côte que nous prolongions. Je la nommai *l'Iſle de Banks*. Elle eſt par les

quarante-trois degrés trente-deux minutes de latitude méridionale & par cent quatre-vingt-dix degrés onze minutes de longitude, elle eſt d'une forme ronde & ſa circonférence eſt d'environ vingt lieues. Ses terres aſſez élevées pour être apperçues à douze ou quinze lieues en mer, ſont inégales & préſentent une ſurface irrégulière, dont l'aride nudité n'annonce rien moins que la fécondité du ſol. Elle n'eſt cependant pas dénuée d'habitans».

« Les vents frais du Sud nous contrarièrent beaucoup durant cette navigation. La ſaiſon la plus orageuſe dans ces parages approchoit, & il nous tardoit de doubler les terres les plus méridionales. La veille du 9 Mars, un calme abſolu, qui régna toute la nuit, augmenta encore notre impatience ; mais au jour naiſſant, nous nous vîmes preſque ſur les briſans. Quelques minutes d'un vent frais & notre ruine étoit inévitable : nous dûmes notre ſalut à ce

ce calme heureux de la précédente nuit, qui avoit été le ſujet de nos plaintes. Ces rochers que nous nommâmes les *Trapes* ſont à vingt milles environ au Sud-Eſt de l'extrémité méridionale de la nouvelle Zélande ».

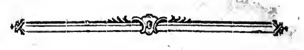
« Le jour ſuivant, nous parvînmes à doubler la pointe méridionale qui eſt par les quarante-ſept dégrés dix-neuf minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-cinq degrés dix-huit minutes de longitude. Nous reprîmes alors notre route vers le Nord avec un vent favorable ».

« La terre, le long de cette côte, n'offre qu'un aſpect horrible : ce n'eſt qu'une chaîne de montagnes taillées à pic, qui élèvent juſqu'au ciel, leurs cimes, couvertes de neiges auſſi anciennes que le monde. Les rochers, qui leur ſervent de baſe, par-tout eſcarpés, en rendent les bords inacceſſibles. Auſſi ne découvrîmes nous nulle part les plus légers veſtiges qui annonçaſſent

que cette terre eut des habitans ».

PARVENUS par les quarante degrés trente-trois minutes de latitude australe, & à dix lieues environ de l'entrée du canal de la Reine Charlotte, nous entrâmes dans une baie que je nommai la baie de l'Amirauté, qui fut le terme de notre circonnavigation autour de la nouvelle Zélande.





CHAPITRE VII.

Description de la nouvelle Zélande; sa situation, son étendue, son climat & ses productions.

LA nouvelle Zélande, comme on l'a déja observé, fut découverte par Abel Tasman, navigateur Hollandois, le 13 Décembre 1642. Il en prolongea la côte occidentale depuis le trente-quatrième jusqu'au quarante-troisième degré de latitude australe. Il entra dans le détroit qui divise les deux Isles; mais attaqué par les Naturels au moment où il se mettoit à l'ancre dans une place qu'il a nommée la *baie des Meurtriers*, il ne descendit pas à terre. Il donna à la contrée le nom de *Terre des Etats*, & elle est aujourd'hui généralement désignée sous celui de nouvelle Zélande,

COMME toute cette contrée, à l'exception d'une partie de la côte, apperçue par Tasman, étoit restée entièrement inconnue, plusieurs Géographes avoient pensé qu'elle faisoit partie du continent des Terres australes; mais depuis la circonnavigation des Anglois autour de ses côtes, on sçait qu'elle est composée de deux grandes Isles séparées l'une de l'autre par un détroit qui a quatre à cinq lieues de largeur.

CES Isles sont situées entre les latitudes de trente-quatre & de quarante-huit degrés, & entre les longitudes de cent quatre-vingt-trois & cent quatre-vingt-seize degrés.

LA plus septentrionale de ces Isles est appellée par les Naturels *Eaheinomauwe*, & la plus méridionale, *Tovai Poenammoo.*

TOVAI Poenammoo, comme on a déja eu occasion de le dire, n'est presque qu'une chaîne de montagnes, qui donnent à la contrée un air triste &

ſauvage D'après toutes les apparences elle eſt abſolument ſans culture & la population n'y eſt pas nombreuſe.

EAHEINOMAUWE ſe montre ſous un aſpect beaucoup plus agréable : le terrein en eſt inégal, montagneux ; mais les collines & les montagnes laiſſent entr'elles de belles vallées coupées de ruiſſeaux couvertes de verdure & de grands arbres. Les hauteurs en ſont boiſées juſqu'à leurs cimes. Le ſol des vallées & des plaines eſt léger, de peu de profondeur ; mais il paroît être fertile. MM. Banks & Solander, qui en connoiſſent toutes les productions, qui ont bien conſidéré la nature du ſol, penſent que les graines & les fruits d'Europe y jouiroient de la plus grande proſpérité. A en juger d'après ies végétaux que nous avons trouvés ici, il y a lieu de croire que dans l'hiver le froid ne s'y fait pas ſentir avec tant de vigueur qu'en Angleterre : l'été n'y eſt pas plus chaud ; mais la chaleur y eſt

égale, plus foutenue. Si cette contrée étoit habitée par des peuples auffi induftrieux que ceux d'Europe, elle ne produiroit pas feulement les chofes de première néceffité, mais toutes celles qui donnent la commodité du luxe.

Les feuls quadrupèdes de la contrée, les feuls du moins qu'ayent vus les Anglois, font des chiens & des rats; & ces derniers y font peu communs: les chiens font des animaux domeftiques que les habitans n'élèvent que pour les faire fervir à leur table. Il pourroit fe faire qu'il y eut d'autres quadrupèdes; mais c'eft ce qui n'eft pas vraifemblable. Les habitans attachent de l'orgueil à porter des vêtemens ornés de poils & de plumes; & on ne leur a jamais vu d'autre parure que des poils de chiens. Il y a cependant quelques loups marins fur la côte; mais M. Cook préfume qu'il eft bien rare qu'on en prenne. On leur a vu des dents de ces amphibies façonnées en forme de poinçon, qu'ils por-

tent ſur leur poitrine comme un ornement, & auxquels ils mettent un grand prix; mais on n'a pas remarqué qu'ils en euſſent des peaux. Ce qui pourroit faire croire qu'il ſe trouve des baleines ſur leurs côtes, c'eſt qu'ils avoient quelques armes faites d'os de baleine, ou de quelques os exactement de la même apparence.

A l'égard des oiſeaux, les eſpeces n'en ſont pas nombreuſes, & elles ne diffèrent pas ou preſque pas de celles d'Europe. On y voit une quantité prodigieuſe de petits oiſeaux dont le ramage eſt très-agréable.

LES oiſeaux de l'Océan viennent auſſi viſiter les côtes, particulièrement les albetroſs, les plongeons, les outardes & quelques pingouins, animaux ſi ſinguliers qu'on ne ſauroit dire de quel genre ou de quelle eſpece ils ſont. Ils forment une eſpece mitoyenne entre les oiſeaux & les poiſſons : ils ont des plumes très-fines, & qu'on prendroit

pour des poils de la finesse de la soie: leurs aîles, dont ils ne se servent que pour plonger & non pas pour accélérer leurs mouvemens, même sur la surface de l'eau, sont proprement des nageoires revêtues de très-petites plumes semblables à des écailles.

Les insectes n'y sont pas en grand nombre : quelques cerfs-volans, des papillons, des cousins, les mêmes qu'on voit en Europe, quelques mosquites & des taons sont les seules especes qu'on y trouve. Les mosquites & les taons, exactement semblables à ceux du Nord de l'Amérique, insectes qui font le supplice des pays où ils abondent, sont ici en trop petite quantité pour être incommodes.

Une mer extrêmement poissonneuse dédommage avec usure, de la rareté des animaux terrestres. A cet égard la variété égale l'abondance. On y voit des maquereaux de plusieurs especes, dont une est exactement semblable à

celle qu'on pêche ſur les côtes de l'Angleterre. Ils ſe raſſemblent ordinairement ſur de grands bancs de ſable, où l'on en fait une pêche abondante. Outre ces différentes ſortes de maquereaux, on y trouve une quantité d'autres poiſſons qui diffèrent de toutes les eſpeces connues en Europe. Mais ce que la mer offre en plus grande abondance, c'eſt les écreviſſes de mer, qui ſont un excellent mets : elles paroiſſent être de l'eſpece de celles qui furent trouvées à Juan Fernandès par l'équipage du Lord Anſon, avec cette différence qu'elles ne ſont pas à beaucoup près de la même groſſeur. On rencontre enfin le long des côtes une étonnante variété de coquillages.

LES arbres occupent le rang principal entre les productions végétales de cette contrée, couverte d'immenſes forêts. Ces arbres de la plus grande & de la plus belle élévation fourniroient d'excellens bois de conſtruction, de

charpente & de charronage : il n'y a même point d'uſage auquel on ne puiſſe les employer avec ſuccès, à l'exception des mâts de navire, à cauſe du poids & de la dureté du bois. On en trouve une eſpece particulièrement remarquable par ſes fleurs d'un beau rouge foncé, dont le bois eſt ſi dur & ſi peſant qu'on le prendroit pour du bois de fer. La plus grande eſpece eſt celle qui croît ſur les terres marécageuſes : ſa tige eſt haute, droite & du diamêtre du plus gros mât : ſes feuilles reſſemblent à celles de l'if, & ſes fruits ſont des graines raſſemblées par petits bouquets.

Les plantes dont la verdure & les fleurs embelliſſent cette contrée, ſont très-variées dans leurs eſpeces, mais preſque toutes connues des Naturaliſtes. On pourroit en compter plus de quatre cens eſpeces, dont les principales ſont le laiteron, la belle de nuit, deux eſpeces de gramen, communes en Angleterre, deux ou trois ſortes de fougères,

ſemblables à celles des Indes occidentales, & quelques autres qui ſe trouvent dans toutes les parties du monde.

MAIS parmi toutes les plantes qui croiſſent ſans culture, il y en a peu dont on puiſſe ſe nourrir. Celles de ce genre ſont le céleri, une eſpece de creſſon, une plante ſemblable à celle qu'on nomme en Angleterre, *quartier d'agneau* ou *poule graſſe*. L'arbre de choux, la racine de fougère & une autre racine inconnue. Entre les plantes cultivées, il n'y a guère que l'iniam, la patate douce & le coccos qui ſoient d'un goût agréable. Ils cultivent particulièrement l'iniam & la patate douce. On en voit des plantations d'une conſidérable étendue.

UNE des plantes que ces Indiens cultivent avec le plus de ſoin, eſt la courge, qui leur fournit des vaiſſeaux à divers uſages. Le mûrier chinois, ſi commun à Otahiti eſt encore une production de leur terre. Mais il y eſt ſi rare, & les toiles qu'ils en fabriquent

ſont en ſi petite quantité, qu'ils n'en font guère d'autre uſage que de les couper par morceaux qu'ils attachent à leurs oreilles comme un ornement.

Mais de toutes les différentes plantes, tant arbres qu'arbriſſeaux, il n'y en a point qui produiſe des fruits; à moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques baies, qui n'ont ni goût ni ſaveur, & qu'on ne voit manger que par les enfans. Une plante qui leur eſt d'une utilité infinie, eſt celle dont ils font le même uſage, qu'on fait du chanvre & du lin en d'autres contrées. Il y en a de deux eſpeces. Les feuilles de l'une & de l'autre reſſemblent à celles des grands joncs qu'on nomme glaïeux; mais leurs fleurs ſont plus petites, & leurs touffes plus nombreuſes. Les fleurs ſont jaunes dans une eſpece, & dans l'autre d'un rouge foncé.

Les feuilles de ces plantes, avec très-peu de préparation, ſe changent en une étoffe dont ils font leur vêtement or-

dinaire. Avec ces feuilles, ils font des courroies, des lignes, des cordages à tous les ufages & d'une force très-fupérieure à ceux qu'on fait avec le chanvre : de ces mêmes feuilles, par une autre préparation, ils tirent de longues fibres déliées, qui ont le brillant de la foie & la blancheur de la neige. Ces fibres d'une force furprenante fervent à fabriquer des étoffes d'une grande fineffe : c'eft enfin avec ces mêmes feuilles que, fans autre préparation que de les couper en bandes d'une largeur convenables, & de les nouer enfemble, ils font leurs filets, dont quelques-uns font d'une progieufe étendue.

UNE plante qu'on peut employer à tant d'importans objets & d'une utilité fi générale, feroit une précieufe acquifition pour les Nations Européennes. Cette plante robufte exige peu de culture : elle eft peu délicate fur le choix du terrein : elle croît également fur la croupe des montagnes, & dans les val-

lées, ſur les terres ſéches & ſur les marécageuſes : elle paroît préférer & ſe plaire davantage dans les lieux humides, où elle jouit d'une plus grande proſpérité ; mais il n'y a point de climat où elle ne dôive réuſſir.

Le rivage de la mer, en quelques endroits & particulièrement dans la baie de Mercure, eſt couvert d'une grande quantité de ſable ferrugineux. C'eſt-là une marque qu'il y a quelques mines de fer dans les environs ; mais le pays n'a rien offert d'ailleurs qui puiſſe faire conjecturer qu'il y ait d'autres métaux.

Si quelque nation de l'Europe ſongeoit jamais à y faire un établiſſement, il conviendroit que la colonie naiſſante occupât les bords de Tamiſe, ou la contrée qui borde la baie des Iſles. Dans l'une & l'autre places, on auroit l'avantage d'une excellente rade, & par le moyen de la rivière, on pourroit étendre les établiſſemens & établir une

communication avec les parties intérieures de l'Isle. Des forêts d'arbres de haute fûtaie fourniroient tous les bois qu'on pourroit desirer pour construire à très-peu de frais des navires propres à telle navigation qu'on jugeroit à propos. Pour remonter la rivière au-dessus de l'endroit où elle se resserre, il faudroit qu'un vaisseau ne tirât pas plus de douze pieds d'eau, à cause de quelques grands bancs de sable qui s'y rencontrent.

La population n'y est pas nombreuse en proportion de l'étendue de la contrée. Il n'y a que les bords de la mer qui soient peuplés, & presque toute la côte occidentale depuis le cap Marie Vandiemen, jusqu'au Mont d'Egmont, est entièrement inhabitée.





CHAPITRE VIII.

Description des habitans de la nouvelle Zélande; de leurs habitations & de leur genre de vie.

Les habitans de la nouvelle Zélande sont d'un belle taille : ils ont les membres bien proportionnés, le corps droit, & tous les muscles en sont parfaitement dessinés. Ils sont robustes, leur chair ferme & soutenue leur donne un air d'embonpoint, sans être gras. Loin d'être mous & paresseux, comme les Indiens des Isles de la Société, ils sont au contraire lestes, actifs & pleins de vigueur. Souples & légers dans tous leurs mouvemens, ils découvrent dans tout ce qu'ils font une merveilleuse adresse de la main. En quelque nombre qu'ils soient dans leurs pirogues, ils voguent avec une incroyable rapidité; &

& les coups de rames partent dans des tems si égaux & si bien ensemble, que les rameurs paroissent n'avoir qu'une même ame. Ils sont généralement de couleur bronzée; mais dans quelques-uns elle est plus foncée que celle des Espagnols qui ont été exposés au soleil: dans d'autres cette couleur est un peu plus claire.

Les femmes n'ont rien dans l'extérieur qui annonce la délicatesse de leur sexe, à l'exception de la voix, qu'elle ont fort douce; & la douceur de leur voix, n'y ayant aucune différence dans l'habit de l'un & l'autre sexe, sert particulièrement à les faire reconnoître. Elles ont cependant, comme les femmes de toutes les autres contrées, plus de gaieté, d'enjouement & de feu, que les hommes.

Les deux sexes ont les traits du visage agréables; les cheveux d'un noir d'ébéne; les dents régulières, assez petites & plus blanches que l'ivoire. Tous

paroissent jouir d'une santé inaltérable ; aussi parviennent-ils sans infirmité à la plus heureuse vieillesse.

Les hommes comme les femmes semblent avoir beaucoup de douceur & d'aménité dans le caractère. Entr'eux ils sont tendres, affectueux, vivent en bonne intelligence & dans une étroite union ; mais ils sont cruels, implacables à l'égard de leurs ennemis, à qui ils ôtent impitoyablement la vie pour les dévorer.

Il doit paroître d'abord étrange que dans un pays, où les habitans n'ont rien à se disputer, une guerre éternelle leur mette continuellement les armes à la main ; & que chaque petit district, habité par un peuple, humain, affable, généreux, soit dans une inimitié constante avec tout ce qui l'environne. Mais il peut se faire que dans un combat, il y ait plus à gagner pour le vainqueur, qu'on ne pourroit d'abord le croire, & que ces peuples sont poussés à commettre de mutuelles hostilités par des

motifs qu'aucun degré d'amitié & d'affection n'eſt capable de ſurmonter. Il paroît que le poiſſon & quelques racines compoſent toute leur nourriture; mais cette ſubſiſtance ne peut ſe procurer que ſur les côtes; encore n'eſt-ce qu'en certain tems de l'année que la pêche eſt abondante. C'eſt une conſéquence néceſſaire que les tribus qui vivent dans l'intérieur des terres, ſi quelques-unes y ont leur réſidence, & mêmes celles qui ſont ſur les côtes ſoient ſouvent expoſées à périr par la famine. La contrée ne produit ni brebis, ni chèvres, ni cochons, ni aucune eſpece de bétail : ils n'ont point d'oiſeaux privés, & ne connoiſſent pas l'art d'en prendre d'autres en quantité ſuffiſante pour en faire des proviſions. Si quelque circonſtance ne permet pas à une tribu de faire ſa proviſion de poiſſon, ou ſi on vient à l'en priver après l'avoir faite, elle n'a pour y ſuppléer que quelques chiens & des racines, dont les

principales sont les iniams, les patates & les racines de fougère; & quand par accident cette ressource vient encore à manquer, elle est alors dans une situation qui doit la porter aux extrémités les plus violentes : mais les tribus mêmes qui habitent les bords de la mer doivent quelquefois se trouver dans cet état de désespoir; soit parce que leurs plantations auront été dévastées, ou n'auront rien produit, soit parce que la pêche n'aura pas été assez abondante pour en faire des provisions séches.

Ces considérations paroissent expliquer pourquoi ces peuples, dont les tribus sont continuellement exposées aux incursions les unes des autres, ont fait de chaque village un fort, & rendre en même tems raison de l'horrible coutumé de manger ceux qui ont perdu la vie les armes à la main; car on ne doit pas supposer que celui que la famine a forcé d'égorger son voisin, puisse être touché d'humanité à la vue de ce

corps ſanglant, qui, mis à la broche, calmera la faim qui le dévore.

MAIS ſi l'on a rencontré juſte dans l'origine d'une ſi barbare coutume, il faut alors obſerver que le mal ne finit pas avec la cauſe qui l'a produit; cette coutume que la néceſſité a fait naître, eſt enſuite adoptée par la vengeance.

QUELQUES Philoſophes peuvent prétendre qu'il eſt au fond très-indifférent de manger ou d'enterrer un corps mort; mais ſans entrer dans cette diſcuſſion, on peut dire que dans la ſuppoſition même que cette pratique ne fut pas en elle-même criminelle, elle eſt très-pernicieuſe dans ſes conſéquences; elle déracine du cœur de l'homme un principe qui fait la plus grande ſureté de la vie; car l'horreur d'un tel mets eſt bien plus propre à retenir la main du meurtrier, que le ſentiment du devoir ou la crainte du châtiment.

PARMI ceux qui ſont accoutumés à dévorer des membres humains, la mort

doit perdre de son horreur; & dès que l'homme ne frémit plus à la vue d'un cadavre sanglant, il lui en coute peu d'égorger son semblable. Le sentiment du devoir & la crainte du châtiment sont plus aisément surmontés, que les sentimens de la nature, ou que les préjugés, qui inculqués dès l'âge le plus tendre, sont en quelque manière greffés sur la nature. L'horreur du meurtre vient moins de la persuasion intime du crime, que de son effet naturel; celui qui s'est familiarisé avec le carnage, n'éprouve plus une secrète horreur à la vue d'un cadavre encore palpitant & tout dégoûtant de sang. En Angleterre, où les loix & la religion infligent le même supplice dans ce monde & dans l'autre aux voleurs & aux meurtriers, on voit une foule d'hommes voler après une mûre délibération, & ces voleurs sont rarement assassins, avec la certitude même de se procurer de plus grands avantages. Mais il y a de très-fortes rai-

fons de croire que des hommes dans l'ufage de fe repaître de mets humains, & de trancher un cadavre avec tout auffi peu de fenfibilité, que nos cuifiniers découpent un lièvre, ne fentiroient pas plus d'horreur à commettre un affaffinat qu'à voler dans les poches ; & dès lors ils deviendroient meurtriers par les légères tentations qui les ont rendu fripons.

Si quelqu'un pouvoit douter que ce raifonnement fut concluant, qu'il s'interroge lui-même, & qu'il fe demande fi, dans fa propre opinion, il ne fe croiroit pas plus en sûreté avec un homme que l'idée feule du meurtre fait friffonner, que s'il étoit au pouvoir de celui qui tenté d'ailleurs de lui ôter la vie, ne feroit arrêté que par des confidérations d'intérêt?

Quoiqu'il en foit, la fituation & les circonftances où fe trouvent les peuples de la nouvelle Zélande, font favorables aux Nations Européennes qui fe

proposeroient d'y établir une colonie. Leur état de guerre les met dans la nécessité de chercher de la protection, & leur caractère les rend capables de s'attacher par la reconnoissance, malgré tous les grands raisonnemens que peuvent faire en faveur de la vie sauvage ceux qui vivent dans l'abondante & luxurieuse paresse ; il n'est pas douteux que c'est un bienfait que de civiliser des peuples qui, comme ceux de la nouvelle Zélande, sont au défaut d'industrie fréquemment exposés à manquer du nécessaire physique, & qui en conséquence sont réduits à la triste alternative de s'égorger entr'eux pour se dévorer, ou de périr par la faim.

Mais quelle que soit la cause qui porte ces peuples à la guerre, étant dans l'habitude de regarder les étrangers comme autant d'ennemis, ils sont toujours disposés à les attaquer, à moins qu'ils ne leur reconnoissent une supériorité marquée. « Quand nous arrivâ-

mes fur leurs côtes, dit M. Cook, ils ne penfoient pas qu'il y eût d'autre fupériorité que celle que donne le nombre; & ils regardèrent tous nos fignes d'amitié comme un artifice, fuggéré par la crainte, pour les abufer & nous fouftraire à leurs coups; mais lorfqu'après nous avoir forcés de nous fervir contr'eux de nos armes, ils eurent une pleine conviction du pouvoir que nous avions de leur nuire & de notre humanité, qui ne nous permettoit de faire ufage de nos armes que pour notre propre défenfe, ils devinrent à notre égard des amis affectionnés; ils avoient en nous une confiance illimitée, & faifoient tous leurs efforts pour nous infpirer la même fécurité ».

« TANT qu'ils nous confidérèrent comme des ennemis qui n'avoient d'autre deffein que de les mettre à contribution, ils ne fe firent aucun fcrupule d'employer tous les moyens imaginables de nous tromper. Convenoient-ils

du prix de ce qu'ils propoſoient de vendre, une fois en poſſeſſion de la valeur ils ne rougiſſoient pas de retirer la choſe offerte ; ſur ce principe, qu'on ne doit rien à ſon ennemi ».

En la nouvelle Zélande les mœurs ne ſont pas les mêmes qu'à Otahiti & dans les Iſles de la Societé, à l'égard des actions dont la publicité eſt proſcrite par la pudeur. On trouve parmi les nouveaux Zélandois la réſerve & la circonſpection des nations civiliſées. Les femmes ne ſont pas inacceſſibles ; mais elles ſavent rendre leur défaite auſſi décente qu'une Européenne peut le faire le jour de ſes nôces ; & ce qui eſt à leur avantage, c'eſt que leur conſentement n'eſt pas un crime dans leur opinion. Lorſqu'on ſollicite les faveurs des jeunes femmes, elles font entendre, que la permiſſion de leur ami eſt néceſſaire ; & ordinairement il ſuffit d'un léger préſent pour l'obtenir. Ces petits préliminaires arrangés, il faut

traiter la femme pendant une nuit avec les mêmes attentions qu'on auroit pour ſon épouſe ; l'amant qui violeroit ces égards par quelques libertés, ſe tromperoit dans ſon attente.

Un Anglois qui avoit fait quelques propoſitions de galanterie à une femme d'un certain rang, reçut du mari la réponſe ſuivante ; « La femme que vous avez ſollicitée ſe fera honneur de répondre à vos deſirs ; mais vous devez d'abord me faire un préſent convenable : vous pourrez enſuite vous rendre auprès de nous & y paſſer la nuit ; car la lumière du jour ne doit pas être témoin de ce qui ſe paſſera entre vous ».

On a déja obſervé que la propreté qui embellit le peuple aimable d'Otahiti n'eſt pas portée à ce même degré de ſoin chez ces Inſulaires ; & le climat qui ne leur permet pas de ſe baigner ſi ſouvent & de ſe laver avec le même plaiſir, ſemble être la cauſe de cette

différence. Mais ce qu'il y a en eux de repouſſant, c'eſt l'uſage de s'oindre les cheveux avec de l'huile. Dans les perſonnes du premier rang, cette huile toujours fraîche n'a preſque pas d'odeur; mais leurs inférieurs ſe ſervent ſouvent d'une huile rance, qui les rend auſſi puants que les Hottentots.

Ces Indiens portent la barbe, mais courte; leurs cheveux ſont relevés ſur le ſommet de la tête, où il forment une touffe, qu'ils décorent de plumes de divers oiſeaux & de différentes manières ſuivant la fantaiſie & le caprice. Quelquefois ils attachent à chaque temple une de ces plumes qui ſe courbent en avant. Parmi les femmes, les unes ſe coupent les cheveux très-courts, d'autres les laiſſent croître & flotter ſur leur épaules.

C'est un uſage général dans les deux ſexes de ſe peindre le corps, en s'imprimant ſur différentes parties des

traits ineffaçables, de la même manière que les Otahitiens. Cette opération, qu'on appelle à Otahiti le Tattowing, reçoit en nouvelle Zélande le nom d'*Amoco*. Les femmes ne se font d'ordinaire piquer la peau que sur les lévres; & quelquefois, ce qui est rare, sur quelque autre partie du corps. Les hommes semblent au contraire ajouter annuellement de nouveaux traits à ceux qu'ils ont déja, comme un ornement de leur âge; de manière que ceux qui ont vieilli sont presque tout couverts de ces traits de la tête aux pieds.

MAIS outre l'amoco, ils s'impriment encore d'autres traits également ineffaçables, & d'une espece très-extraordinaire. Ce sont des sillons d'une ligne de profondeur sur autant de largeur: les sommets de ces sillons sont ensuite dentelés. Ces traits qui sont noirs, leur donnent un aspect effrayant. Les vieillards ont le visage tout couvert de ces traits, qui les défigurent. Les jeunes

gens, comme les femmes, ne se font faire l'amoco que sur les lèvres; mais ils l'étendent à mesure qu'ils avancent en âge. Ces traits dégoûtant aux yeux d'un Européen, s'impriment avec beaucoup d'art. Ils sont généralement en ligne spirale sur le visage; mais tracés avec propreté & même avec élégance. Ceux d'un côté correspondent exactement à ceux de l'autre. Mais le nombre & la forme des traits qu'ils s'impriment tant sur le visage que sur le corps, varient suivant le goût & la fantaisie; & à cet égard, les districts diffèrent encore entr'eux. A Otahiti, les fesses étoient le principal siége de ces traits; en nouvelle Zélande, c'est le visage; il n'est pas même ordinaire qu'ils gravent sur les fesses aucun ornement.

Ces peuples croient devoir joindre à ces traits une autre décoration; c'est de se peindre le corps avec de l'ocre rouge. Quelques-uns se frottent avec l'ocre pur, d'autres le détrempent dans

de l'huile & se l'appliquent en larges taches, qui restent humides. Il est difficile de ravir un baiser à une jeune beauté ainsi coloriée, sans que l'empreinte n'en reste sur la joue.

Le vêtement d'un Indien de la nouvelle Zélande paroît à la première vue, le plus grossier & le plus sauvage qu'on puisse imaginer. Il est fait de feuilles d'une espece de glaïeux, qu'on a déjà décrite en parlant des productions végétales de cette contrée. Chacune de ces feuilles se coupe en trois ou quatre bandes, qui, lorsqu'elles sont séches, se tressent & forment une espece d'étoffe qui tient le milieu entre le filet & la natte. Les bouts qu'on ne tresse pas, forment des franges longues de sept à huit pouces, dans la partie supérieure de la piece.

L'habit complet est composé de deux de ces pieces; l'une s'attache sur les épaules avec un cordon, & descend jusqu'aux genoux; à l'extrémité du cor-

don, qui fait l'office d'un lacet, est une aiguille d'os, qui sert à passer le cordon à travers quelques œillets de la partie supérieure du vêtement. L'autre piece se met autour des reins, & touche presqu'à terre. Les hommes seuls portent ce dernier vêtement, encore n'est-ce qu'en certaines occasions.

Les habitans de la nouvelle Zélande, loin de pratiquer l'usage de la circoncision, regardent au contraire, le prépuce comme une chose si nécessaire, qu'ils l'attachent par-devant avec une ligature, pour couvrir le gland, & lui conserver toute sa sensibilité. Cette ligature tient à une ceinture qu'ils ont coutume de porter. Ils laissent voir avec assez d'indifférence, toutes les parties de leur corps, à l'exception du gland, qu'ils sont soigneux de cacher; & quand par complaisance, ils consentirent à délier le prépuce qui le recouvre, ce ne fut jamais qu'avec une espece de confusion.

LEUR manufacture n'eſt point bornée à cette étoffe groſſière dont ils font leurs vêtemens ordinaires, ils en fabriquent de deux autres eſpeces; l'une a la groſſièreté de nos toiles d'étoupe, mais elle eſt beaucoup plus forte. L'autre eſpece eſt tiſſue de manière que les fils qui ſervent de chaîne, & à travers leſquels ils paſſent la trame, ſont environ à trois lignes de diſtance les uns des autres. Sur les bordures ſont des broderies de deſſeins biſarres, & dont les figures ſont nuancées de diverſes couleurs. Mais le grand luxe dans les habits, eſt de les décorer de peaux de chiens, coupées par bandes, & couſues de diſtance en diſtance. Cette économie de fourure, annonce que les chiens, qui ſont les ſeuls quadrupèdes du pays, n'y ſont pas même communs. Pour ſuppléer à cet ornement, auquel ils attachent un grand prix, ils décorent leurs vêtemens de plumes de di-

verſes couleurs, & particulièrement de plumes rouges de perroquet.

Mais ce qui eſt peut-être oppoſé à l'uſage de toutes les contrées du monde, eſt que les femmes ſont ici plus négligées que les hommes dans leurs parures. Leurs cheveux, qu'elles portent très-courts, lors même qu'elles les laiſſent croître, ne ſont jamais relevés ſur le ſommet de la tête ; & jamais elles ne les ornent de plumes. Leurs habits ne diffèrent de ceux des hommes, ni pour la matière ni pour la forme ; mais elles ne quittent guère la ſeconde piece de leur vêtement, qui les couvre de la ceinture en bas. Si cela leur arrive lorſqu'elles vont ramaſſer des huîtres, elles prennent bien garde de n'être pas apperçues des hommes. La chaſte Diane ne parut pas plus confuſe aux yeux d'Actéon, qui la ſurprit nue, au milieu de ſes Nymphes, que le furent quelques-unes de ces Indiennes, que les

Anglois trouvèrent nues de la ceinture aux pieds, dans la baie de Tolaga, occupées à amasser des coquillages.

Les deux sexes se percent les oreilles, & à force de les étendre, les trous deviennent assez grands pour y passer au moins le doigt. Ils y portent divers ornemens, tels que des petits morceaux d'étoffe, des os de gros oiseaux, des petites figures de pierre ou de bois; ils mettoient les clous qu'ils recevoient des Anglois, & tout ce qu'il étoit possible d'y pouvoir attacher.

Les femmes passent quelquefois à travers leurs oreilles, du duvet d'albetros, qui a l'éclat & la blancheur de la neige, & qu'elles étendent devant & derrière en une touffe de la grosseur du poing environ; ce qui ne leur messied pas. Elles portent des bracelets faits d'os d'oiseaux, de coquillages & des différentes matières qu'elles peuvent percer & enfiler dans des cordons.

Les uns & les autres portent au cou

en forme de colier, des petites pierres de talc, sur lesquelles sont gravées des demi-figures humaines; mais dans un goût grotesque. Quelques-uns se percent la cloison du nez, & passent à travers une plume, qui débordant sur chaque joue, fait l'ornement le plus comique dont on se soit jamais avisé.

Leurs maisons sont ce qu'ils paroissent faire avec le moins d'art. Elles ne sont guère plus considérables que des chenils. Rarement elles ont plus de dix-huit ou vingt pieds de long, sur huit ou dix de large, & cinq ou six de haut. Les bois de charpente sont très-menus. Les interstices des murs & du toît sont remplis de foin, ce qui est assez proprement fait. Quelques-unes sont, dans l'intérieur, recouvertes d'écorce d'arbre. Le toît a deux côtés, inclinés l'un vers l'autre en faîtière, comme les toîts de nos granges. La porte, qui est à un bout, est si basse, que

pour y entrer, il faut se traîner sur ses genoux & sur ses mains.

Près de cette porte est une ouverture de forme quarrée, pratiquée dans le mur, & à deux fins ; car elle sert de fenêtre & de cheminée : le foyer, qui est de ce même côté, & près du centre du mur, est renfermé dans un trou quarré, & environné de bois ou de pierre.

Dans l'endroit de la maison le plus apparent, & c'est généralement près de la porte, est une planche sur laquelle sont quelques gravures en bas-reliefs. Cette grossière sculpture est à leurs yeux, d'un grand prix, & ils en font le même cas, que nous faisons de nos tableaux. Le plancher, le long de l'intérieur des murs, est recouvert de paille : c'est le lit de la famille.

On se doute bien que l'ameublement doit répondre à la simplicité de l'édifice. Aussi cet article n'est-il pas considérable. Les corbeilles qui renferment les provisions, les calebaces

pour conserver l'eau fraîche, les maillets pour battre leurs racines de fougère, sont en dehors de la case ; en dedans est une caisse où ils mettent leurs étoffes, quelques outils grossiers, leurs armes & des plumes, qui servent à orner leurs cheveux.

Les principaux, qui sont obligés de représenter, de tenir un plus grand état & d'avoir par conséquent un domestique plus nombreux, ont trois ou quatre maisons renfermées dans une enceinte fermée par une palissade de dix ou douze pieds de haut, & dont les interstices sont remplis de foin.

Ces peuples, qui dans leurs maisons, semblent n'avoir en vue que de se défendre des inclémences du tems, s'y exposent avec la plus grande indifférence dans les courses qu'ils font pour se procurer des provisions de poisson & de racines. Quelquefois seulement ils dressent un hangard du côté opposé au vent ; & le plus souvent, négligeant

cette précaution, ils dorment avec leurs femmes & leurs enfans sous des arbrisseaux, à côté de leurs armes.

La tribu qui se trouvoit à la baie de Mercure, à la descente des Anglois, & qui, comme on l'a dit, se montoit à quarante ou cinquante personnes, ne construisit jamais le moindre couvert pour se défendre des injures de l'air durant la nuit, quoique dans ce même-tems il y eut de fréquentes pluies.

Les végétaux & le poisson sont, comme on l'a observé, leur principale nourriture. Les végétaux, qui leur tiennent lieu de pain, sont des racines de fougère, qui croissent sur les montagnes. Dans les jours de réjouissance, on voit sur leurs tables des pingouins, des albetros & quelques autres oiseaux.

N'ayant point de vaisseaux propres à faire bouillir de l'eau, toute leur cuisine se réduit à rôtir leurs viandes, ou à les faire cuire dans un four souterrein, à la manière des Otahitiens.

SUR les côtes ſeptentrionales de l'Iſle, les terres ſont cultivées ; on y voit diverſes plantations d'iniams, de patates douces, de coccos ; mais on n'apperçoit rien de ſemblable dans le Sud. Les habitans de cette partie de l'Iſle ſont réduits à ſubſiſter de racines de fougère & de poiſſon ; il faut en excepter les grandes fêtes : car dans ces jours de réjouiſſance, ils mettent des chiens au four & des oiſeaux à la broche, ou du moins, quelques-uns de leurs compatriotes tués dans une bataille.

LEUR boiſſon ordinaire & unique, eſt l'eau. Ils ont le bonheur d'ignorer l'uſage des liqueurs fortes.

SI l'intempérance & l'oiſiveté ſont, comme il eſt vraiſemblable, les cauſes de toutes maladies critiques & chroniques, il n'eſt pas ſurprenant que ces peuples, ſobres & toujours actifs, jouiſſent d'une ſanté parfaite & inaltérable. « Il ne nous eſt pas arrivé, dit M. Cook, dans les différentes viſites

que nous leur avons faites, de rencontrer une ſeule perſonne infirme. Dans le nombre de ceux que nous avons pu voir nuds, jamais nous n'avons obſervé la plus légère éruption ſur la peau, ni aucune marque cauſée par des éruptions. Ceux qu'à quelques taches ſur la peau, nous avions pris pour des lépreux ou des ſcorbutiques, étoient très-ſains, comme nous le vérifiâmes; & ces taches avoient été occaſionnées par l'écume de la mer, qui en ſe ſéchant, avoit laiſſé ſur la peau, des ſels en poudre très-fine ».

« UNE autre preuve de ſanté eſt la promptitude avec laquelle leurs bleſſures ſe cicatriſent. Lorſque nous vîmes l'Indien qui avoit reçu une balle dans le bras, ſa bleſſure paroiſſoit être dans un état ſi voiſin de la guériſon, que ſi je n'euſſes pas ſu qu'on n'y avoit mis aucun appareil, j'aurois fait d'exactes recherches ſur les vulnéraires & l'art chirurgical de la contrée ».

Mais une dernière preuve que ces Insulaires sont exempts des infirmités qui troublent notre vie, est l'heureuse vieillesse à laquelle ils parviennent. Dans un âge avancé, ils deviennent chauves, & perdent leurs dents, sans montrer aucun autre signe de décrépitude, & lorsqu'ils n'ont plus la vigueur de la jeunesse, ils en ont encore la vivacité & l'enjouement.





CHAPITRE IX.

De la Marine, de la Culture des terres, des Armes, du Gouvernement, de la Religion, &c. des habitans de la nouvelle Zélande; doute sur l'existence d'un Continent méridional.

C'EST dans la construction de leurs pirogues que les nouveaux Zélandois font particulièrement preuve de génie. Ces pirogues sont longues, étroites & assez ressemblantes aux bateaux que la Nouvelle-Angleterre envoie à la pêche de la baleine. Les plus grandes sont destinées à être armées en guerre, & elles contiennent de quarante à quatre-vingt & même jusqu'à cent combattans. Celle que M. Cook mesura à Tologa avoit soixante-huit pieds & demi de long, cinq de large & trois & demi de haut. Ses fonds étoient fins, taillés en coin,

& formés ſur la longueur de trois pieces de bois de 1 $\frac{1}{2}$ ou 2 pouces d'épaiſſeur, creuſées ſur le dehors & attachées enſemble par de fortes lieures. Chaque côté du bâtiment, étoit formé d'une ſeule planche entière, de ſoixante-trois pieds de longueur, haute de dix ou douze pouces, & d'environ un pouce trois lignes d'épaiſſeur : ces côtés étoient proprement travaillés & liés aux pieces du fond avec beaucoup d'adreſſe & de ſolidité. Un nombre conſidérable de traverſes étoient poſées d'un plat-bord à l'autre : elles y étoient fortement amarées de chaque côté, comme devant faire la liaiſon principale de toutes les parties de la barque. L'éperon ſailloit de cinq ou ſix pieds hors du bâtiment & s'élevoit de quatre pieds & demi. L'ornement de l'arrière étoit fixé ſur l'extrémité de la barque, comme l'étembord d'un vaiſſeau l'eſt ſur ſa quille. Il avoit deux pieds de longueur, un pouce & demi d'épaiſſeur, & s'élevoit d'environ dix-ſept pieds.

TOUTES leurs pirogues, à l'exception de quelques-unes faites d'un ſeul tronc d'arbre creuſé au feu, ſont conſtruites ſur ce plan. Il y en a peu qui ayent moins de vingt pieds de longueur. Quelques-unes des plus petites ſont à balancier; elles ſont quelquefois accouplées; mais cela n'eſt pas commun. Les bas-reliefs de l'avant & de l'arrière des pirogues, d'une moyenne grandeur, conſiſtent en figures humaines, dont la tête eſt d'une laideur monſtrueuſe. Mais celles qu'ils arment en guerre, ſont magnifiquement décorées.

LEURS pagaies ſont petites, légères & proprement faites. La palme eſt d'une forme ovale, ou plutôt de la forme d'une grande feuille. Son extrémité eſt en pointe, ſa plus grande largeur eſt dans le milieu, & elle diminue enſuite graduellement dans le manche. Toute ſa longueur eſt d'environ ſix pieds, dont le manche en a quatre & la palme deux. A l'aide de ces ra-

mes, ils paroiſſent voler ſur les eaux.

MAIS rien n'eſt ſi miſérable que de voir manœuvrer leurs pirogues à la voile. Ils ne ſavent guère marcher autrement que vent en poupe. La voilure de filet ou de natte eſt tendue entre deux perches, fixée verticalement ſur chacun des plats-bords, & qui ſervent, à la fois, de mâts & de vergues. Deux cordages, qui ſont la fonction d'écoutes, ſont attachés au-deſſus du ſommet de chaque perche. Deux hommes aſſis ſur l'arrière, ayant chacun une pagaie en main, gouvernent ces pirogues, groſſièrement appareillées.

TOUS leurs grands ouvrages s'exécutent avec l'herminette, la hache & le ciſeau, qui leur ſert encore de tarrière. N'ayant aucune connoiſſance des métaux, leurs herminettes & leurs haches ſont faites d'une pierre noire très-dure, ou de talc verd. Leurs ciſeaux ſont faits d'os humains, ou de petits

fragmens de jaſpe. Ils eſtiment leurs haches au-deſſus de tout ce qu'ils poſsèdent. Ils emploient à finir les ouvrages les plus précieux, de petits outils de jaſpe, qu'ils jettent dès qu'ils ſont émouſſés. Il eſt probable qu'ils parviennent à rendre tranchantes leurs haches, ainſi que leurs armes, en réduiſant quelques morceaux de jaſpe en une poudre, dont ils ſe ſervent pour aiguiſer deux pieces l'une contre l'autre.

LEURS filets, particulièrement leurs ſeines, ſont d'une prodigieuſe étendue. Une pareille ſeine ne peut être que l'ouvrage de tout un bourg, & c'eſt probablement auſſi une propriété commune. On connoît déjà leurs autres filets d'une forme circulaire. Leurs hameçons ſont faits d'os ou de coquilles, & généralement aſſez mal travaillés. Les corbeilles où ils mettent le poiſſon, ſont de forme & de grandeur différentes, l'oſier eſt employé à faire ces corbeilles.

Ces peuples entendent très-bien la culture de la terre, qu'ils rendent auſſi meuble que peuvent le faire nos jardiniers. Les racines ſont placées ſur de petites monticules régulièrement alignées en quinquonce. L'inſtrument qui leur ſert de bêche & de charrue, n'eſt autre choſe qu'un pieu long, étroit, & tranchant par le bout, avec un autre petit morceau de bois qui le traverſe à quelque diſtance du tranchant, pour pouvoir preſſer deſſus avec le pied. Cet inſtrument de trois pouces de largeur, ſert à retourner un champ de ſix ou ſept âcres d'étendue. Il eſt vrai que le ſol étant léger & ſablonneux, fait peu de réſiſtance.

La culture des terres, les fabriques & les arts paiſibles ſont mieux connus & plus pratiqués dans la partie ſeptentrionale de cette contrée : car dans le Sud, à peine en voit-on quelque apparence : mais l'art de la guerre fleurit également ſur toute la côte.

Leurs

LEURS armes sont très-variées & toutes très-meurtrières. Les principales sont la lance, le dard, & le casse-tête.

LA lance a quatorze ou quinze pieds de longueur : les deux bouts sont pointus & quelquefois armés d'os. Ils manient cette arme avec une merveilleuse adresse : ils la saisissent par le milieu, de manière que la partie de derrière balançant celle de devant, il est très-difficile d'en parer le coup.

ON a déjà fait suffisamment connoître leurs autres armes. On est étonné que l'arc & la fronde soient inconnus à ces peuples naturellement belliqueux. Ils lancent à la main, les dards & les pierres; mais ils n'en font guère usage que pour défendre leurs forts contre les assiégeans. Sur mer ou sur terre, ils combattent ordinairement corps à corps, ce qui rend leurs batailles très-meurtrières. Le casse-tête paroît être l'arme de préférence dans les combats; il est alors attaché autour du poignet

par un fort cordon, de peur qu'on ne le leur enlève. Ils le portent ordinairement à leur ceinture, comme un ornement militaire : il fait même partie de leur habillement, comme le poignard chez les Asiatiques, & l'épée parmi les Européens.

L'usage des armes défensives leur est inconnu. Les Chefs portent un bâton de commandement, qui est ordinairement une côte de baleine. Cette côte, blanche comme la neige, est ornée de gravure, de poils de chien & de plumes. Ceux à qui cette marque de distinction est déférée, sont des hommes d'un certain âge ; & qui ont le corps tout couvert de l'amoco.

Sur les pirogues armées en guerre, on voit un ou plusieurs de ces Commandans, suivant le nombre des combattans. « Ces pirogues, dit M. Cook, s'arrêtoient à une encablure de notre vaisseau : les Chefs, alors, se levant de leur place, revêtoient un habit de céré-

monie, qui eſt généralement de peau de chien, & tenant haut leur bâton de commandement, ils dirigoient les autres, ſur ce qu'ils devoient faire. Quand ils étoient hors de la portée d'une lance ou d'une pierre, ils n'imaginoient pas que nous puſſions les atteindre avec nos armes, & ils nous défioient généralement dans les mêmes termes : *Haromai, haromai, harre uta a patoo-patoo oge.* « Oſez nous ſuivre à terre & nous vous tuerons tous avec nos caſſe-têtes ». En prononçant ces menaces, ils s'approchoient inſenſiblement du vaiſſeau : ils répondoient par intervalle, aux queſtions qu'on leur faiſoit, & par intervalle, ils renouvelloient leur défi, juſqu'à ce qu'encouragés par notre timidité apparente, ils entonnaſſent leurs chants guerriers, en commençant à danſer, ce qui étoit le prélude de l'attaque qui devoit ſuivre, & qui quelquefois, ſe terminoit par une grêle de pierres, ſatisfaits de nous

avoir fait une insulte dont nous n'osions tirer vengeance ».

RIEN au mónde n'est plus comique que leur danse guerrière. Ce sont des mouvemens violens, des contorsions hideuses & des grimaces épouventables. Tout en chantant, ils tirent la langue d'un pied, roulent leurs yeux de manière à laisser voir un cercle de blanc autour de l'iris, & se déforment le visage d'une façon propre à glacer d'effroi leurs ennemis: en même-tems ils branlent leurs lances, agitent leurs dards, & fendent l'air avec leurs casse-têtes.

CETTE danse, non moins horrible qu'originale, est toujours accompagnée d'un chant, qui est vraiment sauvage, sans être désagréable: chaque strophe se termine par un soupir haut & profond qu'ils poussent ensemble & en mesure. La danse, dont tous les mouvemens sont violens, rapides, demande, dans l'exécution, une force &

une souplesse qu'on ne voit pas sans admiration.

Ils n'ont point d'instrument de musique; mais des trompettes guerrières de deux especes : l'une est la conque, qu'on nomme *la trompe de Triton*. Elle rend un son à peu-près semblable à celui qu'on pourroit faire en soufflant dans une corne de vache; l'autre est un tuyau de bois, de deux pieds environ, de longueur, & extrêmement applati dans le milieu de sa convexité. Le son qu'elle produit est rauque & lugubre. On pourroit en compter un troisiéme : c'est un sifflet qu'ils portent d'ordinaire au coup, & qui n'est qu'un petit morceau de bois creusé, ouvert à chaque bout, & qui a deux autres trous dans sa longueur. Mais ils sont bien persuadés que ces instrumens n'ont rien de musical, aussi n'essaient-ils jamais d'en tirer des sons mesurés.

On a déjà fait connoître leurs forteresses, qu'ils nomment *Hippa*. Les peu-

ples font leur réfidence ordinaire dans ces hippas, depuis la baie de l'Abondance, jufqu'au canal de la Reine Charlotte ; mais on ne voit point de ces bourgs fortifiés dans les environs de la baie de Pauvreté, de Hawks, de Tegadao, de Tologa; on n'apperçoit que quelques maifons difperfées, & fur les hauteurs quelques échaffauds, fournis d'armes de traits, où ils fe retirent dans une dernière extrémité, pour combattre avec plus d'avantage.

Les forts mêmes ne peuvent guère fervir qu'à repouffer un ennemi dont l'attaque a été brufque & inopinée; mais il feroit impoffible d'y foutenir un fiége. Les provifions de racines & de poiffon fec qu'on y voit, ne peuvent être réfervées que pour des faifons de difette, qui arrivent plufieurs fois dans l'année : d'ailleurs, tandis que l'ennemi rôde dans les environs, on peut bien puifer de l'eau dans les fources voifines; mais la pêche & la recolte

des racines deviennent impraticables.

SUR toute cette partie de la côte, les peuples ſemblent vivre dans un état de ſécurité, & ſe prévaloir de leur avantage: leurs plantations ſont plus nombreuſes, leurs pirogues mieux décorées; & l'art de la gravure & des fabriques y eſt porté plus loin. C'eſt auſſi le territoire le plus peuplé. Ils doivent, ſans doute, cette apparence de paix & d'abondance à leur réunion ſous un ſeul Chef ou Roi. « Car les habitans de toute cette côte, obſerve M. Cook, ſe reconnoiſſent ſujets d'un Souverain qu'ils nomment *Teratu* ».

« C'EST avec un vif regret, pourſuit M. Cook, que nous nous vîmes obligés de quitter cette Iſle, ſans connoître autrement ce Prince que de nom. Sa domination s'étend au Nord & à l'Oueſt, ſur environ quatre-vingt lieues de l'Iſle. Mais nous n'avons pas ſu juſqu'où s'étendoient les limites de ſon Empire à l'Oueſt. Dans la baie de Mercure,

ſon autorité n'y eſt plus reconnue ».

« DANS les domaines de Teratu, nous vîmes pluſieurs Chefs ſubordonnés, qui paroiſſoient jouir d'une haute conſidération, & qui probablement, adminiſtroient la juſtice. Ces Magiſtratures ſont-elles amovibles, ou à vie? C'eſt ce dont nous ne fûmes pas informés ».

LES petites ſociétés ou les tribus de la contrée méridionale paroiſſent avoir pluſieurs choſes en commun, particulièrement leurs étoffes & leurs filets. Les deux ſexes mangent enſemble. Les hommes cultivent la terre, font les filets, vont à la chaſſe des oiſeaux & à la pêche; & les femmes font la recolte des racines, ramaſſent les huîtres & les autres coquillages, préparent les repas, & fabriquent les étoffes.

« TOUT ce que nous avons appris de leur religion, dit M. Cook, c'eſt qu'ils reconnoiſſent des Êtres ſupérieurs dont l'un eſt l'Être ſuprême, & les

autres lui font fubordonnés. Leur tradition fur l'origine du monde & la formation de l'homme, eft à peu-près la même que celle des Otahitiens. Tupia qui eût avec leurs Prêtres quelques converfations fur ces matières théologiques, parut avoir des connoiffances bien plus profondes; & par-tout où il voulut difcourir de religion avec leurs Prêtres, il étoit bientôt environné d'une foule de peuple. Ils admiroient fa vafte érudition; tous l'écoutoient dans un profond filence & avec un faint refpect ».

« Il nous fut impoffible d'être exactement informés de l'efpece d'hommage qu'ils rendent à leurs Divinités. Nous ne vîmes aucun lieu confacré au culte public; nous apperçûmes feulement près d'une plantation de patates, une petite enceinte de figure quarrée; dans le milieu étoient dreffés quelques pieux façonnnés comme ceux qui leur fervent de bêche, & auxquels on avoit

ſuſpendu une corbeille de racine de fougère ; nous apprîmes que c'étoit une offrande que le propriétaire avoit faite aux Dieux pour ſe les rendre propices, dans l'eſpérance d'en obtenir une recolte abondante ».

« Au ſujet des obſéques, il nous ſeroit impoſſible de rien affirmer : les récits que nous en ont faits les naturels, ſemblent ſe contredire. Dans les parties ſeptentrionales, ils nous dirent qu'ils enterroient leurs morts, & dans les méridionales, qu'ils les jettoient dans la mer, après les avoir liés à une pierre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous ne vîmes aucune foſſe, & qu'ils ne parloient des morts qu'avec une apparence de myſtère ».

« Mais quels que puiſſent être les ſépulchres, les vivans ſont eux-mêmes des monumens qui rappellent la mémoire des morts. Il en eſt peu dans l'un & l'autre ſexe qui n'aient le corps cicatriſé : ces cicatrices annon-

cent les blessures qu'ils se sont faites, comme une marque de leurs regrets d'avoir perdu un parent ou un ami. Nous avons vu de ces blessures si récentes, que le sang en ruisseloit encore; c'étoit là une preuve de la mort de quelques-uns d'entr'eux; & il est fort extraordinaire qu'aucune cérémonie funèbre ne soit jamais parvenue à notre connoissance. A l'égard de la croix que nous remarquâmes près du canal de la Reine Charlotte, nous n'en pûmes tirer aucun éclaircissement des naturels, qui se contentèrent de nous dire d'un air mystérieux, que c'étoit le monument d'un mort ».

UNE remarque importante & qui jette dans le plus grand étonnement, c'est que la langue des habitans de la nouvelle Zélande est, à quelques différences près, la même que celle d'Otahiti & des Isles de la Société. Il y a même plus de ressemblance & d'analogie, entre ces deux langues qu'on n'en rencontre entre cel-

les de quelques provinces d'Angleterre. Si l'on fait d'ailleurs attention qu'il n'y a aucun rapport entre nos idées & les sons que nous employons pour les rendre sensibles & les communiquer à ceux dont nous voulons être entendus; & qu'il est de la plus grande évidence que les suggestions de la nature, bien moins encore celles de la raison, n'ont pu porter des peuples distincts, séparés, n'ayant entr'eux aucune relation, à fixer la même signification aux mêmes sons, & à y attacher précisément la même idée comme le moyen de leur liaison mutelle; on sera forcé d'en conclure que ces peuples ont une origine commune.

Les uns & les autres ont une tradition, que leurs ancêtres avoient autrefois habité une autre contrée; & conformément à la tradition de ces deux peuples, le nom de cette contrée est *Heawije*. Mais dans la supposition que ces peuples soient originairement par-

tis d'une même contrée pour venir peupler ces Isles; à des distances si éloignés, il resteroit encore à sçavoir quelle étoit cette primitive contrée? « Notre opinion, dit M. Cook, est que ces peuples ne sont point venus de l'Amérique qui est à l'Est; & à moins qu'on n'imagine qu'il y ait au Sud un continent à une latitude modérée, il s'ensuivra qu'ils sont venus de l'Ouest».

« MAIS jusqu'à présent, notre navigation n'a pas été favorable à l'opinion qui admet un continent méridional; elle a démontré qu'au moins les trois quarts d'une étendue qu'on avoit regardée comme terre ferme, étoient occupés par les eaux. Les principaux navigateurs dont on a fait valoir l'autorité en cette occasion, sont Tasman, Juan Fernandès, Lhermite, Quiros & Roggewin; mais il est démontré par la route qu'a suivie l'Endeavour que les terres apperçues par ces marins célébres, & qu'on a gratuitement suppo-

ſées faire partie d'un même continent; ne ſont que quelques Iſles diſperſées dans l'immenſité de la mer pacifique. Elle a de même ruiné toutes les raiſons alléguées en preuve d'un continent auſtral pour conſerver l'équilibre entre les deux hémiſphères ; car ſi cette prétention étoit fondée, il faudroit convenir d'après l'étendue de mer que nous avons déja parcourue, que l'hémiſphère auſtral eſt beaucoup trop léger. Lorſqu'ayant doublé le cap Horn, nous courûmes au Nord ; arrivés par les quarante degrés de latitude auſtrale, nous nous trouvions par les cent dix degrés de longitude à l'Oueſt du méridien de Greenwich ; & lorſque nous reprîmes notre route au Sud après avoir quitté Ulitea, parvenus par la même latitude quarante degrés, notre longitude étoit de cent quarante-cinq degrés ; la différence eſt de trente-cinq. Quand nous arrivâmes par la latitude de trente degrés, la différence de longitude entre les

deux routes fut de vingt-un; mais, comme à la seule inspection d'une carte, on découvre entre les tropiques un vaste espace qui n'a jamais été reconnu par aucun navigateur, on pourroit croire que le continent austral peut à travers ces parages s'avancer jusques vers l'équateur : je vais donc exposer mes raisons pour croire qu'il n'y a aucune pointe ou cap d'un continent méridional au Nord du quarantième parallèle de l'hémisphère austral ».

« Il est hors de toute vraisemblance, malgré ce qu'a allegué M. Dalrymple à l'égard de Quiros, que ce navigateur ait vu au Sud de deux Isles, qu'il découvrît entre les vingt-cinq & vingt-six degrés de latitude australe, & que je suppose être entre les cent trente & les cent quarante degrés de longitude à l'Ouest du méridien de Greenwich; il est dis-je contre toute apparence qu'il y ait apperçu les marques d'un continent, ni quelqu'autre chose qui

dans son opinion fut le signe indubitable d'une pareille terre. S'il eût eu cette conviction, il auroit certainement fait voile au Sud pour chercher ce continent, & s'il l'eût cherché, dans la supposition que les signes fussent indubitables, il l'auroit reconnu : la découverte d'un continent méridional étoit l'unique objet de son voyage : & il paroît que personne au monde n'avoit cette découverte plus à cœur; si donc il fut par la latitude de vingt-six degrés Sud, & par la longitude de cent quarante-six degrès à l'Ouest de Greenwich, où les Isles qu'il apperçut sont placées par M. Dalrymple, on peut hardiment en inférer qu'aucune partie d'un continent austral ne s'étend à cette latitude ».

Il paroîtra, je crois, d'une égale évidence d'après la relation du voyage de Roggewin, qu'entre les longitudes de cent trente & de cent cinquante degrés à l'Ouest du méridien de Greenwich, il n'y a aucun continent au Nord de

de trente-cinq degrés de latitude Sud. M. Pingré, dans le Mémoire qu'il a publié ſur le paſſage de Vénus, a inſéré un extrait du voyage de Roggewin; & une carte de la mer du Sud. Il ſuppoſe dans ce Mémoire, que ce navigateur ayant quitté l'Iſle de Pâques, qu'il place par la latitude de ving-huit degrés trente minutes Sud, & par la longitude de deux cens cinquante-quatre degrés; à compter du premier méridien, fit voile au Sud-Oueſt juſques par les trente-quatre degrés Sud, & enſuite à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Si ce fut là ſa route, il eſt démontré qu'il n'y a point de continent au Nord de trente-cinq degrés Sud».

« S'IL faut en croire M. Dalrymple; ce navigateur ſuivit une autre route; il penſe que de l'Iſle de Pâques, il fit voile au Nord-Oueſt, prenant enſuite une route peu différente de celle que le Maire avoit faite; mais il eſt peu probable qu'un homme qui ſur ſa demande

eſt envoyé à la recherche d'un continent auſtral, ait pris une route où d'après le Maire, il étoit aſſuré de ne pas le rencontrer. Il faut néanmoins convenir qu'il n'eſt pas aiſé d'aſſigner la route qu'a ſuivie Roggewin, parce que dans la relation qui fut publiée de ce voyage on n'y fait mention ni des latitudes ni des longitudes ».

« J'AVOUE, pour mon compte, que dans la mer du Sud, je n'ai trouvé ſur ma route à l'Oueſt, au Nord, & au Sud, aucun ſigne qui annonçât l'exiſtence d'un continent. J'ai bien vu fréquemment de nombreuſes compagnies d'oiſeaux; mais ils ne différoient pas de ceux qu'on rencontre à la plus grande diſtance des terres : j'ai apperçu des goëmons & toutes ces mauvaiſes herbes qui croiſſent ſur les rochers; & je n'en ai pas inféré le voiſinage des terres; parce que c'eſt un fait que des pois, qu'on appelle *œil de bœuf*, & qu'on ſait ne croître qu'aux Indes occiden-

tales, ſont jettés annuellement ſur la côte d'Irlande, qui en eſt éloignée au moins de douze cens lieues ».

« Je crois avoir prouvé qu'il n'y a point de continent au Nord du quarantième parallèle de l'hémiſphère méridional. Je ne puis rien affirmer ſur ce qui eſt plus au Sud ; ce voyage a donc ſervi à réduire la poſſibilité du ſite d'un continent, dans cet hémiſphère, au Nord de quarante degrés, à un ſi petit eſpace, qu'il n'y a pas lieu de croire qu'il reſte encore long-tems inconnu. Les voyages qu'on entreprendra pour réſoudre abſolument la queſtion d'un continent auſtral, procureront toujours l'avantage de découvrir un grand nombre d'Iſles entre les Tropiques, qui n'ont jamais été viſitées par les Européens. Tupia nous a fait la deſcription de plus de cent trente Iſles qui nous ſont inconnues, & de ſa propre main, il en a tracé environ ſoixante & quatorze ſur une carte ».



CHAPITRE X.

Defcente fur la côte orientale de la nouvelle Hollande ; incidens qui y font arrivés ; defcription de la contrée & de fes habitans.

Après une circon-navigation de fix mois autour de nouvelle Zélande, M. Cook prenant fon point de départ du cap Farewell, fitué par les quarante degrés trente-trois minutes de latitude auftrale, & par les cent quatre-vingt-onze degrés quarante-une minutes de longitude, fit voile à l'Oüeft, dans le deffein d'attérir fur la côte orientale de la nouvelle Hollande, dont il eut connoiffance le 19 Avril 1770.

La pointe la plus méridionale de la côte fut eftimée être par la latitude auftrale de trente-fept degrés cinquante-huit minutes, & par la longitude de

cent soixante-six degrés trentre-quatre minutes. Elle fut appellée la pointe Hicks, du nom du premier Lieutenant qui l'avoit apperçue, à la distance de cinq ou six lieues.

De la pointe Hicks, la côte court d'un côté au Sud-Ouest & de l'autre au Nord-Est ou plutôt à l'Est. M. Cook ne vit aucune terre au Sud de la Nouvelle Hollande, quoique le tems fut serein, & que par sa longitude comparée avec celle de Tasman, telle que l'a donnée Rembrantse dans les extraits du journal de Tasman, la terre de Vandiemen eût dû se montrer au Sud. « Je n'assurerai pas, dit-il, que ces deux terres se joignent; mais j'ai eu lieu de le conjecturer par la chûte subite de la mer dès que le vent fut un peu calmé ».

« Étant par la latitude de trente-sept degrés cinquante minutes Sud, & par cent soixante-sept degrés douze minutes de longitude, les extrémités de la terre s'étendoient du Nord-Ouest à

S 3

l'Eſt-Nord-Eſt, & je vis une pointe remarquable qui nous reſtoit au Nord vingt degrés à l'Eſt à la diſtance d'environ quatre lieues. Cette pointe s'élève en un mondrain de figure ronde ; je la nommai la *pointe du Bélier*, toute la partie de la côte que nous avions vue, paroiſſoit être baſſe & unie : le rivage étoit couvert de ſable blanc, mais la contrée étoit boiſée & couverte de verdure ».

« VERS les ſix heures du ſoir nous étions à deux lieues d'une petite Iſle, voiſine d'une pointe du continent, à laquelle je donnai le nom de cap Howe. Il eſt encore remarquable par quelque mondrains du continent, qui n'en ſont pas éloignés, en ce que la terre court d'un côté au Sud-Oueſt & de l'autre au Nord ».

« COMME nous prolongions la côte à la diſtance de quatre lieues environ par un très-beau tems, nous avions une vue exacte de la terre, qui ſe montroit

ſous un aſpect très-agréable : elle eſt d'une hauteur modérée, heureuſement diverſifiée par l'inégalité du terrein, par des collines, des vallons de verdure, des pieces d'eau, & par des petites plaines généralement couvertes d'arbres. Les collines s'élèvent en pente douce jusqu'à leur cime. Pluſieurs fumées qui s'élèvoient de divers endroits nous annoncèrent qu'elle avoit ſes habitans ».

« Le 21, nous étions par le travers d'une haute montagne, dont le pied s'avance juſqu'au bord de la mer. Je lui donnai le nom de *cap Dromadaire*, à cauſe de ſa reſſemblance avec le dos de cet animal. Le rivage forme en cet endroit une pointe que j'appellai la *pointe du Dromadaire* ; au-deſſus eſt un mondrain pyramidal. Cette pointe eſt ſituée par les trente-ſix degrés dix-huit minutes de latitude auſtrale, & par les cent ſoixante-ſept degrés quarante-ſix minutes de longitude ».

« ARRIVÉ à midi par les trente-cinq degrés quarante-neuf minutes de latitude auſtrale, le cap Dromadaire nous reſtant au Sud trente degrés à l'Oueſt, diſtant de douze lieues, nous eûmes la vue d'une baie dans laquelle étoient trois ou quatre petites Iſles. Elle paroiſſoit fournir peu d'abri contre les vents du large ».

« A meſure que nous prolongions la côte on voyoit de nouvelles fumées s'élever le long du rivage. Vers les cinq heures du ſoir, nous nous trouvions par le travers d'une pointe de terre, dont la pente eſt ſi roide que je la nommai la *pointe Droite*. Nous rangeâmes enſuite le rivage de ſi près que nous diſtinguâmes pluſieurs Indiens ſur la plage: ils paroiſſoient être noirs. Le 22, nous eûmes la vue d'un pic remarquable par ſa reſſemblance avec un colombier; & par cette raiſon je l'appellai le *Colombier*. Dans ce même tems une petite Iſle baſſe, nous reſtoit dans le Nord-

Oueſt, à la diſtance de deux ou trois lieues. Cette petite Iſle touche preſque le rivage ».

« ENTRE le cap Dromadaire & le Colombier, nous apperçûmes de hautes montagnes, qui à l'exception de deux, ſont toutes couronnées d'arbres : les deux autres ſont très-remarquables : leur cime eſt une plaine unie, défendue tout autour par des rochers eſcarpés. La contrée eſt preſque par-tout couverte de grands & magnifiques arbres ».

« UNE pointe dont nous eûmes connoiſſance le jour de la Saint-George, fut nommée le *cap George*. A deux lieues au Nord de ce cap le rivage ſemble former une baie, où l'on pourroit mouiller à l'abri des vents du Nord-Eſt. La pointe ſeptentrionale de cette baie, fut nommée à cauſe de ſa figure le *Long Nez*; & environ huit lieues plus au Nord eſt une autre pointe, que la couleur de la terre m'engagea à nommer la pointe Rouge; ſa latitude eſt par les trente-

quatre degrés vingt-neuf minutes Sud, & par cent soixante-huit degrés cinquante minutes de longitude. Au Nord-Ouest de la pointe rouge, à quelque distance du rivage, on voit une colline dont la croupe est exactement semblable à la forme d'un chapeau ».

« PARVENU, le 27, par la latitude de trente-quatre degrés dix minutes, je fis mettre l'jole en mer pour tenter une descente. Nous vîmes dans ce même tems plusieurs Indiens qui marchoient à grands pas le long du rivage; quatre d'entr'eux portoient de petites pirogues sur leurs épaules : je pensai qu'ils alloient les lancer à l'eau pour arriver au vaisseau, mais je me trompai. Alors je m'embarquai dans l'jole avec MM. Banks, Solander, Tupia & quatre matelots : nous voguâmes du côté où les Indiens étoient assis sur des rochers & paroissoient nous attendre; mais quand nous en fûmes à un quart de mille, ils se levèrent & fuirent précipitamment

dans les bois. Néanmoins nous résolûmes de débarquer & d'avoir avec eux une entrevue; nous fûmes encore trompés dans notre attente; une lame énorme qui battoit toute la rive rendoit la descente impraticable ».

« Le 28, à la pointe du jour, nous découvrîmes une baie où, selon toute apparence, on devoit être à l'abri de tous les vents; je résolus d'y mouiller: j'envoyai la chaloupe aux ordres du Maître pour en sonder l'entrée, dont nous n'étions éloignés que d'environ un mille. Nous apperçûmes dix Indiens sur le rivage, qui à notre approche quittèrent leur feu & se retirèrent sur une petite éminence, d'où ils pouvoient observer tous nos mouvemens. Bientôt deux pirogues, ayant chacune deux hommes à bord, descendirent sur le rivage au-dessous de l'éminence, & les Indiens qui les montoient allèrent joindre leurs compagnons ».

« Les Indiens voyant approcher la

chaloupe, se retirèrent tous plus avant sur la hauteur; un seul se cacha entre les rochers, près de l'endroit du débarquement. La chaloupe rangeant le rivage, la plupart des Indiens la suivirent à une certaine distance ».

« Le Maître m'informa à son retour que plusieurs Indiens rassemblés sur le rivage à une anse qui est un peu endedans de la baie, l'avoient invités à descendre par des signes & des paroles dont il n'avoit pas compris la signification, & qu'il les avoit tous vus armés de longues piques & de sabres de bois ».

« Les Indiens qui n'avoient pas suivi la chaloupe, voyant le vaisseau s'approcher du rivage, firent plusieurs gestes menaçans & agitèrent leurs armes: de ce nombre il y en avoit particulièrement deux qui faisoient une grotesque figure; leur visage sembloit être poudré à blanc, & le corps étoit peint de larges bandes de la même couleur,

qui traverſant obliquement la poitrine & le dos, avoient l'apparence des bandoulières de nos ſoldats : des bandes de la même eſpece étoient tracées autour des jambes & des cuiſſes. Ils étoient armés de ſabres de bois environ de deux pieds & demi de longueur, & ils ſembloient ſe parler avec beaucoup de chaleur ».

« NOUS entrâmes dans la baie, & nous y laiſsâmes tomber l'ancre ſur le côté du Sud par ſix braſſes d'eau, ayant la pointe méridionale de l'entrée au Sud-Eſt, & la pointe ſeptentrionale à l'Eſt. En y entrant, nous vîmes ſur l'une & l'autre pointe de la baie, quelques cabanes & pluſieurs familles d'Indiens. Sous la pointe méridionale, étoient quatre pirogues ayant chacune à bord un ſeul homme : ils étoient ſi occupés à ſuivre le poiſſon, qu'ils frappoient avec leurs lances, qu'ils n'apperçurent pas le vaiſſeau au moment de ſon paſſage ».

« L'ENDROIT où nous avions mouillé étoit vis-à-vis d'un petit hameau de ſix ou huit maiſons. Comme nous nous diſpoſions à mettre dehors la chaloupe, nous vîmes ſortir du bois une vieille femme ſuivie de trois enfans : elle portoit du bois de chauffage ; chacun de ſes enfans avoit auſſi ſon petit fardeau : lorſqu'elle fut près des maiſons, trois autres enfans plus jeunes que les premiers vinrent au-devant de la vieille : elle fixa pluſieurs fois ſes regards ſur le vaiſſeau ; mais elle ne marqua ni frayeur ni étonnement. L'inſtant d'après elle fit du feu ; & les quatre pirogues revinrent de la pêche ».

« CES hommes débarquèrent, hâlèrent à terre leurs pirogues, & ſe mirent à préparer leur dîner. Suivant toutes les apparences, nous ne leur cauſions pas de grandes inquiétudes ; à peine paroiſſoient-ils nous remarquer, quoique nous n'en fuſſions pas éloignés d'un demi-mille. Nous obſervâmes que

de tous les Indiens que nous avions vu ſur cette côte, il n'y en avoit pas un ſeul qui eût quelque apparence de vêtement; la vieille elle-même étoit nue, ſans ceinture, ſans une ſeule feuille pour couvrir les parties naturelles ».

« Nos bateaux étant armés, nous nous embarquâmes avec Tupia pour aller à terre; nous ramâmes vers l'endroit du rivage où nous voyions les Indiens, & nous commencions à croire qu'ayant fait ſi peu d'attention à l'arrivée du vaiſſeau dans leur baie, ils verroient notre deſcente avec la même indifférence; mais il en arriva autrement ».

« Dès que nous fûmes près du rivage, deux d'entr'eux vinrent pour s'oppoſer à notre débarquement & les autres prirent la fuite. Chacun de ces deux champions étoit armé d'une lance d'environ dix pieds de longueur, & d'un bâton court qu'ils paroiſſoient ma-

nier comme une machine propre à donner plus de jeu à leur lance. Ils nous adreſsèrent la parole d'un ton rauque & menaçant : leur langage avoit quelque choſe de dur & de barbare ; Tupia ne put en comprendre un ſeul mot ; ils branloient leurs lances & paroiſſoient réſolus d'empêcher la deſcente de tout leur pouvoir, quoiqu'ils ne fuſſent que deux & que nous fuſſions quarante ».

« Il eût été difficile de ne pas admirer leur courage. L'inégalité du nombre ne me permit pas de commencer par commettre des hoſtilités : j'ordonnai au bateau d'arrêter ; alors nous leur fîmes des ſignes d'amitié, & pour gagner leur bienveillance, je leur jettai des clous, des grains de raſſade & quelques autres colifichets, qu'ils ramaſsèrent, & dont ils parurent charmés. Je leur fis ſigne que nous avions beſoin d'eau, & j'employai tous les moyens dont je pus m'aviſer pour les convaincre que nous ne voulions pas leur nuire ».

« Ils

« ILS nous firent à leur tour quelques signes que je pris pour une invitation de descendre à terre; mais nous voyant avancer, ils se présentèrent pour s'opposer à notre débarquement. L'un étoit un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans, l'autre paroissoit être d'un moyen âge. Ne pouvant vaincre autrement leur opiniâtreté, je tirai un coup de fusil entr'eux. Au bruit du coup, le plus jeune laissa tomber un faisceau de lances sur le rocher; mais revenant bientôt à lui-même, il s'en ressaisit sur le champ. Nous ayant lancé une pierre, un coup de mousquet chargé à dragées atteignit le plus âgé à la jambe: se sentant blessé, il courut vers l'une des maisons, qui n'étoient éloignées que d'environ cinquante toises ».

« J'ESPÉRAI alors que toute contestation étoit finie, & nous débarquâmes; mais nous avions à peine quitté le bateau, que nous le vîmes revenir avec une espece de bouclier pour se mettre

à l'abri de nos coups. Dès qu'il fut à portée, il fit voler ſur nous une lance & ſon camarade une autre : elles tombèrent à l'endroit où nous étions en plus grand nombre ; mais ne bleſsèrent perſonne. A la décharge d'un troiſième coup de fuſil, l'un d'eux jetta une autre lance, & à l'inſtant ils prirent la fuite ».

« Si nous les euſſions pourſuivis, peut-être aurions-nous pris l'un des deux ; mais, ſur le ſoupçon que leurs lances ne fuſſent empoiſonnées, je ne crus pas qu'il fût prudent de nous engager dans les bois ».

« Nous allâmes viſiter leurs maiſons, dans l'une deſquelles nous trouvâmes les enfans qui s'étoient cachés derrière un bouclier & quelques écorces : nous ne fîmes pas ſemblant de les appercevoir ; & en ſortant, nous laiſsâmes dans la maiſon quelques grains de raſſade, des rubans, quelques pieces d'étoffe & d'autres préſens, que nous préſumâmes

devoir nous procurer l'amitié des habitans à leur retour. Nous en emportâmes toutes les lances qui y étoient : elles varioient pour la longueur de ſix juſqu'à quinze pieds ; toutes étoient armées d'os de poiſſon, & les arrêtes en étoient très-aigues. Nous obſervâmes qu'elles étoient imprégnées d'une ſubſtance viſqueuſe de couleur verdâtre ; ce qui favoriſoit l'opinion qu'elles étoient empoiſonnées ».

« En ſe retirant dans le bois, ils laiſsèrent ſur le rivage leurs pirogues. La ſtructure en eſt de la plus grande ſimplicité ; ce qui les compoſe eſt l'écorce dégagée d'un demi-tronc d'arbre nouée à chaque extrémité par des liens d'un bois blanchâtre & flexible, & ſéparée dans le milieu par des pieces de bois qui les traverſent. Ces frêles barques ont de douze à quinze pieds de longueur ».

« Nous fîmes enſuite des recherches pour trouver quelques ſources d'eau fraîche ; mais ce fut inutilement ; nous

ne découvrîmes d'autre eau douce que dans un trou qu'on avoit creufé dans le fable ».

« Nous étant rembarqués, nous dépofâmes nos faifceaux de lances à bord, & nous allâmes defcendre fur la pointe feptentrionale de la baie, où à notre arrivée nous avions vu un certain nombre d'Indiens ; mais elle étoit alors entièrement déferte. Nous y trouvâmes de l'eau fraîche, qui tombant du haut des rochers formoient au bas plufieurs étangs ; mais ils étoient fitués de manière à ne pouvoir nous en procurer fans difficulté pour notre ufage ».

« Je penfai qu'il y avoit encore plus d'avantage à creufer des puits dans le fable. Je débarquai le lendemain fur la pointe méridionale avec des travailleurs ; mais fur de plus exactes recherches, nous eûmes le bonheur de découvrir un petit ruiffeau, dont l'eau étoit parfaite, & qui fuffifoit pour fournir à tous nos befoins ».

« En retournant à la maiſon où nous avions vu les enfans, nous eûmes le chagrin de trouver qu'on n'avoit touché à aucune des choſes que nous y avions laiſſées la veille; & nous n'apperçûmes pas un ſeul Indien ».

« Après avoir débarqué nos pieces à l'eau, & placé une garde pour protéger les travailleurs, j'allai dans la chaloupe reconnoître la baie, & en prendre les ſondes. Dans cette excurſion, je vis pluſieurs Indiens, mais tous prirent la fuite à mon approche. Dans une place où je débarquai, je trouvai pluſieurs petits feux, ſur leſquels cuiſoient des moules fraîches; j'y vis auſſi quelques huîtres d'une largeur conſidérable ».

« Les travailleurs étant retournés à bord pour dîner, dix ou douze Indiens ſe rendirent dans cette place, conſidérèrent les pieces à l'eau avec une grande attention, ſans y toucher, & s'éloignèrent avec les pirogues qu'ils avoient laiſſées ſur le rivage ».

« Les travailleurs étant revenus à leur poste dans l'après-midi, seize ou dix-huit Indiens, tous armés, se montrèrent à cinquante toises environ de distance, où ils s'arrêtèrent : deux d'entr'eux s'avancèrent de quelques pas ; & M. Hiks qui commandoit le détachement alla à leur rencontre avec un second ; en approchant ils leur montrèrent quelques présens, & leur firent tous les signes d'amitié imaginables ; mais ces signes de bienveillance ne produisirent aucun effet ; car avant qu'ils pussent arriver à eux, ils se retirèrent, & il eût été inutile de les poursuivre ».

« Le soir j'allai avec MM. Bancks & Solander descendre dans une petite anse sablonneuse, sur la rive septentrionale de la baie, où en trois ou quatre coups de filet, nous prîmes plus de trois cens livres de poissons ».

« Le lendemain avant la naissance du jour, on entendit les cris des In-

diens qui étoient revenus dans les maisons qu'ils avoient abandonnées. Dès que le jour parût on les vit marcher le long du rivage & l'inftant d'après ils fe retirèrent dans les bois, où à la diftance d'environ un mille des bords de la mer, ils allumèrent plufieurs feux ».

« LES travailleurs retournèrent à terre : & ceux qui devoient couper des herbes, s'étant un peu éloignés du gros de la troupe, apperçurent quinze ou feize Indiens qui s'avançoient fur eux : tous étoient armés de bâton, qui reluifoient comme des fufils : à leur approche, les faucheurs fe retirèrent vers le détachement de la marine. Les Indiens, encouragés par cette apparence de fuite fe mirent à les pourfuivre : mais ils s'arrêtèrent à une certaine diftance, & ayant pouffé de grands cris, ils rentrèrent dans le bois. Le foir, ils répétèrent la même manœuvre. Je les fuivis moi-même le long du rivage pendant un tems confidérable, fans

pouvoir les engager à s'arrêter ».

« Ce même jour, la hauteur méridienne du soleil observée un peu en dedans de l'entrée méridionale de la baie, donna pour le lieu de l'observation une latitude de trente-quatre degrés Sud. L'inclinaison de l'aiguille aimantée fut de onze degrès trois minutes vers l'Est ».

« Le jour suivant, qui étoit le premier de Mai, nous nous proposâmes de faire une incursion dans la contrée, dans le dessein d'attirer quelques Indiens par de bonnes façons, & de les renvoyer à leurs amis avec des présens; espérant que cette marque de nos paisibles intentions suffiroit pour les engager à nous faire visite & à entrer avec nous en quelque liaison. Nous partîmes convenablement équippés pour cette expédition ».

« Nous visitâmes d'abord les cabanes qui étoient près de l'aiguade, & où les Indiens se rendoient toutes les nuits,

Quoique nos petits préfens n'euffent pas été emportés, nous en laifsâmes de nouveaux d'un peu plus de valeur; tels que des étoffes, des miroirs, des peignes, & des grains de raffade; de-là nous nous avançâmes dans la contrée. Elle eft unie médiocrement, élevée, couverte de bois dont les clairières permettent à la vue de s'étendre & de découvrir une affez grande étendue de pays. La verdure, les plantes, les arbuftes, qui croiffent en une exceffive abondance fur toute la furface de cette terre, annoncent fa fertilité ».

« Nous vîmes plufieurs maifons d'Indiens, & diverfes places où ils avoient paffé la nuit couchés fur l'herbe fans aucun abri; mais nous ne vîmes qu'un feul habitant, qui, au moment qu'il nous apperçut, prit la fuite. Nous laifsâmes par-tout des marques de notre bienfaifance ».

« Nous eûmes la vue, mais très-fugitive & très-imparfaite d'un petit

animal, de la grosseur à peu près d'un lapin. Le levrier de M. Banks l'apperçut & l'auroit probablement atteint, si au moment qu'il partit il ne s'étoit pas blessé contre un tronc d'arbre, caché sous de longues herbes ».

« Nous observâmes la fiente d'un quadrupède frugivore, que nous jugeâmes être de la grosseur d'un daim; & les vestiges d'un autre, qui paroissoit être de la taille d'un loup; nous donnâmes la chasse à un troisième dont les pieds ressemblent à ceux de la belette ».

« Une foule d'oiseaux étoient perchés sur la cime des arbres : entre les différens oiseaux qu'on voit voler en nombreuses compagnies, nous en avons remarqué un dont le plumage, nuancé de toutes les couleurs de l'iris, étoit de la plus grande beauté ; cet oiseau est de l'espece du loriot, & nous le nommâmes loriquet ».

« Les arbres ne sont pas fort variés. L'espece la plus considérable produit

une résine assez semblable à celle que les Naturalistes nomment *Sang de Dragon.* Dans quelques-uns de ces arbres, on avoit taillé des degrés à trois pieds de distance l'un de l'autre, pour pouvoir grimper commodément jusqu'à leur cime ».

« M. GORE, le second Lieutenant, qui le matin avoit été envoyé pour faire la pêche à la pointe de la baie, voulut revenir par terre, & prenant avec lui un quartier-maître, il renvoya son bateau. Ils avoient à peine fait deux milles dans les terres, qu'ils se virent poursuivis par vingt-deux Indiens. Quand M. Gore faisoit face, les Indiens s'arrêtoient, toujours prêts à fuir dès qu'on faisoit mine d'aller à eux ; mais le voyoient-ils reprendre sa route, ils continuoient de le suivre ; cependant ils ne l'attaquèrent pas, quoiqu'ils fussent tous armés de lances. Lorsque les Indiens apperçurent le reste de la troupe, ils rallentirent leur poursuite, & s'arrê-

tèrent à la diſtance d'un quart de mille; où ils parurent tranquilles ».

« M. MONCKHOUSE avec deux ou trois autres imaginèrent de ſe ſervir contre les Indiens d'un ſtratagême qui penſa leur être à eux-mêmes funeſte. Leur deſſein étoit de s'approcher des Indiens, d'auſſi près que ceux-ci le permettroient ſans ſe retirer; &, feignant alors d'être ſaiſis de frayeur, de fuir ſubitement, pour les engager dans une pourſuite téméraire; ce qui vraiſemblablement fourniroit l'occaſion de les environner & de ſe ſaiſir de quelques-uns d'eux. Mais les Indiens ſe conduiſirent comme s'ils avoient ſoupçonné le piege qu'on vouloit leur tendre. Nos gens n'avoient pas encore fui devant eux l'eſpace de ſix toiſes, après leur avoir témoigné cette crainte ſimulée, que les Indiens coururent deſſus & lancèrent ſur eux leurs armes, en pouſſant des cris terribles. Un des Officiers, entendant les

cris des Indiens tourna la tête, & voyant voler les lances dont il pouvoit être percé, se sauva derrière un arbre qu'il eut à peine le tems d'atteindre, quoiqu'il n'en fut qu'à quelques pieds de distance. Une de ces lances s'enfonça dans l'endroit qu'il venoit de quitter, un autre pénétra profondément dans l'arbre qui lui servoit de bouclier. Entre plusieurs autres qui tombèrent en différens endroits, une vint s'attacher aux branches d'un arbre, précisément au-dessus de la tête de celui qui avoit couru avec le plus de vîtesse, & qui se trouvoit déja à plus de cent cinquante pas des Indiens; une autre lui passa entre les jambes en entrant dans la terre. Les Indiens, ayant lancé leurs traits ne songèrent point à continuer leur poursuite; ils se retirèrent dans le bois: & nos gens, heureusement échappés du danger, ramassèrent ces lances & revinrent à l'aiguade. J'arrivai dans ce moment avec MM. Banks, Solander &

Tupia. Voulant convaincre les Indiens qu'ils ne nous inſpiroient aucune crainte, & que nous ne voulions leur faire aucun mal, nous nous avançâmes vers eux ; mais malgré toutes nos invitations, nous ne parvînmes jamais à les engager à nous attendre ».

« Tupia, qui étoit devenu un très-bon chaſſeur, s'écartoit ſouvent dans les bois, pour tirer des perroquets. Il nous dit qu'il avoit une fois rencontré neuf Indiens ; & qu'au moment qu'ils l'apperçurent, ils fuirent avec précipitation & en déſordre ».

« Le jour ſuivant douze pirogues, montées chacune par un Indien, s'approchèrent du côté de l'aiguade, & n'en étant qu'à la diſtance d'un demi-mille, ils s'occupèrent à la pêche, ſans paroître ſonger à autre choſe. Cependant quelques-uns de nos gens étoient à chaſſer dans le voiſinage de cette place : un Indien, dont la curioſité fut enfin excitée par le bruit de quelques

coups de fusils, hâla sa pirogue à terre, & alla observer les chasseurs. Environ un quart-d'heure après il revint, lança sa pirogue à l'eau, & rejoignit ses compagnons. Cet incident montre que les Indiens acquirent la connoissance du pouvoir de nos armes à feu, dans les momens mêmes où nous nous en doutions le moins; car cet Indien, qu'avoit observé par hazard M. Banks, n'avoit été remarqué par aucun des chasseurs qu'il avoit été reconnoître ».

« Tandis que M. Banks s'occupoit à faire une riche collection de plantes aux environs de l'aiguade, j'allai avec MM. Solander & Monckhouse au fond de la baie pour examiner cette partie de la contrée, & faire de nouvelles tentatives pour former quelque liaison avec les Naturels. Nous apperçûmes onze ou douze petites pirogues, montées chacune par un seul homme: & qui à notre approche se retirèrent sur un bas fond ».

« A l'endroit où nous débarquâmes, nous vîmes d'autres Indiens, qui sautèrent à l'inſtant dans leurs pirogues, & nagèrent avec célérité pour s'éloigner de nous. Nous pénétrâmes dans la contrée juſqu'à une certaine diſtance : le coup d'œil en étoit à peu près le même que dans la partie que nous avions déja parcourue ; mais le ſol étoit beaucoup plus riche : car au lieu d'être ſablonneux, il étoit compoſé d'une terre noire végétale, dont le lit s'étendoit à une grande profondeur. Un pareil ſol feroit d'une grande fertilité, &, je penſe, très-propre à la production de toutes les eſpeces de grain ».

« Dans le bois, nous trouvâmes un arbre dont le fruit a la couleur & la forme de la ceriſe ; ce fruit, qui a un petit goût d'acide, n'eſt pas déſagréable. La campagne eſt en quelques endroits ſablonneux, ſemée de roches : mais ces places ſtériles ne ſont pas d'une grande étendue & ſont d'ailleurs rachetées

rachetées par des prairies ſuperbes ».

« En revenant à notre bateau, nous apperçûmes quelques fumées ſur une autre partie de la côte; & nous ramâmes à l'inſtant de ce côté dans l'eſpérance d'y rencontrer des Indiens; mais à notre approche, ils s'éloignèrent avec précipitation. Nous trouvâmes ſur le rivage ſix petites pirogues & ſix petits feux, ſur leſquels étoient des moules, & un peu plus loin quelques huîtres. Nous mangeâmes une partie de leur dîner, & nous leur laiſsâmes en échange des grains de raſſade & quelques colifichets propres à leur plaire ».

« Le lendemain, le tems ne me permettant pas de faire voile, je fis partir pluſieurs détachemens pour divers endroits, dans la vue d'eſſayer encore s'il ne feroit pas poſſible d'avoir quelque commerce avec les Indiens. Un quartier-maître, s'étant écarté de ſa petite troupe, fit rencontre d'un vieillard, d'une femme & de quelques petits enfans. Ils

étoient affis fur un fiège de gazon, au bord d'un ruiffeau qu'ombrageoit un arbre touffu ; & ils n'apperçurent le quartier-maître qu'au moment où il fut à côté d'eux. A fa vue, ils parurent faifis de frayeur, mais fans fonger à prendre la fuite. Cet homme qui n'avoit rien à leur donner qu'un perroquet qu'il avoit tué, le leur offrit; mais ils refusèrent de l'accepter, le repouffant de la main par crainte ou par averfion. Il ne refta pas long-tems avec eux, parce qu'appercevant plufieurs pirogues qui pêchoient fur le rivage, il craignit que les Indiens ne defcendiffent à terre pour l'attaquer. Il rapporta que ces Infulaires étoient d'une couleur très-bronzée, & non pas noire; que le vieillard avoit les cheveux gris & épais, la barbe longue & rude ; que la femme avoit les cheveux coupés courts; & que les uns & les autres étoient abfolument nuds ».

« LA belle collection de plantes que

MM. Banks & Solander firent dans les environs de cette baie, m'engagea à lui donner le nom de la *baie de Botanique*. Elle eſt ſituée par les trente-quatre degrés de latitude auſtrale & cent ſoixante-neuf degrés quatre minutes de longitude ».

« CETTE baie eſt d'une vaſte étendue, & réunit tous les avantages qu'on peut ſe propoſer dans un mouillage. L'eau fraîche & le bois s'y trouvent en abondance. On n'y voit que deux eſpeces d'arbres propres au bois de conſtruction. Ces arbres ſont au moins auſſi gros que les chênes d'Angleterre : l'une, à peu de choſe près, en a l'apparence, & elle diſtille cette gomme réſineuſe, appellée *Sang de Dragon* ; ſon bois eſt dur, peſant, & d'une couleur auſſi foncée que celui du *lignum vitæ*. L'autre produit des arbres d'une tige droite, élevée, qu'on prendroit, de loin, pour des pins; ſon bois a beaucoup de reſſemblance avec celui du chêne verd de

l'Amérique. La contrée en général, eſt baſſe, unie & boiſée ».

« Les bois, comme on l'a déjà obſervé, ſont peuplés d'un nombre prodigieux d'oiſeaux d'une beauté rare, & particulièrement d'une eſpece de perroquets, dont le plumage efface les plus brillantes couleurs. Nous y vîmes auſſi quantité de corneilles, exactement ſemblables à celles d'Angleterre. Dans le voiſinage du fond de la baie, il y a de grands bancs de ſable, là ſe retirent une foule d'oiſeaux aquatiques, dont le grand nombre nous étoit entièrement inconnu. Il y en avoit une eſpece particulièrement remarquable, par l'oppoſition du blanc & du noir qui nuançoient leur plumage; ils étoient plus gros que des cignes, & avoient quelque reſſemblance avec le pélican. Sur ces bancs de ſable & de vaſe, ſe trouve une immenſe quantité d'huîtres, de moules, de pétoncles & d'autres coquillages: les habitans, qui en font leur princi-

pale nourriture, viennent avec leurs barques légères ſur ces bancs de ſable, & y prennent à la main ces cruſtacées. Nous n'avons point remarqué qu'ils les mangeaſſent cruds; mais ayant ſouvent de petits feux dans leurs canots, ils ne vont pas toujours à terre pour les préparer ».

« LES coquillages ne ſont pas leur ſeule nourriture, la pêche qui eſt très-abondante ſur la côte, leur fournit une grande variété de poiſſon qu'ils ſavent prendre de diverſes manières ».

« LES Indiens qui habitent les environs de cette baie, vont nuds, & ne portent pas même une ceinture pour cacher les parties naturelles. Il n'eſt pas apparent qu'ils ſoient nombreux, ni qu'ils vivent en ſociété. Nous les avons vus comme les autres animaux, diſperſés le long de la côte & dans les bois. Il nous ſeroit difficile de rien dire de bien poſitif ſur leurs mœurs & leurs uſages, puiſque nous n'avons pas eu

avec eux la moindre liaiſon. Depuis l'inſtant de réſiſtance qu'ils opposèrent à notre deſcente, ils ne s'approchèrent plus de nous, & ne touchèrent à aucun des articles que nous avions laiſſés dans leurs cabanes ».

« DANS les ſyzygies, le flot qui commence ici à huit heures du matin, s'élève à la hauteur perpendiculaire de cinq ou ſix pieds ».





CHAPITRE XI.

Description de la côte depuis la Baie de Botanique jusqu'à celle de la Trinité; ses habitans & ses productions.

« APRÈS une relâche de huit jours, nous fîmes voile de la baie de Botanique, & nous continuâmes à prolonger la côte. Nous arrivâmes à midi par le travers d'une baie, où le mouillage paroît être bon; je l'appellai *le port Jackson*. Notre latitude étoit trente-trois degrés cinquante minutes Sud. Cette baie est à trois lieues au Nord de la baie de Botanique. A cette hauteur l'aiguille aimantée déclina de huit degrés vers l'Est. Au coucher du soleil, la terre la plus septentrionale que nous eussions en vue, nous restoit au Nord vingt-six degrés à l'Est. Et la côte dans le Nord, quarante degrés à l'Ouest, à la distance de quatre lieues, paroissoit hachée &

former une baie, que je nommai *la Baie Rompue*. Elle eſt au trente-troiſiéme degré quarante-deux minutes de latitude auſtrale ».

« Le lendemain nous vîmes une pointe de terre qui ſembloit former trois angles ſaillans, & je lui donnai le nom de *Cap des trois Pointes*. Dans l'après midi, nous apperçûmes pluſieurs fumées s'élever de divers endroits de la côte ».

« Nous rangeâmes, le 10, une pointe baſſe pierreuſe, que j'appellai *la Pointe-Etienne*. Sur ſon côté ſeptentrional, on voit une ouverture, que je nommai *le Port-Etienne*. Il me parut que dans cette ouverture on étoit à l'abri de tous les vents. Elle gît par les trente-deux degrés quarante minutes de latitude auſtrale, & cent ſoixante-neuf degrés cinquante minutes de longitude. A l'ouvert du Port, ſont trois petites Iſles, dont deux ſont très-élevées, & ſur le continent près du rivage, on voit quel-

ques collines de forme ronde, que de loin on feroit tenté de prendre pour des Isles ».

« ENVIRON à quatre ou cinq lieues de la Pointe-Etienne, le rivage présente deux mondrains, que j'ai nommés *le Cap Hawke.* Il gît par les trente-deux degrés quatorze minutes de latitude, & par les cent soixante-dix degrés onze minutes de longitude. A la hauteur de trente-un degrés quarante minutes Sud, sont trois hautes montagnes contigues l'une à l'autre; comme elles ont entr'elles une grande ressemblance, nous les nommâmes *les trois Freres.* On peut les appercevoir à la distance de quatorze ou quinze lieues ».

« PARVENUS à la latitude de trente-un degrés, nous apperçûmes un cap sur lequel nous vîmes des feux qui produisoient une grande quantité de fumée. Je l'appellai *le Cap Enfumé.* Il est d'une hauteur considérable. Sur sa cime est une monticule de forme ronde, &

au-delà, on en voit deux autres plus considérables. Différentes fumées se faisoient remarquer le long des autres parties de la côte ».

« A mesure qu'on s'avance au Nord de la baie de Botanique, la terre s'élève de plus en plus: entre cette baie & la latitude de trente degrés, elle est agréablement diversifiée par une chaîne de collines dont les vallons tapissés de verdure & plantés de grands arbres, offrent d'admirables perspectives; mais près du rivage, elle est généralement basse & sablonneuse, à l'exception des pointes, où le roc se montre à nud ».

« Le 14, nous passâmes entre la terre & quelques petites Isles pierreuses, dont la plus septentrionale est par le vingt-neuviéme degré cinquante-huit minutes de latitude australe, distante de la terre d'un peu plus de deux lieues ».

« Dans cette proximité de la côte, nous apperçûmes un grand nombre de

fumées, & nous découvrîmes avec nos lunettes, environ une vingtaine d'Indiens ; chacun d'eux portoit ſur le dos, un gros paquet, que nous conjecturâmes être des feuilles de palmier pour couvrir leurs maiſons. Nous les obſervâmes pendant plus d'une heure : ils marchoient le long du rivage, au-delà d'un ſentier qui conduiſoit à une colline d'une pente aiſée, & derrière laquelle nous les perdîmes de vue. Aucun d'eux ne s'arrêta pour regarder le vaiſſeau ; ils ne paroiſſoient marquer ni curioſité ni ſurpriſe, quoiqu'il fût impoſſible que le vaiſſeau n'eût pas frappé leurs regards ».

« Nous eûmes connoiſſance le 15, d'une haute pointe qui nous reſtoit au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, à la diſtance de trois milles. Elle gît par la latitude, de vingt-huit degrés trente-ſept minutes trente ſecondes Sud, & par cent ſoixante-onze degrés onze minutes de longitude. Depuis cette pointe, à la-

quelle je donnai le nom de *Cap Biron*; la côte court ſur le Nord treize degrés à l'Oueſt. La terre eſt élevée & montueuſe dans l'intérieur de la contrée; mais elle s'abaiſſe près du rivage ».

« QUAND on a dépaſſé le cap Biron, il ne faut pas ranger la côte de trop près, à cauſe d'une pointe de terre, ſous laquelle eſt une petite Iſle, & d'où part une chaîne de briſans qui s'étendent à deux lieues au large: mais leur giſſement peut être reconnu à une haute montagne, eſcarpée vers la cime, qui en eſt au Sud-Oueſt-quart-Oueſt. Je l'ai nommée *le Mont d'Avertiſſement:* elle eſt à ſept ou huit lieues dans les terres. Sa latitude eſt de vingt-huit degrés, vingt-deux minutes Sud. Dans ſes environs la terre eſt haute & montueuſe; mais le mont eſt de lui-même ſi remarquable, qu'on ne ſauroit manquer de le découvrir. La pointe de terre d'où partent les briſans, reçut le nom de *Pointe du Danger*. Au nord de cette

pointe la terre eſt baſſe & court ſur le Nord-Oueſt-quart-de-Nord, & revient enſuite au Nord ».

« A la hauteur de vingt-ſept degrés ſix minutes la terre fait une pointe, que j'ai nommée *la Pointe du Guet*. Sur le côté ſeptentrional de cette pointe, le rivage forme une large baie ouverte, qui reçut le nom de *Baie de Moreton*. Dans le fond de cette baie, la terre eſt ſi baſſe, qu'on pouvoit à peine l'appercevoir du haut des mâts. On découvre à l'ouvert de la baie, & à trois ou quatre milles de la pointe du Guet, quelques rochers à fleur d'eau. La pointe ſeptentrionale de la baie fut nommée le *Cap Moreton* : elle ſe trouve par la latitude de vingt-ſix degrés cinquante-ſix minutes ».

« Du cap Moreton, la côte court droit à l'Oueſt, à perte de vue ; elle laiſſe une ouverture qui eſt peut-être l'embouchure d'une rivière ; ce que le vent ne nous a pas permis de vérifier :

mais elle feroit remarquable pour tout autre Navigateur par trois hautes montagnes qui en font au Nord. La fingularité de leur forme, qui eft celle d'une verrerie, peut les faire aifément reconnoître. Je les ai nommées les *Verreries*. Elles font un peu avancées dans les terres, à une très-petite diftance l'une de l'autre : la plus feptentrionale des trois eft auffi la plus haute & la plus large. Au Nord de ces trois montagnes, il y a plufieurs collines terminées en pointe, mais bien moins remarquables».

« On découvre par les vingt-cinq degrés cinquante-huit minutes de latitude auftrale, & par les cent-foixante-dix degrés cinquante-trois minutes de longitude, une pointe de terre dont la faillie eft fi inégale, qu'elle femble former deux petites Ifles. Par cette raifon je l'appellai la *Pointe des deux Ifles*. De-là la terre s'étend dans le Nord-Oueft, & forme une large baie ouverte : elle eft fi baffe & fi unie dans

le fond, qu'on la diſtinguoit à peine étant ſur le pont ».

« CETTE partie de la côte eſt d'une médiocre hauteur; mais l'aſpect en eſt moins agréable que dans toute l'étendue que nous avions déja relevée. Nous découvrîmes avec nos longues vues que la terre eſt couverte de ſables mouvans qui ſemblent ne pas ſéjourner longtems dans la même place; car nous vîmes en pluſieurs endroits des arbres à demi-enterrés & dont les ſommets étoient encore verds, & en d'autres, les troncs nuds de ceux que les ſables avoient environnés aſſez longtems pour les deſſécher. De loin en loin on appercevoit quelques bouquets de bois remplis de broſſailles; mais rien n'annonçoit que la contrée eût des habitans ».

« PARVENUS à la hauteur de vingt-cinq degrés trois minutes, nous étions par le travers d'une pointe de terre, ſur laquelle étoient aſſemblés un grand nombre d'Indiens, & que je nommai

le *Cap Indien*. A quatre milles & au Nord-quart-Nord-Oueſt de ce cap, on en voit un autre de la même apparence, & d'où la terre court à l'Oueſt. Près du rivage, il eſt bas & ſablonneux; mais on n'apperçoit point la terre derrière. Entre ces deux caps, nous vîmes pluſieurs fumées dans le jour, & des feux pendant la nuit ».

« La terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions alors en vue paroiſſoit ſe terminer en une pointe d'où part un récif qui s'étend au Nord, autant que la vue peut porter. Je nommai cette pointe la Pointe Sablonneuſe, à cauſe de deux grands eſpaces recouverts de ſable blanc. Son élévation eſt telle, qu'on peut la découvrir de douze lieues par un tems ſerein. Elle gît par les vingt-quatre degrés quarante-cinq minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-dix degrés cinquante minutes de longitude ».

« De cette pointe, la terre court ſur le

le Sud-Oueſt à perte de vue, & forme une baie profonde, qui fut appellée la *Baie d'Hervey.* Arrivés à la hauteur de vingt-quatre degrés, nous nous trouvâmes par le travers de la pointe méridionale d'une grande baie ouverte où je réſolus de mouiller. Avec nos longues vues nous diſtinguâmes des cocotiers; c'étoit des arbres que nous n'avions pas vûs depuis que nous avions quitté les Iſles qui ſont entre les Tropiques. Nous apperçûmes auſſi deux hommes qui marchoient le long du rivage, ſans daigner faire la plus légère attention à notre vaiſſeau. Le ſoir nous entrâmes dans la baie, & nous y laiſſâmes tomber l'ancre par cinq braſſes d'eau fond de ſable fin ».

« Le jour ſuivant, de très-bonne heure, nous deſcendîmes à terre pour examiner la contrée : nous débarquâmes ſur la pointe méridionale de la baie, où nous trouvâmes un canal qui conduit dans un grand lac. Je ſuivis ce

canal pour le reconnoître : il y eut trois brasses d'eau jusqu'à un mille au-dessus de son entrée. Là je trouvai un bas-fond sur lequel l'eau n'avoit pas plus d'une brasse de profondeur ; mais au-dessus de ce banc on retrouvoit trois brasses ».

« Le canal est sur le rivage méridional de la baie : son entrée est formée par cette rive à l'Est, & à l'Ouest par une grande pointe de sable. Il a près d'un quart de mille de largeur, & sa direction est le Sud-quart-Sud-Ouest. Le mouillage y seroit très-sûr, & l'on y auroit l'avantage d'un petit ruisseau d'eau fraîche qui vient s'y décharger. Les bas-fonds ne m'ont pas permis de le remonter jusques dans le lac ».

« Nous découvrîmes plusieurs marais d'eau salée, sur lesquels, ainsi que sur les côtés du lac, croît le vrai manglier, tel qu'on le trouve dans les Indes occidentales. Sur les branches de ces arbres, nous vîmes plusieurs fourmil-

lières, dont l'eſpece eſt remarquable par ſa couleur d'un verd de pré. Sur ces arbres ſont auſſi des chenilles vertes en grande quantité. Ces inſectes ont le corps épais & velu ; ils étoient rangés par file ſur les feuilles. En les touchant, nous éprouvâmes que leurs poils avoient la propriété de l'ortie, la douleur eſt plus vive, mais moins durable ».

« LA contrée n'eſt pas dans cette partie ſi fertile qu'aux environs de la baie de Botanique : le ſol eſt ſec, ſabloneux, mais les pentes des collines ſont couvertes d'arbres, qui croiſſent ſéparément & ſans arbriſſeau ; nous retrouvâmes encore ici l'arbre qui diſtille la gomme, ſemblable au ſang de dragon ; mais il diffère à quelques égards de ceux que nous avions vus de cette eſpece. Ses feuilles ne ſont pas ſi longues, & penchent vers la terre comme celles du ſaule pleureur. Nous obſervâmes encore qu'il ne produit pas une

gomme si abondante, ce qui est contraire à l'opinion générale, que les climats les plus chauds, sont ceux où les arbres en distillent une plus grande quantité ».

« ENTRE les bas-fonds & les bancs de sable, nous vîmes plusieurs gros oiseaux, dont quelques-uns étoient de l'espece de ceux de la baie de Botanique; ils étoient plus gros que des cignes, & nous jugeâmes que ce pouvoit être des pélicans. Ils étoient si ombrageux qu'on ne pouvoit pas les approcher de la portée du fusil ».

« SUR le rivage nous apperçûmes plusieurs especes d'outardes: nous en tirâmes une. Elle étoit de la grosseur d'une poule d'Inde & pesoit dix-sept livres & demie. Nous convînmes tous, que nous n'avions pas mangé d'oiseau d'un goût plus exquis depuis notre départ d'Angleterre. Cette circonstance nous fit nommer l'entrée du canal, *la Baie des Outardes*. Elle gît par les

vingt-quatre degrés quatre minutes de latitude auftrale, & cent foixante-neuf degrés vingt-trois minutes de longitude ».

« La mer fembloit être très-poiffonneufe; mais malheureufement notre feine fe déchira à la première levée. Sur les bancs de vafe aux pieds des mangliers, on voit une immenfe quantité d'huîtres de diverfes efpeces, & entr'autres des huîtres perlières & des marteaux. Si dans les endroits où l'eau eft plus profonde, il y a de pareilles huîtres en égale abondance, on pourroit établir ici une riche pêcherie de perles fines ».

« De retour à bord, nous fûmes informés que pendant notre abfence, les naturels, au nombre de vingt, s'étoient montrés fur le rivage, vis-à-vis du vaiffeau; mais nous qui étions à terre, quoique nous viffions des fumées en plufieurs endroits, nous n'apperçûmes aucun habitant. Ces fumées fe trou-

voient à une trop grande diſtance, pour y aller par terre : nous fûmes à celle qui étoit la plus voiſine ; nous y trouvâmes dix petits feux qui brûloient encore, & les reſtes de quelques autres ; mais les Indiens s'étoient éloignés. Auprès de ces feux étoient quelques vaſes d'écorce d'arbre, des coquilles & des os de poiſſon, qui étoient les débris d'un repas récent ».

Nous vîmes à terre pluſieurs pieces d'écorce de la longueur & de la largeur d'un homme, ce qui nous fit conjecturer que c'étoit là les lits des naturels. D'autres pieces d'écorce, d'un pied & demi de haut, étoient plantés le long des feux en forme de paravant ; & tout cela ſe trouvoit dans un boſquet dont les arbres fourniſſoient un très-bon abri contre les vents. La place paroiſſoit être bien battue, & comme nous n'apperçûmes pas même les veſtiges d'une ſeule cabane, nous conjecturâmes que les Indiens de cette contrée ne ſe ſoucioient pas

plus d'habiter des maiſons, que de porter des habits, & qu'ils ſe plaiſoient, ſans doute, à dormir ſous la voute céleſte. Tupia jettoit un œil de pitié ſur des mœurs ſi groſſières; & ſecouant la tête d'un air de ſupériorité, il dit que ces habitans étoient des *Taata Enos*, « de pauvres miſérables ».

« Je meſurai l'élevation des eaux du dernier flot, & j'en trouvai la hauteur perpendiculaire de huit pieds. D'après le tems du juſant de ce même jour, je conclus que dans les ſyzygies, le flot devoit commencer vers les huit heures du matin ».

« Ayant fait voile de cette baie, nous découvrîmes, étant par les travers de la pointe du Nord, une chaîne de briſans qui s'étend dans le Nord-Nord-Oueſt, l'eſpace de deux ou trois milles, avec un rocher à fleur d'eau, à leur pointe extérieure. Arrivés à la hauteur du Tropique, nous étions par le travers d'une pointe, que par cette raiſon, je

nommai *le Cap du Capricorne.* Sa longitude eſt de cent ſoixante-huit degrés quarante-trois minutes ».

« Ce cap s'élève à une prodigieuſe hauteur ; le roc y montre par-tout le nud : on peut le reconnoître à quelques Iſles qui en ſont au Nord-Oueſt, & à quelques rochers qui s'en trouvent au Sud-Eſt à la diſtance d'environ une lieue. Sur ſon côté occidental il paroît y avoir un lac, & nous vîmes ſur les deux pointes qui en forment l'entrée, un nombre incroyable de gros oiſeaux, ſemblables au pélican ».

« La terre la plus ſeptentrionale que nous euſſions alors en vue, reſtoit au Nord vingt-quatre degrés à l'Oueſt du cap du Capricorne ; mais la principale terre courroit ſur le Nord-quart-Nord-Oueſt, un demi-rumb Nord. La terre s'abaiſſe le long du rivage, elle eſt preſque toujours couverte de ſable, les pointes exceptées, qui ſont d'ordinaire des rochers très-élevés. La contrée eſt

très-inégale, & fréquemment entrecoupée de montagnes; elle ne présente qu'un aspect sauvage, & la nature semble y être marâtre ».

« PARVENUS par les vingt-trois dégrés de latitude australe, nous passâmes en terre de la dernière rangée d'Isles, qui sont face au continent, laissant entre la principale terre & le vaisseau, plusieurs petites Isles que nous rangeâmes de très-près. La principale terre est ici très-élevée & montueuse, ainsi que les terres de plusieurs Isles, qui gissent à cette hauteur. Elles sont d'un très-petit circuit, & présentent toutes la même apparence de stérilité ».

« A dix-sept lieues du cap du Capricorne, dans la direction du Nord vingt-six degrés à l'Ouest, la terre forme une pointe, au-dessus de laquelle on apperçoit nombre de hautes montagnes, ce qui fut cause que je nommai cette pointe *le cap Multiple*. Entre ces deux caps, le rivage forme une vaste baie;

que j'appellai *la baie de Keppel*, & toutes les Isles qui la bordent reçurent le nom d'*Isles de Keppel.* Cette baie offre un bon ancrage; mais je ne dirai pas quels sont les divers rafraîchissemens qu'on peut s'y promettre. Quoique nous y fussions à l'ancre, nous ne prîmes d'autre poisson que des crabes à pattes azurées: peut-être y trouveroit-on de l'eau douce en différens endroits; les Isles & le continent étant habités. Nous apperçûmes des fumées & des feux sur la principale terre, & quelques habitans se montrèrent sur les Isles ».

« Du cap Multiple, la côte s'étend dans le Nord-Nord-Ouest. La terre du cap est haute, & forme plusieurs montagnes, dont la mer baigne le pied. Trois Isles qui sont à la même hauteur, rendent ce cap remarquable. La première est près du rivage, les deux autres en sont à huit milles: l'une de ces dernières est rase & plate; l'autre est élevée & de forme circulaire ».

« ETANT par les vingt-deux degrés quinze minutes de latitude auſtrale, nous nous trouvâmes par le travers d'une pointe, que je nommai *le cap Townshend*. Sa longitude eſt par les cent ſoixante-ſept degrés cinquante-huit minutes. Ses terres ſont hautes & unies ; il eſt boiſé en partie ; mais il eſt encore plus nud. Au Nord de ce cap ſont pluſieurs Iſles qui mettent à quatre ou cinq milles en mer. Au Sud-Eſt, à trois ou quatre lieues, la côte forme une baie, dans le fond de laquelle il ſemble y avoir une ouverture ou un port ».

« A l'Oueſt du cap la terre court ſur le Sud-Oueſt, un demi-rumb au Sud, & là, elle forme une vaſte baie qui tourne à l'Eſt, & communiquant ſelon toute apparence, avec l'ouverture, fait une Iſle de la terre du cap. Dès que nous eûmes amené le cap, nous portâmes à l'Oueſt, dans le deſſein de paſſer en terre des Iſles diſperſées dans cette baie en très-grand nom-

bre, & qui s'étendent au large, à perte de vue, même du haut des mâts. Ces Isles différent toutes les unes des autres pour la hauteur des terres, l'étendue & le circuit; & quoique très-nombreuses, il n'y en a pas deux qui se ressemblent ».

« Au milieu de ce prodigieux amas d'Isles, la navigation devenoit très-périlleuse. Etant par le vingt-deuxiéme degré huit minutes de latitude australe, j'envoyai deux bateaux aux ordres du maître pour sonder l'entrée d'un enfoncement que nous avions à l'Ouest, à la distance d'environ une lieue, où je me proposois de mouiller, pour attendre la nouvelle lune, & profiter de ce tems pour reconnoître la contrée. Les bateaux, ne tardèrent pas à signaler un mouillage; nous les suivîmes & laissâmes tomber l'ancre sur cinq brasses d'eau, à une lieue environ en dedans de l'entrée de l'enfoncement, que je conjecturai, d'après mes observations

ſur la marée, être une rivière qui remonte dans la contrée, à une diſtance conſidérable ».

« DANS la vue d'échouer le vaiſſeau & d'en nettoyer le fond, je débarquai avec MM. Banks & Solander, pour trouver une place convenable. Mais nous fûmes bientôt aſſiégés par des nuées de moſquites, & pour comble de déſagrément, la terre étoit couverte d'une eſpece d'herbes dont les ſemences étoient armées de pointes, qui à chaque pas nous déchiroient les jambes. Nous trouvâmes bientôt différentes places, où l'on pouvoit commodément échouer le vaiſſeau; mais le défaut d'eau fraîche étoit un grand obſtacle ».

« NOUS avançâmes dans la contrée, nous vîmes de ces arbres qui diſtillent la gomme, appellée *ſang de dragon ;* & nous obſervâmes que la quantité de gomme étoit encore moindre à cette latitude. Sur les branches de ces arbres & de quelques autres, nous trouvâmes

des fourmillières faites de glaiſe, & de la grandeur d'un boiſſeau ; quelques-unes reſſembloient à celles qu'a décrites M. Sloan, dans ſon Hiſtoire Naturelle de la Jamaïque. Les fourmis étoient petites & avoient le corps blanc. Mais ſur une autre eſpece d'arbre, nous trouvâmes de petites fourmis noires, qui perçoient toutes les branches, & qui après en avoir tiré la moëlle, ſe logeoient dans la cavité qui la contenoit : cependant, ces branches où ces inſectes s'étoient creuſé leur logement, & où ils fourmilloient, portoient des feuilles & des fleurs, & paroiſſent dans un état auſſi floriſſant que ſi elles euſſent été parfaitement ſaines. Nous rencontrâmes, dans ce même lieu, un nombre ſi prodigieux de papillons, que l'air en étoit obſcurci dans une conſidérable étendue. Mais ce qui fixa particulièrement notre attention, ce fut une eſpece de poiſſon ſingulière. Il étoit de la groſſeur du *mino*, & il avoit deux très-fortes

nâgeoires. Il ſe trouvoit dans une place abſolument ſéche, où nous ſuppoſâmes que l'avoit laiſſé le flot ; mais il ne paroiſſoit pas languir par le manque d'eau ; car à notre approche, il ſautoit à l'aide de ſes nâgeoires, avec la légèreté d'une grenouille ».

« Le jour ſuivant je m'embarquai avec le Docteur Solander, pour remonter la rivière, ou le canal. Nous y entrâmes avec le flot, & nous avions déjà fait huit lieues, long-tems avant la haute marée. Sa largeur, depuis l'entrée juſqu'où nous étions arrivés, avoit été entre deux & cinq milles, dans la direction du Sud-Oueſt-quart-de-Sud ; mais ici elle s'ouvroit & formoit un grand lac, qui, au Nord-Oueſt, communiquoit avec la mer. J'obſervai encore un bras de ce lac qui s'étendoit à l'Eſt, & il n'eſt pas hors de vraiſemblance qu'il ait communication avec la mer au fond de la baie, qui eſt à l'Oueſt du cap Townshend ».

« SUR le côté du Sud de ce lac, règne une chaîne de collines où j'aurois voulu monter ; mais nous avions la haute marée, & le jour étant trop avancé, je craignis de toucher de nuit sur des bas fonds, ce qui auroit été d'autant plus désagréable, que le ciel menaçoit de pluie. La prudence ne permettoit donc pas de s'arrêter plus long-tems ».

DANS cette incursion, j'apperçus deux Indiens dans l'éloignement. Ils suivirent quelque tems le bateau le long du rivage ; mais j'aimai mieux profiter du flot qui me favorisoit, que de les attendre. Je vis aussi des feux & des colonnes de fumée ; les uns & les autres paroissoient être à une grande distance.

TANDIS que je prenois connoissance du canal avec M. Solander, M. Banks avec quelqu'autres personnes, faisoient des efforts pour pénétrer dans la contrée. Ils trouvèrent dans leur course, un marais couvert de *mangliers*, qu'ils entreprirent

entreprirent de paſſer. Ils marchèrent à travers, enfonçant juſqu'aux genoux dans la fange; mais ils ne tardèrent pas à ſe repentir de leur entrepriſe. Le fond étoit couvert de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres. Souvent le pied gliſſoit à travers, & ils ſe trouvoient quelquefois ſi embarraſſés, que pour ſe ſoutenir, ils étoient forcés de s'appuyer des mains dans la vaſe. Ils parvinrent en une heure de tems, à traverſer cette fondrière d'environ un quart de mille de largeur.

Ils arrivèrent bientôt à une place où il y avoit eu quatre petits feux. Quelques coquilles & des os de poiſſon étoient les débris du frugal repas qu'avoient fait les Indiens. Dans le voiſinage de ces feux, ils obſervèrent quelques lits d'herbe, où il paroiſſoit que quatre ou cinq perſonnes avoient dormi. On vit quelques outardes; on n'en tira point, ni aucune autre eſpece d'oiſeaux, à l'exception de quelques lori-

quets, dont le plumage efface les plus riches couleurs. La contrée avoit un air de désolation : la terre, en grande partie couverte de sables mouvans, n'offroit aucun ruisseau, aucune source d'eau fraîche ; ce qui doit naturellement faire présumer que cette terre ingrate n'a point d'habitans à demeure. Les gouffres creusés par les torrens qui tombent des montagnes, annoncent seulement qu'en certaines saisons, les pluies sont violentes & continues.

« Je nommai le canal où le vaisseau étoit à l'ancre, le *Canal de la Soif*, à cause de la rareté des eaux douces. Il gît par les vingt-deux degrés dix minutes de latitude australe, & par cent soixante-sept degrés vingt-trois minutes de longitude. Il est reconnoissable à un groupe de petites Isles qui s'étendent du rivage, jusqu'à cinq lieues dans la direction du Nord-Ouest, & par un autre groupe d'Isles en face de l'entrée, qui mettent quatre lieues en mer. Sur

chacune des pointes qui forment l'entrée, eſt un mondrain de forme ronde; celui de la pointe du Nord-Oueſt, eſt une péninſule, que l'eau environne à marée haute. Ces deux pointes ſont diſtantes l'une de l'autre d'environ deux milles, & on peut les ſerrer de très-près ſans aucun danger ».

« DANS le canal on trouve un excellent mouillage, ſur ſept, ſix, cinq & quatre braſſes d'eau, & des places très-commodes pour échouer un vaiſſeau, où l'eau s'élève dans le flot juſqu'à la hauteur de dix-huit pieds. Dans les ſyzygies le flot commence vers les onze heures ».

« AYANT fait voile du canal de la Soif, nous arrivâmes le lendemain, par le travers d'un grand enfoncement, à l'Oueſt, qu'on a déſigné ſur les cartes, par le nom de *large canal.* Son entrée n'a pas moins de neuf ou dix lieues de largeur. Le dedans & le dehors ſont parſemés d'Iſles, & probablement de

bas-fonds ; car nos ſondes étoient très-irrégulières, paſſant ſubitement de dix à quatre braſſes d'eau. La pointe du Nord-Oueſt de l'entrée du large canal, que je nommai *le Cap Palmerſton*, gît par les vingt-un degrés trente minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-ſix degrés quarante-ſept minutes de longitude ».

« ENTRE ce dernier cap & celui de Townshend, la côte forme une immenſe baie, qui préſente pluſieurs ouvertures. Je nommai cette baie *la Baie des Ouvertures* ».

« DU cap Palmerſton, la côte court ſur le Nord-Oueſt, le Nord-Oueſt-quart-de-Nord, & le Nord-Nord-Oueſt. Elle forme une pointe ou promontoire par les vingt degrés cinquante-ſix minutes de latitude. A cette hauteur la contrée change d'aſpect ; diverſifiée par des montagnes, des plaines, des vallées, parée d'une riante verdure & plantée de grands arbres, elle préſente de char-

mantes perſpectives. Les Iſles ſituées parallelement à la direction de la côte, diſtante de cinq juſqu'à huit ou neuf milles, ſont différentes en hauteur & en étendue : il y en a peu qui ayent plus de cinq lieues de circuit, & pluſieurs n'en ont guère que quatre milles. Outre cette chaîne d'Iſles à une certaine diſtance du continent, il y en a une foule d'autres qui bordent la côte, & d'où nous appercevions des fumées s'élever de différens endroits ».

« A dix lieues du cap Hillsborough, dans la direction du Nord-Oueſt, on arrive à un paſſage entre une grande Iſle, qui n'eſt peut-être qu'un groupe de petites Iſles, & une pointe du continent, à l'Oueſt de laquelle la terre forme un grand enfoncement, qui n'eſt qu'une baie. De cette pointe, que je nommai *le Cap Conwai*, la côte court ſur le Nord-Oueſt-quart-Oueſt un demi-rumb à l'Oueſt. La latitude du cap eſt de vingt-ſix degrés trente-ſix minutes Sud, & ſa

longitude de cent soixante-six degrés deux minutes. La baie qui est entre ce cap & le cap Hillsborough, reçut le nom de *Baie de Repulse*. A l'entrée de cette baie, du côté du cap Conwai, sont deux ou trois petites Isles, qui en cas de mouillage, mettroient les vaisseaux à l'abri des vents du Sud & du Sud-Est, qui semblent être ici les vents regnans ».

« Dans le prodigieux amas d'Isles qui sont sur cette côte, il y en a une particulièrement remarquable, par la grande élevation de ses terres en forme pyramidale : elle est à l'Est-quart-Sud-Est, à dix milles du cap Conwai, & du côté méridional du passage. La largeur du passage est depuis trois jusqu'à sept milles; sa longueur de neuf à dix lieues; sa direction est Nord-quart-Nord-Ouest un demi-rumb à l'Ouest; Sud-quart-Sud-Est, un demi-rumb à l'Est. Il est formé par le continent à l'Ouest, & à l'Est par les Isles, dont l'une a au moins cinq lieues de lon-

gueur. On y trouve depuis vingt-cinq jufqu'à trente braffes d'eau : l'ancrage y eft bon par-tout; & l'on peut confidérer le paffage comme une rade fure, à l'exception des baies & des anfes qui font en très-grand nombre des deux côtés, & où les vaiffeaux pourroient être comme dans un baffin ».

« LES terres, de part & d'autre, du paffage font élevées, & coupées en collines, qui laiffent entr'elles des vallées & des plaines, boifées & couvertes de diverfes plantes, qui préfentent une verdure de toutes les nuances. Sur l'une de ces Ifles, nous découvrîmes avec nos longues vues, deux hommes, une femme, & une pirogue à balancier, qui paroiffoit être plus grande & d'une conftruction mieux étendue que ces chétives barques d'écorce, nouées aux deux bouts, que nous avions vues fur d'autres parties de la côte ».

« CE paffage, découvert le jour de la Pentecôte, fut nommé *le Paffage de*

la Pentecôte ; & je donnai aux Isles qui le forment, le nom d'*Isles de Cumberland.* Faisant voile en dehors du passage, nous nous trouvâmes par le travers d'une pointe que forme le continent ; elle fut nommée *le Cap de Gloucester.* C'est un haut promontoire, situé par les dix-neuf degrés cinquante-neuf minutes de latitude australe, & par cent soixante-cinq degrés quarante-une minutes de longitude. On peut le reconnoître par une Isle qui en est au Nord-quart-Nord-Ouest, un demi-rumb à l'Ouest, à la distance de cinq ou six lieues, que je nommai *l'Isle Holborne* ».

« A l'Ouest du cap Gloucester, la terre qui se fait Sud-Ouest & Sud-Sud-Ouest, forme une profonde baie. Je l'appellai *la Baie Edgecumbe* ».

« DANS la direction du Ouest-Nord-Ouest, & à quatorze lieues du cap de Gloucester, est une pointe de terre, qui, parce qu'elle s'élève subitement des terres basses qui l'environnent, fut

nommée *le Cap Upstard*, le cap d'une subite élevation. Il est par les dix-neuf degrés trente-neuf minutes de latitude australe, & par cent soixante-quatre degrés cinquante-huit minutes de longitude. Il est d'une hauteur suffisante pour être apperçu à la distance de douze lieues. Les terres, en cet endroit, sont montueuses & n'ont, comme le cap, qu'une apparence de nudité ».

« De ce cap, la côte court sur l'Ouest-Nord-Ouest. En continuant de prolonger la côte dans une direction à peu-près parallele, & à la distance de deux ou trois lieues, nous parvînmes sous le dix-neuviéme degré une minute de latitude australe, à l'ouvert d'une baie, qui s'étendoit du Sud un demi-rumb Est, au Sud-Ouest un demi-rumb Sud, à la distance de deux lieues. Je lui donnai le nom de la *Baie de Cleaveland*. Elle paroît avoir cinq ou six milles d'étendue en tous sens. Sa pointe orientale fut appellée *le Cap Cleaveland*.

La pointe occidentale qui avoit l'apparence d'une Isle, reçut le nom de *l'Isle Magnétique*, parce que sa proximité influa sur la direction de l'aiguille aimantée. Les deux pointes très-hautes, paroissent arides, stériles, ainsi que les terres qui forment le contour de la baie : cependant cette baie n'est pas sans habitans. Nous vîmes plusieurs fumées s'élever de différens endroits du fond ».

« ENVIRON à dix-huit lieues du cap Cleaveland, dans la direction du Nord cinquante degrés à l'Ouest, la terre présente une pointe que je nommai *la Pointe du Mondrain.* Entre l'Isle Magnétique & cette pointe, le rivage forme une vaste baie, qui reçut le nom de *Baie d'Hallifax.* En face de cette baie, se trouve un groupe de plusieurs Isles, qui la mettent à l'abri de tous les vents ».

« DE la pointe du mondrain, la terre court au Nord-Nord-Ouest. A onze

milles de cette pointe, dans la direction du Nord-quart-Nord-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt, la terre fait une autre pointe que je nommai le *Cap Sandwich:* entre ces deux pointes, la côte eſt élevée & paroît bordée de rochers eſcarpés, ſur leſquels il n'y a pas d'apparence de terre. Le cap Sandwich eſt non-ſeulement remarquable par les rochers qui s'élèvent à pic par-deſſus; mais encore par une petite Iſle qui en eſt à l'Eſt diſtante d'un mille, & de quelques autres qui en ſont au Nord, dans un éloignement de deux lieues environ ».

« Du cap Sandwich, la terre court à l'Oueſt, enſuite au Nord, & forme une belle & grande baie, à laquelle je donnai le nom de *Baie de Rockingham*, qui paroît offrir un bon abri & un excellent mouillage. En face de la pointe ſeptentrionale de la baie, eſt un groupe de petites Iſles; entre les trois extérieures & celles qui ſont du côté du

rivage, je trouvai un canal d'un mille de largeur par où je paſſai. Sur l'une des plus voiſines, nous découvrîmes avec nos longues-vues trente Indiens, hommes, femmes & enfans, qui étoient réunis & les regards fixés avec une grande attention ſur le vaiſſeau. C'étoit le premier exemple de curioſité que nous euſſions encore vu parmi eux. Ils étoient exactement nuds, ayant des cheveux courts & de la même carnation que les autres habitans de la côte».

« ARRIVÉS par le travers de la pointe ſeptentrionale de la baie Rockingham, à la hauteur de dix-ſept degrés cinquante-neuf minutes Sud, nous reconnûmes qu'elle étoit formée par une Iſle dont les terres ſont d'une prodigieuſe élévation : elle eſt déſignée dans les cartes ſous le nom de *Dunk-Iſle.* Sa grande proximité du rivage empêche qu'on ne puiſſe aiſément l'en diſtinguer. Prolongeant la côte dans la direction du Nord-Oueſt, entre trois &

quatre lieues de diſtance, nous arrivâmes par le travers de quelques petites Iſles, que je nommai les *Iſles Frankland:* elles ſont éloignées du continent d'environ deux milles. Dans cette poſition, la terre la plus ſeptentrionale que nous viſſions nous reſtoit au Nord-quart-Nord-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt, & nous crûmes qu'elle faiſoit partie du continent : mais nous découvrîmes qu'elle formoit une Iſle d'une conſidérable hauteur, de quatre milles environ de circuit. Je paſſai entre cette Iſle & la pointe du continent, dont elle eſt éloignée de près de deux milles. La hauteur obſervée à midi étant dans le milieu de ce canal, fut de ſeize degrés cinquante-ſept minutes ».

« LA pointe du continent, par le travers de laquelle nous étions alors, fut appellée le *Cap Grafton.* Il eſt par les ſeize degrés cinquante-ſept minutes de latitude auſtrale, & par les cent ſoixante-quatre degrés trente-cinq minutes de

longitude. La terre en cet endroit, ainsi que dans un espace de vingt lieues de côte au Sud, est élevée, montueuse & d'une apparente stérilité; on apperçoit de loin en loin quelques arbres isolés ».

« Du cap Grafton la terre court sur le Nord-Ouest-quart-Ouest. En rangeant ce cap dans la même direction, nous découvrîmes une baie qui en est distante de trois milles à l'Ouest, & nous y vînmes mouiller à environ deux milles du rivage sur quatre brasses d'eau, fond de vase, ayant la pointe orientale de la baie au Sud, soixante-quatorze degrés à l'Est, la pointe occidentale au Sud, quatre-vingt-trois degrés à l'Ouest, & une Isle couverte de bois & de verdure, qui est au large & en face de la baie, dans le Nord, trente-cinq degrés à l'Est. Je nommai cette Isle, qui est au Nord-quart-Nord-Est, un demi-rumb à l'Est, à la distance de trois ou quatre lieues du cap Grafton, l'*Isle Verte* ».

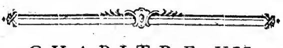
« AUSSI-TÔT que le vaiſſeau fut à l'ancre, nous nous mîmes dans la chaloupe pour aller à terre. Comme mon principal objet étoit de nous procurer de l'eau, & que le fond de la baie étoit une terre baſſe couverte de mangliers où il n'étoit pas probable qu'il y eût de l'eau fraîche, nous vînmes ranger la pointe du cap. Nous y trouvâmes deux petits ruiſſeaux que la lame & le roc qui bordoit le rivage rendoient d'un très-difficile accès. En tournant le cap, je vis encore une ſource qui ſe jettoit dans une anſe ſablonneuſe, mais où il n'étoit pas aiſé de débarquer ».

« QUAND nous deſcendîmes à terre, la contrée ne s'offrit à nos regards que comme une chaîne de collines eſcarpées où les roches étoient à peine recouvertes d'un peu de terre. Cet aſpect triſte & ſauvage, joint à la difficulté de faire de l'eau, me fit réſoudre à ne pas perdre le tems à chercher plus loin d'autres ſources ».

« De retour à bord, nous reprîmes notre route & prolongeâmes le rivage qui court Nord-Nord-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt, juſqu'à une pointe entre laquelle & le cap Grafton le rivage forme une vaſte baie, mais peu profonde. Elle fut nommée la *Baie de la Trinité*, du nom du jour de ſa découverte ».



CHAPITRE



CHAPITRE XII.

Situation critique des Anglois dans leur route depuis la Baie de la Trinité jusqu'à la rivière de l'Endeavour ; description de la contrée adjacente ; ses habitans, ses productions.

JUSQU'A ce moment, M. Cook avoit pris les relevemens de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, qu'il avoit prolongée dans une étendue d'environ quatre cens cinquante lieues, au milieu des écueils multipliés, sans avoir éprouvé aucun fâcheux accident; mais il touchoit au moment où les prodiges de navigation qu'il avoit faits furent sur le point d'être ensevelis dans le sein de la mer avec son vaisseau, lui & son équipage. Cette circonstance cruelle lui fit nommer la pointe septentrionale de la baie de la Trinité le *Cap de Tribulation.*

CE cap gît par les ſeize degrés ſix minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-trois degrés deux minutes de longitude. Sachant que cette latitude eſt celle qu'on aſſigne ſur les cartes aux Iſles découvertes par Quiros, & que quelques Géographes joignent à la Nouvelle-Hollande, il s'éleva de la côte & gagna le large en faiſant voile à l'Eſt-Nord-Eſt & au Nord-Eſt-quart-d'Eſt, dans le deſſein de découvrir quelques-unes de ces Iſles : une jolie briſe favoriſoit cette navigation; mais vers les onze heures du ſoir, au moment que chacun ſe croyant dans une parfaite ſécurité, ſongeoit à goûter les douceurs du repos, le fond paſſa ſubitement de vingt braſſes à dix-ſept, & l'inſtant d'après, le vaiſſeau échoua ſur un rocher de corail, près de l'endroit où M. de Bougainville, à la vue des briſans qui l'environnoient, abandonna le projet de pouſſer plus loin à l'Oueſt.

DANS un ſi grand péril, on ſe hâta

de ferrer les voiles & de mettre dehors la chaloupe & les canots; mais les sondes prises donnèrent la triste conviction que le vaisseau se trouvoit sur un rocher, comme on l'avoit craint. On amena les basses vergues & les mâts de hune : on porta une ancre vers le Sud; le vaisseau talonnant avec violence, on en mouilla une autre dans le Sud-Ouest.

Il fallut passer la nuit dans cette situation funeste, au milieu des plus vives inquiétudes, & dans l'attente cruelle d'un naufrage inévitable. Dès que les premiers rayons du crépuscule commencèrent à éclairer l'horison, on travailla à diminuer le poids de la charge du vaisseau; on jetta par-dessus bord six gros canons, quelques pieces à l'eau, le bois de chauffage, le leste de pierre & de fer, & les menues provisions.

Mais cette considérable diminution de poids n'empêchant pas le vaisseau de faire une prodigieuse quantité d'eau,

on fit les dispositions nécessaires pour donner aux pompes du mât de misaine un libre jeu. A midi le vaisseau prit une forte bande à stribord. Ce mouvement, qui sembloit être le signal d'une ruine prochaine, plongea tout l'équipage dans une morne consternation. On essaya de parer à ce nouveau danger par l'habileté de la manœuvre : on allongea une petite ancre dans l'Ouest; on frappa des palans sur les cables de deux ancres, & virant dessus, le vaisseau se trouva soutenu sur ses cinq ancres.

A quatre heures la marée étant basse, on reconnut qu'en plusieurs endroits le vaisseau étoit à sec sur le roc, quoique le jusant n'eut baissé que de quatre pieds. Cette nouvelle circonstance étoit d'autant plus accablante, qu'elle ne laissoit entrevoir aucun moyen de sortir le vaisseau de l'écueil sur lequel le moindre vent l'auroit infailliblement brisé.

A neuf heures & demie le vaiſſeau ſe redreſſa, & bientôt on parvint à le mettre à flot: alors filant le cable d'affourche & la petite ancre, qui furent perdus l'un & l'autre, on porta en avant la groſſe ancre & les ancres de côté.

Il ne reſtoit encore qu'une foible lueur d'eſpérance; l'eau augmentoit continuellement, malgré le conſtant uſage des pompes; dans cette conjoncture lugubre, on voyoit l'inſtant où le vaiſſeau couloit à fond ſur ſes ancres: il n'y avoit preſque plus d'autre parti qu'à ſe réfugier ſur les rochers, à moins qu'une briſe favorable ne rapprochât le vaiſſeau du rivage, où ſauvant tout ce qui auroit pu mettre l'équipage en état de conſtruire une petite barque, il auroit tâché de ſe rendre aux Indes Orientales dans quelques établiſſemens Européens.

Il enviſageoit déja cette affligeante perſpective comme une reſſource unique, lorſque contre toute attente, on

réussit si bien à boucher les voies d'eau, que le jeu d'une seule pompe suffisoit pour en arrêter le progrès. Bientôt il s'éleva un vent favorable qui permit de mettre à la voile, & de gagner le rivage de la Nouvelle-Hollande. Les bateaux envoyés en avant à la recherche d'un mouillage, eurent le bonheur de trouver un havre au Nord-Ouest, distant de deux ou trois lieues.

Le vaisseau vint mouiller un peu en dehors de ce havre. Le passage étoit si étroit qu'on n'osa s'y engager avant d'avoir fait marquer par des bouées la direction du chenal ; mais le vent qui avoit heureusement calmé, tandis qu'on étoit sur les rochers, commença de fraîchir avec tant de force, qu'il se passa trois jours avant de pouvoir y entrer ; & malgré toutes les précautions qu'on put prendre, le vaisseau toucha deux fois dans le passage.

Les Anglois parvenus en dedans du havre, avec une satisfaction plus aisée

à imaginer qu'à décrire, le vaiſſeau fut conduit à côté d'un banc voiſin de la rive ſeptentrionale d'une rivière, où il fut amarré, & où chacun ſe félicita d'être ainſi échappé à un naufrage qui paroiſſoit inévitable.

LE vaiſſeau mis en ſureté, le bagage & les proviſions déchargés, on l'échoua ſur le banc, pour l'examiner & réparer ſes voies d'eau. On troûva quatre de ſes bordages enfoncés, & une grande partie de ſon doublage & de la fauſſe quille emportée : mais ce fut pour les Anglois un grand ſujèt d'admiration & de ſurpriſe de voir que la pointe d'un rocher qui avoit pénétré dans le vaiſſeau, s'y étoit briſée, & par-là avoit opéré leur ſalut. Si ce morceau de roche qui avoit fait une ouverture conſidérable dans le fond du vaiſſeau, ne ſe fut pas en même tems détaché de ſa baſe, pour y demeurer comme enchaſſé, & empêcher l'eau de s'y précipiter, rien alors ne pouvoit les ſauver & ils couloient bas.

Tandis qu'on s'occupoit des réparations du vaisseau, M. Cook grimpa sur une des plus hautes collines pour prendre une vue étendue de la contrée. Mais le coup d'œil qu'elle lui offrit n'étoit rien moins qu'agréable, les terres voisines de la rivière étoient basses & couvertes de mangliers, dont les tiges étoient baignées par la mer dans le flot; & les terres plus élevées sembloient n'être que des roches pelées, peu propres aux productions des végétaux. M. Banks, qui dans ce même-tems avoit fait un tour dans la contrée, avoit trouvé quelques cabanes, où étoient encore les débris de quelques repas que les Indiens y avoient faits; mais il paroissoit qu'elles n'avoient pas été fréquentées depuis quelques mois.

Il traversa ensuite la rivière pour en reconnoître les environs du côté opposé; mais l'aspect n'en étoit pas moins misérable; ce n'étoit qu'une chaîne de collines de sable, où il apperçut quel-

ques cabanes récemment abandonnées. Dans cette courſe il vit de nombreuſes compagnies de pigeons & de corneilles. Il tira quelques pigeons d'un ſuperbe plumage : les corneilles, exactement ſemblables à celles qu'on voit en Angleterre, étoient ſi ombrageuſes qu'il ne put en approcher. Il apperçut en pluſieurs endroits du rivage une grande quantité de pierres ponces, à une diſtance aſſez conſidérable au-deſſus de l'élévation de la haute marée : on ne peut cependant pas douter qu'elles n'y euſſent été portées par des marées extraordinaires.

QUELQUES chaſſeurs qu'on avoit envoyé tirer des pigeons rapportèrent qu'ils avoient vu un animal de la taille d'un lévrier ; qu'il avoit le corps grêle, le poil couleur de gris de ſouris, & qu'il étoit d'une grande vîteſſe à la courſe.

LE jour ſuivant preſque tout l'équipage avoit vu l'animal dont les chaſſeurs avoient rendu compte. Un matelot,

qui avoit été roder dans les bois, assura à son retour qu'il avoit vu le diable en personne, & qu'il l'avoit reconnu à ses cornes & à ses aîles. On découvrit que le prétendu diable, dont l'apparition avoit été si formidable, étoit le *Bat*. « Il faut convenir, dit M. Cook, que les bats de la Nouvelle-Hollande sont bien propres à inspirer l'épouvante; car ils sont presque noirs, & de la grosseur d'une perdrix. Il est vrai qu'ils n'ont point de cornes; mais l'imagination d'un homme qui croit voir lucifer supplée aisément à ce défaut ».

M. Gore, envoyé avec un détachement à la recherche des divers rafraîchissemens qu'on pourroit procurer aux malades, revînt avec quelques choux palmistes, & quelques régimes de bananes. Les bananiers sont très-petits dans cette contrée; & leurs fruits, quoique d'un bon goût sont fort pierreux.

Ce même jour M. Cook vit un des animaux que les gens de l'équipage

avoient décrit ſi ſouvent. Sa couleur étoit d'un gris de ſouris, mais très-éclaircie; & il étoit de la taille & de la figure d'un lévrier. On auroit pu le prendre pour un chien ſauvage, ſi au lieu de courir, il n'avoit ſauté comme un liévre ou un dain. Ses jambes ſemblent être très-menues, & l'empreinte de ſes pieds eſt ſemblable à celle des pieds d'une chèvre. Mais l'herbe étoit ſi haute que M. Cook ne put l'obſerver exactement, & le terrein étoit trop inégal & trop difficile pour lui donner la chaſſe. M. Bancks eut auſſi une vue très-imparfaite de cet animal; & il penſe qu'il eſt d'une eſpece qui n'eſt pas encore connue des Naturaliſtes.

On rapporta d'une courſe qu'on avoit faite dans le bois, des feuilles d'une plante qu'on crut être de l'eſpece de celle qu'on nomme coccos, dans les Indes Occidentales; mais ſes racines étoient trop âcres pour être mangées, cependant les feuilles ſont peu infé-

rieures à l'épinard. Il croissoit dans l'endroit où l'on avoit trouvé cette plante, une grande quantité de palmiers, de bananiers sauvages dont les fruits étoient pierreux, & un autre fruit de la grosseur d'une petite pomme d'amour, mais plus applatie, & d'une couleur de pourpre foncé. Ce fruit fraîchement cueilli est d'un goût âpre, mais au bout de quelques jours il devient doux, & n'est pas moins agréable qu'une pomme ordinaire.

M. Banks découvrit une plante, connue dans les Indes Occidentales sous le nom de choux caraïbe; il servit à l'équipage de verdure. Il observa sur quelques arbres des fourmillières d'une forme pyramidale, & qui ressembloient beaucoup à ces pierres, qu'en Angleterre on dit être des monumens des Druides. Les fourmis étoient de l'espece de celles des Indes Orientales, les insectes du monde les plus pernicieux. M. Gore, qui ce même jour avoit

fait cinq ou ſix milles dans la campagne, vit bien des pas d'hommes, & les traces de trois ou quatre ſortes d'animaux; mais il n'apperçut ni hommes ni bêtes.

UNE éclipſe du premier ſatellite de Jupiter obſervée le 29 Juin, par MM. Green & Cook, plaça le lieu de l'obſervation par les quinze degrés vingt-ſix minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-deux degrés cinquante-huit minutes trente ſecondes de longitude. Un quartier-maître Américain qui étoit allé à la chaſſe, rapporta qu'il avoit vu un loup exactement ſemblable à ceux de ſon pays; & qu'il l'avoit tiré, ſans l'atteindre. M. Gore de ſon côté avoit vu deux animaux aſſez reſſemblans à des chiens; leur poil étoit couleur de paille, ils avoient la vîteſſe & la taille d'un liévre; & il trouva ſur le rivage une coquille de noix de coccos, qui étoit remplie de barnaques. Elle avoit ſans doute été portée par la mer, de

la terre du Saint-Esprit de Quiros.

Le maître qu'on avoit envoyé pour découvrir un passage entre les écueils innombrables qui bordoient la côte, & qui s'étendoient au large à perte de vue, revînt avec la nouvelle qu'il en avoit trouvé un. Il reconnut que ces brisans étoient des rochers de corail, dont plusieurs découvroient à basse mer. Descendu sur l'un de ces rochers, il y trouva des pétoncles d'une grosseur si prodigieuse qu'une seule auroit fait le repas de deux personnes; ce rocher étoit aussi tout couvert d'une immense quantité de divers coquillages dont il chargea son bateau. Dans la soirée, il avoit débarqué dans une petite baie, éloignée du vaisseau d'environ trois lieues. Sa présence troubla quelques Indiens qui y étoient à souper. Dès qu'ils l'apperçurent ils fuirent avec la plus grande précipitation; mais il ne vit ni cabane ni chaumière.

M. Banks voulant prendre une con-

noiſſance exacte de la rivière & de la contrée adjacente, s'embarqua avec M. Gore & quelques autres pour la remonter, ſe propoſant d'employer deux ou trois jours à cette expédition. Pendant l'eſpace d'environ trois lieues, ils ne virent de part & d'autre que des marais, couverts de mangliers; mais à l'endroit où la rivière commençoit à ſe reſſerrer en un canal étroit, ſes bords ceſſoient d'être marécageux & plantés de mangliers; dès lors ils devenoient eſcarpés & bordés d'arbres de la plus riante verdure, entre leſquels on diſtinguoit un arbre reſſemblant à celui du quinquina. La terre, généralement baſſe & recouverte d'une couche épaiſſe de longues herbes dont le ſol eſt partout entrelacé, pourroit être d'une grande fécondité, ſi l'on ſe donnoit la peine de la mettre en état de culture.

TUPIA apperçut un animal, que d'après ſa deſcription M. Banks jugea être un loup. Ils virent trois ou quatre ſortes

d'animaux, qu'ils ne réussirent pas à tirer, & une espece de bat, qui échappa de même à leur diligence & à leur adresse.

Ils choisirent pour passer la nuit leur quartier près des bords de la rivière, où ils allumèrent un feu : mais des essaims de mosquites vinrent les y assiéger ; elles les poursuivoient au milieu de la fumée & jusques dans le feu, que malgré la chaleur du climat, ils auroient enduré plus volontiers que l'aiguillon de ces odieux insectes. Le feu, les mouches & le défaut d'un meilleur lit que la terre, leur fit passer cette nuit moins à dormir, qu'à faire de continuels vœux pour le retour du jour.

L'aurore naissante mit fin aux tourmens de nos voyageurs, qui reprirent gaiement leur route. Dans l'espace de quelques milles, ils vîrent quatre animaux de l'espece dont on a déja parlé. Le lévrier de M. Banks donna la chasse

à

à deux; mais ſautant légèrement au-deſſus des longues herbes épaiſſes & entrelacées, ils les perdit bientôt de vue. On obſerva que eet animal ne couroit pas ſur ſes quatre pieds; mais qu'il ſautoit ſur ſes pieds de derrière, comme le gerbua & le tarſier dont M. de Buffon a donné la deſcription.

La rivière, de plus en plus reſſerrée entre ſes bords, ſe changea bientôt en un ruiſſeau d'eau douce, où cependant le flot s'élevoit encore à une hauteur conſidérable; mais dans le juſant l'eau devint ſi baſſe, qu'ils furent forcés de ſortir du bateau & de le traîner le long du rivage jusqu'à ce qu'ils puſſent trouver une place pour y paſſer, s'il étoit poſſible une nuit moins cruelle que la précédente.

Ils eurent le bonheur d'en rencontrer une qui leur offrit cette eſpérance. Tandis qu'ils étoient occupés à ſortir leurs équipages du bateau, ils apperçurent une fumée à la diſtance d'environ

un demi-quart de mille : ils ne doutoient pas qu'ils ne trouvassent autour de ce feu quelques Indiens, avec lesquels on cherchoit depuis long-tems à former quelque liaison. Trois d'entr'eux partirent à l'instant pour se rendre à ce feu ; mais en y arrivant, ils le trouvèrent déserté : ils conjecturèrent que les Indiens avoient été les premiers à les appercevoir. Le feu brûloit encore dans le creux d'un vieux arbre pourri ; quelques branches en avoient été fraîchement rompues, avec lesquelles il paroissoit que les enfans avoient joué. Quelques petites cabanes étoient dans le voisinage, où ils trouvèrent des fours creusés en terre : on avoit tout récemment fait cuire quelques poissons à la manière des Otahitiens ; on en voyoit encore les débris.

Trompés dans leur attente, ils retournèrent à leur quartier ; c'étoit un large banc de sable sous le couvert d'un arbrisseau. Leurs lits furent des

feuilles de bananier, qu'ils étendirent sur le sable, & qui avoient toute la mollesse d'un matelas : leurs manteaux servirent de couverture, & quelques bottes d'herbe furent les oreillers sur lesquels ils espérèrent goûter les douceurs du repos, sans réfléchir sur le danger d'être trouvés dans cet état par les Indiens.

Nos voyageurs ayant passé la nuit dans un paisible sommeil, trouvèrent le matin la rivière grossie par le flot, & la contrée ne leur offrant rien qui fut digne de leurs recherches, ils se rembarquèrent & descendirent la rivière sans aucun autre incident.

DANS ce même tems, le Maître revint d'une autre expédition; il avoit été à sept lieues en mer; il croyoit qu'on ne pouvoit sans péril entrer dans le chenal, qu'il avoit d'abord regardé comme un passage. Il rapporta avec lui un grand nombre de tortues, dont trois

pesoient ensemble sept cens quatre-vingt-onze livres.

Le vaisseau étant radoubé, il fallut songer aux moyens de le remettre à flot : pour faciliter cette opération, on l'environna de pieces à l'eau, liées d'un bord & d'autre par des pieces de bois qui passoient sous sa quille. Néanmoins on ne put y parvenir sans le secours de la marée, qu'on attendit encore quelques jours.

Après l'avoir remis à flot, on l'échoua sur un banc proche la rive méridionale de la rivière, de façon à pouvoir visiter son derrière ; mais le trouvant très-peu endommagé dans cette partie, on le remit de nouveau à flot, & l'on s'occupa à repasser le gréement & à rembarquer les munitions.

Des Indiens, au nombre de sept ou huit, se montrèrent sur la rive méridionale de la rivière ; & deux d'entr'eux descendirent sur une pointe sablon-

neuſe vis-à-vis le vaiſſeau : mais au moment où ils virent M. Cook qui s'avançoit vers eux pour leur parler, ils ſe retirèrent avec la plus grande précipitation.

Le jour ſuivant on en vit quatre autres ſur une pointe de la rive ſeptentrionale ayant avec eux une petite pirogue. Pendant quelque tems, ils parurent fort occupés à harponner des poiſſons. Quelques perſonnes de l'équipage vouloient aller à eux ; mais M. Cook s'y oppoſa. L'expérience avoit fait voir que d'aller à leur rencontre, c'étoit un moyen de les faire fuir, plutôt que de ſe procurer avec eux une entrevue. Il réſolut donc d'eſſayer une autre méthode, qui étoit de les laiſſer tranquilles, ſans paroître prendre d'eux aucune connoiſſance. Cette méthode réuſſit ; deux Indiens s'approchèrent du vaiſſeau à la portée du fuſil, & là ils adreſsèrent la parole aux gens de l'équipage, & firent à haute voix une

harangue fort longue; mais comme elle étoit inintelligible pour les Anglois, ils y répondirent par des cris de joie & par tous les signes d'amitié & d'invitation dont ils purent s'aviser.

DURANT cette conférence, ils s'approchèrent de plus en plus : ils levèrent leurs lances, non d'une manière ménaçante, mais probablement pour faire entendre que si on leur faisoit quelques injures, ils avoient des armes pour en tirer vengeance.

QUAND ils furent près du vaisseau, on leur jetta quelques pieces d'étoffe, des clous, des grains de rassade, du papier & d'autres bagatelles, qu'ils reçurent sans la plus légère apparence de satisfaction; mais quelqu'un s'étant avisé de leur jetter un petit poisson, ils en témoignèrent la plus grande joie, & faisant signe qu'ils alloient chercher leurs compagnons, ils ramèrent vers le rivage.

DANS ce même tems, quelques per-

ſonnes de l'équipage, parmi leſquels étoit Tupia, débarquèrent du côté oppoſé de la rivière: la pirogue revint auſſitôt avec les quatre Indiens, & après avoir reçu de nouveaux préſens, ils allèrent deſcendre du même côté où étoient les Anglois: chacun d'eux tenoit en main deux lances & un bâton qui leur ſert à les lancer. Ils s'avancèrent du côté où Tupia & ceux de ſa bande étoient aſſis.

Tupia vint à leur rencontre, les engagea à mettre bas leurs armes, & les conduiſant où étoient les Anglois, ils les fit aſſeoir à côté de lui. Ils ne montrèrent d'abord ni crainte, ni défiance; mais voyant débarquer quelques autres perſonnes du vaiſſeau, ils parurent ſoupçonner qu'on vouloit ſe mettre entr'eux & leurs armes. On eut grand ſoin de les convaincre qu'on n'avoit pas cette intention; on leur fit encore quelques préſens comme une nouvelle preuve qu'on deſiroit leur amitié.

Après avoir été avec eux dans une parfaite cordialité jusqu'au tems du dîner, les Anglois leur firent signe qu'ils alloient manger, & les invitèrent à venir manger avec eux; mais ils ne jugèrent pas à propos d'accepter ces dernières offres, & ils se retirèrent dans leurs pirogues.

L'un de ces Indiens paroissoit être dans la maturité de l'âge, & les trois autres dans leur printems : ils joignoient à une médiocre stature des membres minces & déliés, une couleur bronzée, des cheveux noirs sans être laineux, lisses dans les uns & bouclés dans les autres.

Dampiere, qui a visité la côte occidentale de cette contrée, observe qu'il manque aux Indiens qu'il a vu deux dents de la mâchoire supérieure; ceux de la côte orientale n'ont point ce défaut. Quelques parties de leurs corps avoient été peintes en rouge; & l'un d'eux avoit divers traits de couleur blan-

che imprimés ſur la lévre ſupérieure & ſur la poitrine ; ce qu'ils appellent le *Carbanda.* Leur figure n'avoit rien de déſagréable ; on remarquoit dans leurs yeux de la vivacité & du feu ; leurs dents étoient unies, blanches ; ils avoient la voix douce, ſonore, & ils répétoient avec facilité les paroles qu'ils entendoient prononcer.

Le jour ſuivant, trois de ces Indiens reparurent avec un nouveau compagnon devant le vaiſſeau, & montèrent à bord. Ils préſentèrent ce dernier en le nommant *Yaparico.* Il portoit un ornement biſarre ; c'étoit un os d'oiſeau de la groſſeur du doigt, de cinq ou ſix pouces de longueur, qu'il s'étoit inſéré dans la cloiſon des narines. En y prenant garde, on s'apperçut qu'ils avoient tous la cloiſon du nez percée ainſi que les oreilles. Ils avoient des bracelets de cheveux treſſés. Ils ſemblent auſſi paſſionnés pour les ornemens que les habitans de la

Terre de Feu, quoiqu'ils ne portent aucune eſpece de vêtement. Charmés des amitiés qu'on leur témoignoit, ils ne paroiſſoient pas preſſés de ſe retirer ; mais voyant qu'on examinoit leur pirogue avec attention, ils en furent allarmés ; à l'inſtant même ils ſautèrent dedans, & ramèrent vers le rivage, ſans prononcer une ſeule parole.

TROIS Indiens entrèrent le jour ſuivant dans la tente de Tupia. Charmés de l'accueil qu'on leur fit, l'un d'eux alla ſur le champ, chercher deux de leurs compagnons. A ſon retour, il les préſenta conformément à leur uſage, en déclinant leur nom. C'eſt une formalité à laquelle ils ne manquent jamais en ces occaſions ».

COMME ils avoient reçu avec joie, le poiſſon qu'on avoit jetté dans leur pirogue, la première fois qu'ils s'étoient approchés du vaiſſeau, on crut leur faire plaiſir de leur en préſenter ; & ce préſent fut reçu avec la plus grande

indifférence ; cependant, ils firent ſigne qu'on le leur apprêta ; ce qui fut fait ſur le champ. Mais après en avoir goûté, ils donnèrent le reſte au chien de M. Banks. Ils reſtèrent avec les Anglois toute la matinée, ſans vouloir s'écarter de leur pirogue de plus de dix toiſes.

TANDIS que les Anglois ſe promenoient avec ces Indiens, on en apperçut deux autres ſur la rive oppoſée de la rivière. On découvrit avec les longues-vues, que c'étoit une femme & un enfant. La femme étoit exactement nue. Elle portoit un collier fait de coquillages, & un bracelet de divers tiſſus. L'un & l'autre avoient un morceau d'écorce attachée ſur le front, pour ſe garantir des rayons du ſoleil, & un os leur traverſoit noblement la cloiſon des narines.

LEUR langage rude & groſſier différoit de tous ceux qu'on avoit entendus dans la mer du Sud. Ils répétoient continuellement le mot de *Chercau*, qu'on

crut être un terme d'admiration: & dès-qu'ils voyoient quelque chose de nouveau, ils s'écrioient, *cher, tut, tut, tut !*

LEUR pirogue n'avoit pas plus de dix pieds de longueur; elle étoit très-étroite, mais à balancier, comme celle des Isles, quoiqu'inférieure à tous égards.

LEURS lances étoient les mêmes que celles des Indiens de la baie des Botanistes, avec cette différence, qu'elles n'avoient qu'une seule pointe, faite de l'aiguillon de la pastenague, & garnie sur les arrêtes avec d'autres os du même poisson; c'étoit une arme terrible, & l'instrument dont ils se servoient pour la lancer, paroissoit fait avec art.

M. GORE, qui étoit allé faire un tour dans le bois avec son fusil, parvint à tirer un de ces animaux extraordinaires, qui avoient fixé particulièrement l'attention. Il ne ressemble pas mal au gerbua, dans sa forme & dans ses mouve-

mens; mais il en différe beaucoup par la taille. Le gerbua n'eſt pas plus gros qu'un rat ordinaire, & cet animal, parvenu à toute ſa croiſſance, eſt de la groſſeur d'une brebis. Celui de M. Gore étoit encore fort jeune & ne peſoit que trente-huit livres. La tête, le cou & les épaules ſont très-petits, proportionnellement au reſte du corps, dont la longueur eſt preſque celle de ſa queue, qui va toujours en diminuant vers le bout. Ses jambes de devant n'ont que huit pouces de longueur, celles de derrière en ont vingt-deux. Sa marche eſt par ſauts & par bonds; mais ſe tenant droit ſur ſes jambes de derrière, tandis que celles de devant ſont repliées ſur la poitrine. Sa peau eſt recouverte d'un poil court, d'un gris de ſouris foncé; la tête & les oreilles ont une légère reſſemblance avec celles d'un lièvre. Cet animal eſt appellé par les Indiens, *Kanguroo*. Il fait un mets délicieux.

LES Indiens, qui ſe familiariſoient de

plus en plus avec les Anglois, vinrent leur faire visite. L'un d'eux fit voler une lance d'environ huit pieds de longueur, avec une légèreté & une vîtesse surprenantes; & quoiqu'elle ne fût qu'à quatre pieds de terre, elle entra profondément dans un arbre à cinquante pas de distance. Ils demandèrent ensuite d'aller à bord. On les y conduisit, & MM. Cook & Banks allèrent prendre une vue plus particulière de la contrée; mais ils étoient sur-tout menés par la curiosité de reconnoître la mer, dont les écueils multipliés, & étendus au large, les tenoient dans de vives inquiétudes.

APRÈS avoir marché l'espace de sept ou huit milles le long du rivage au Nord, ils montèrent sur une colline très-élevée, d'où portant au loin leurs regards, ils eurent la triste conviction que le danger de leur situation égaloit au moins leurs craintes; car de quelque côté qu'ils tournassent les yeux, ils

voyoient la mer semée de bas-fonds & d'écueils, sur lesquels les vagues brisoient avec fureur; les pointes de ces chaînes de brisans s'élevoient de loin en loin, sur la surface de l'eau. Ils découvroient des écueils sans nombre, & qui ne laissoient entrevoir aucune apparence de passage, qu'à travers des détroits dont les sinuosités devoient rendre la navigation très-périlleuse.

Les Indiens, qui avoient vu avec des yeux de concupiscence une douzaine d'énormes tortues sur le pont, revinrent le lendemain. Ils avoient avec eux un plus grand nombre de lances que de coutume; les ayant posées près d'un arbre, sous la garde de deux d'entr'eux, les autres se rendirent à bord.

On s'apperçut bientôt que leur dessein étoit d'obtenir une tortue, dont ils étoient, sans doute, aussi friands que les Anglois. Ils demandèrent d'abord, qu'on leur en donnât une, & sur le refus qu'on leur en fit, le méconten-

tement ſe peignit dans leurs yeux & dans leurs geſtes. On leur offrit quelques biſcuits, qu'ils arrachèrent des mains avec indignation & les jettèrent par-deſſus bord.

L'UN d'eux réïtéra ſa demande à M. Banks, & ſe voyant refuſé, il frappa du pied d'un air furieux & dans un tranſport de rage, il le repouſſa. Voyant leurs prières infructueuſes, ils ſe ſaiſirent de deux tortues, & les traînèrent du côté de leur pirogue: il fallut les leur ôter de force. Trompés dans leur attente, ils rentrèrent dans leur pirogue & ramèrent vers le rivage. En débarquant, ils ſe ſaiſirent de leurs armes, & prenant un tiſon de deſſous une chaudière de goudron qu'on faiſoit bouillir, ils mirent le feu à l'herbe, & firent tous leurs efforts pour répandre la flâme de toute part & embrâſer la campagne. Ils y réuſſirent avec tant de facilité & de promptitude, qu'on eut toutes les peines du monde à ſauver de cet incendie

ſubit

ſubit, les lignes, les filets & la tente de M. Banks, qui étoient encore ſur le rivage. Quelques coups de fuſils à dragées tirés ſur eux, tandis qu'ils exécutoient ce deſſein de vengeance, leur firent prendre la fuite. Quelques heures après on parvint à les ramener, & ils ſe montrèrent tranquilles & paiſibles.

DANS les jours ſuivans un des matelots, envoyé dans le bois pour cueillir quelque verdure, s'étant écarté des autres, arriva dans un lieu où étoient quatre Indiens. Ils avoient allumé du feu & faiſoient rôtir un oiſeau & un quartier de kanguroo, dont le reſte étoit ſuſpendu à un arbre. Le matelot qui ſe trouvoit ſans armes, fut ſaiſi de frayeur; mais il eut la préſence d'eſprit de ne pas fuir; & jugeant que c'étoit s'expoſer ſûrement au danger que de paroître le craindre, il vint à eux d'un air enjoué & leur offrit ſon couteau en préſent. Ils le reçurent, & après ſe l'être paſſé de main en main, ils le lui rendirent. Il

voulut prendre congé des Indiens, qui n'étoient pas disposés à le lui accorder. Il sut encore dissimuler ses craintes, & s'assit à côté d'eux avec une tranquillité apparente. Ils l'examinèrent de la manière la plus attentive & particulièrement ses habits. Leur curiosité satisfaite, ils le traitèrent civilement, & l'ayant gardé près d'une demi-heure, ils lui firent signe qu'il pouvoit se retirer. Il n'attendit pas qu'on lui en réïtérât l'ordre; mais en les quittant, comme il ne prenoit pas bien son chemin, ils quittèrent leur feu, & le mirent dans la route qu'il devoit suivre pour arriver au vaisseau.

M. Banks, dans une course du côté opposé de la rivière, trouva amoncelées en un tas, les différentes pieces d'étoffe qu'on avoit données aux Indiens, qui les avoient abandonnées, comme d'inutiles meubles. Ils faisoient très-peu de cas de tout ce qui étoit dans le vaisseau, à l'exception des tor-

tues, qui avoient excité leur attention.

Il arriva à MM. Banks & Solander, qui faifoient de continuelles recherches fur l'Hiftoire Naturelle, en traverfant une vallée profonde, dont les côtés, quoique prefque auffi efcarpés que des murs, étoient couverts d'arbres & d'arbuftes, de trouver une efpece de noix qui piqua vivement leur curiofité. Ces noix, qui étoient à terre, venoient d'un arbre connu fous le nom d'*Anacardium orientale*, que peut-être aucun Botanifte d'Europe n'a jamais vu. Ils firent les plus diligentes recherches pour le découvrir, mais à leur grand regret, ils fe donnèrent d'inutiles foins: haraffés & n'en pouvant plus, ils renoncèrent à de plus longues perquifitions, & reprirent la route du vaiffeau.

Mais le lendemain, M. Banks battant la campagne, eut la bonne fortune de prendre un animal de l'efpece des *Pareffeux*: c'étoit une femelle, & il prit avec elle fes deux petits. On trouva

qu'ils avoient beaucoup de reſſemblance avec l'eſpece que M. de Buffon, dans ſon Hiſtoire naturelle, décrit ſous le nom de *phalanger;* mais ce n'étoit pas la même. M. de Buffon ſuppoſe que cette race eſt particulière à l'Amérique; il eſt certainement dans l'erreur ſur ce point: car, comme Pallas l'a obſervé dans ſa *Zoologie*, le phalanger eſt lui-même originaire des Indes Orientales.

M. Gore tira un autre kanguroo, qui étoit du poids de quatre-vingt-quatre livres. Cependant d'après l'examen, cet animal n'étoit pas dans ſa pleine croiſſance. Ses dernières dents machelières n'étoient pas encore formées; mais il ſe trouva d'un goût bien moins exquis que le précédent.

Les vents qui furent long-tems contraires retinrent M. Cook beaucoup plus long-tems qu'il ne l'auroit deſiré. Ce ne fut que le 4 d'Août qu'il parvînt à ſortir de la rivière, en ſe faiſant re-

morquer par ses bâtimens à rames. « En dehors de la rivière, dit-il, je laissai tomber l'ancre par quinze brasses d'eau fond de sable; la prudence ne me permettoit pas de courir au milieu des écueils qui nous environnoient, avant de les avoir reconnus à mer basse, afin de pouvoir me déterminer sur l'endroit où je devois porter. Je doutois encore s'il ne falloit pas retourner au Sud, en rondissant le long des brisans, plutôt que de chercher un passage au Nord. L'une & l'autre routes devenoient également périlleuses ».

« QUAND nous fûmes à l'ancre, le havre d'où nous avions fait voile, nous restoit au Sud soixante-dix degrés à l'Ouest, à la distance d'environ cinq lieues; la pointe la plus septentrionale du continent, qui fut en vue, & que je nommai le cap Bedfort, au Nord vingt degrés à l'Ouest distante de trois lieues & demie. Ce cap gît par les quinze degrès seize minutes de latitude austra-

le, & par cent soixante-deux degrés cinquante-six minutes de longitude. Au Nord-Est de ce cap nous appercevions la terre qui se montroit sous l'apparence de deux grandes Isles. Et notre latitude par l'observation est de quinze degrés trente-deux minutes ».





CHAPITRE XIII.

Description particulière de la côte & de la contrée adjacente, depuis la rivière de l'Endeavour jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande.

Le havre qu'on venoit de quitter reçut le nom de *rivière de l'Endeavour.* Ce n'est qu'un canal assez étroit qui court en formant plusieurs sinuosités trois ou quatre lieues dans les terres, & au haut duquel on trouva un petit ruisseau d'eau douce. Un vaisseau n'y trouveroit pas une suffisante quantité d'eau à un mille au-dessus de la barre. Mais sur la barre à marée basse il n'y a pas plus de neuf ou dix pieds d'eau, & pas au-dessus de dix-sept ou dix-huit dans le vif de la marée : de sorte qu'entre la haute & la basse mer il y a une différence de neuf pieds d'eau, au com-

mencement du flot. Dans les syzygies, on a la haute marée entre neuf & dix heures du matin.

Il faut observer que cette partie de la côte est tellement embarrassée de chaînes de brisans, de bas fonds & d'écueils de tous les genres, que l'entrée du havre en est rendue d'un très-difficile accès. Le plus sûr pour y entrer est de ranger de très-près la pointe du Sud. Sa position peut toujours être reconnue à sa latitude qu'on a assignée d'après les plus exactes observations. Il y a quelques hautes terres au-dessus de la pointe du Sud ; mais la pointe du Nord est formée par une plage très-basse & sablonneuse, qui s'étend à trois milles au Nord, où la terre commence à s'élever.

Les rafraîchissemens qu'on peut avoir dans cette relâche consistent principalement en tortues ; mais il faut les aller chercher cinq lieues en mer. En différens endroits de la plage sablon-

neuſe, & ſur les dunes le long du rivage de la mer, on trouve du pourpier & une eſpece de pois dont la tige ſarmenteuſe rampe ſur la terre. Ces deux légumes ſont d'une grande utilité pour les malades. Néanmoins la meilleure verdure qu'il eſt poſſible de s'y procurer, ce ſont les feuilles des coccos, dont a parlé comme d'une plante connue dans les Indes Occidentales ſous le nom de chou caraïbe; ſes feuilles ont un goût qui tient un peu de l'épinard, & elles ne lui ſont pas inférieures; ſes racines ne ſont pas bonnes; peut être parviendroit-on à les améliorer par une culture convenable. Ces coccos croiſſent de préférence dans les terres marécageuſes. Les palmiers qu'on y rencontre ſont très-petits & produiſent très-peu de choux.

Sur cette partie de la côte, outre le kanguroo, le pareſſeux & le chat-tigre, il y a des loups & diverſes eſpeces de ſerpens, dont quelques-uns ſont veni-

meux. On n'y voit d'autres animaux privés que des chiens, encore l'eſpece n'en eſt-elle pas nombreuſe.

ENTRE les oiſeaux de terre, on voit des corneilles, des milans, des faucons, des coqs de bruyères de deux eſpeces, une ſorte de loriquets d'une beauté admirable, & une foule de plus petits oiſeaux inconnus en Europe.

QUAND aux oiſeaux de rivière ou de mer, il y a des hérons, des canards qui perchent ſur les arbres, des oies ſauvages, des corlieus & quelques autres; mais tous ces oiſeaux ne ſont pas en grand nombre.

LA ſurface de la contrée eſt coupée par pluſieurs chaînes de collines, qui en diverſifient le coup d'œil par des hauteurs, des vallées, des bois & des plaines. Le ſol des collines eſt dur, ſec & pierreux; cependant il produit des arbres, des arbuſtes & des herbes groſſières. Le ſol des vallées & des plaines eſt en quelques endroits ſablonneux,

en d'autre glaiſeux, & en d'autres pierreux comme celui des collines. Mais le terrein eſt généralement boiſé, & préſente du moins l'apparence de la fertilité. Tout le pays ſoit des collines & des vallées, ſoit des bois & des plaines, abonde en fourmillières, dont quelques-unes ont ſix ou huit pieds de haut, & deux fois autant de circonférence.

LES arbres y ſont de diverſes eſpeces. L'arbre qui diſtille la gomme, appellée ſang de dragon, eſt le plus commun; il n'eſt pas ſi gros dans cette partie de la côte, que vers le Sud. Des deux côtés de la rivière, dans tout ſon cours, il croît une prodigieuſe quantité de mangliers. Toutes les parties de la contrée ſont arroſées par des ruiſſeaux d'une eau excellente, & qui ſont à une très-petite diſtance l'un de l'autre; & quoique les Anglois y fuſſent dans une ſaiſon de ſéchereſſe, des ſources voiſines de leur mouillage leur

fournirent de l'eau en abondance.

MAIS il falloit sortir de ces parages funestes, & le nombre innombrable de brisans dont on se voyoit entouré étoit bien capable de plonger dans la consternation les plus déterminés marins. « Persistant toujours, dit M. Cook, dans le dessein de m'ouvrir un passage au Nord, je levai l'ancre le 5 Août dans l'après-midi, & je fis le Nord-Est-quart-d'Est. Nous apperçûmes bientôt dans le Nord-Est-quart-de-Nord une petite Isle de sable, sur une bature, à la distance de deux ou trois milles, & de l'avant à nous une chaîne de brisans ».

« A la vue de ces écueils, nous louvoyâmes à petits bords; nos bâtimens à rames, qui sondoient continuellement en avant, ne trouvèrent sur la partie la plus voisine de la bature de l'Isle que six pieds d'eau. Nous laissâmes aussi-tôt tomber notre grosse ancre, & filâmes tout le cable. Le vent étant devenu très-frais à la marée basse,

nous nous efforçâmes de découvrir un paſſage du haut des mâts ; vaines eſpérances. A ſept heures du ſoir, voyant que le vaiſſeau commençoit à chaſſer, je laiſſai tomber la ſeconde ancre, & je fis amener baſſes vergues & mâts de hunes ».

« Nous reſtâmes dans cette poſition juſqu'au dix qu'un tems plus modéré nous permît de mettre à la voile. A midi nous étions entre un promontoire de la principale terre & trois Iſles ; éloignés du promontoire de deux lieues, & de quatre des Iſles. Notre latitude par l'obſervation étoit de quatorze degrés cinquante-une minutes. Nous crûmes appercevoir un paſſage devant nous, & nous commençâmes à eſpérer qu'enfin nous étions hors de danger. En raiſon de cet eſpoir je nommai le promontoire le *Cap Flateur*. Il gît par la latitude de quatorze degrés cinquante-ſix minutes & par cent ſoixante-deux degrés cinquante-huit minutes de

longitude. Ce promontoire, d'une prodigieuse hauteur, forme en sortant de la mer deux collines derrière lesquelles on en découvre une troisième, & des deux côtés le terrein est bas & sablonneux. Mais ce cap peut être encore mieux reconnu par trois Isles qui sont au large : la plus septentrionale, qui est la plus grande, en est à cinq lieues dans la direction du Nord-Nord-Est.

Du cap Flateur, la terre court droit au Nord-Ouest & ensuite au Nord-Ouest-quart-Ouest. Je gouvernai au Nord-Ouest-quart-Ouest pour m'avancer sur l'ouverture que nous avions cru découvrir, quand le bas Officier cria de la hune qu'il voyoit la terre de l'avant à nous s'étendre autour des Isles en terre desquelles nous étions, & un grand récif entre nous & la terre. Je montai à la grande hune, d'où je découvris distinctement le récif qui étoit si fort au vent à nous, qu'il nous étoit impossible de le doubler; mais ce qu'il

avoit pris pour la terre ne me parut être qu'une chaîne de petites Isles. Le maître & quelques autres montèrent après moi; tous furent d'opinion que ce qu'on avoit pris pour la terre de l'avant à nous, n'étoit pas un groupe d'Isles, mais le continent, & pour rendre leur rapport plus allarmant, ils ajoutoient qu'ils voyoient des brisans tout autour de nous ».

« Nous laissâmes immédiatement tomber l'ancre sous une pointe du continent par cinq brasses d'eau & à la distance d'un mille du rivage. Le cap Flateur nous restoit au Sud-Est, dans un éloignement de trois lieues & demie. Dès que le vaisseau fut à l'ancre j'allai à terre, & montant sur la pointe qui étoit très-élevée j'eus une vue très-étendue de la côte, qui couroit dans le Nord-Ouest-quart-Ouest l'espace de neuf ou dix lieues, le ciel qui n'étoit pas sans nuage ne me permettoit pas de voir à une plus grande distance.

Neuf ou dix petites Isles basses & quelques bâtures se montroient en face de la côte ; j'observai encore quelques grands bancs de sable entre le continent & les trois Isles hautes, au-delà desquelles j'étois dans la persuasion qu'il y avoit d'autres petites Isles, & non pas une partie du continent, comme on l'avoit voulu prétendre ».

« A l'exception de la pointe que je nommai *la pointe d'Observation*, & le cap Flateur, la terre, au Nord du cap Bedfort est basse & recouverte par intervalle de sable blanc & de broussailles ou de buissons dans un espace de dix ou douze milles dans les terres, qui alors s'élèvent à une hauteur considérable. Au Nord de la pointe d'Observation, la côte s'abaisse & forme une plage unie qui s'étend à perte de vue ».

« Le lendemain je m'enbarquai avec M. Banks pour nous rendre à celle des trois hautes Isles qui étoit la plus septentrionale, & qui étant à cinq lieues

lieues au large devoit être un poste favorable pour découvrir distinctement la situation des écueils, & les passages qu'ils laissoient entr'eux. J'envoyai en même-tems le maître prendre les sondes entre les Isles basses & le continent ».

« A notre descente dans l'Isle, nous montâmes sur la plus haute colline, intérieurement agités par un mélange d'espérance & de crainte proportionné à l'importance de l'objet & à l'incertitude de l'événement. En portant mes regards tout autour de l'Isle, je découvris une chaîne de roches au-delà des Isles, entre deux & trois lieues de distance, qui s'étendoit sur une ligne Nord-Ouest & Sud-Est, beaucoup plus loin que la vue ne pouvoit porter. La mer brisoit sur ces récifs avec une incroyable fureur; j'en conjecturai qu'au-delà il ne devoit pas y avoir de bas-fonds. Et je conçus l'espoir de passer à travers des coupures que j'appercevois dans le récif ».

« Le tems étoit si embrumé qu'il étoit difficile de bien reconnoître les objets : je résolus donc de passer la nuit dans l'Isle, espérant que le ciel seroit peut-être plus serein dans la matinée. Dès l'aube du jour, j'envoyai un des contre-maîtres qui étoit avec moi sonder entre l'Isle & les récifs, & reconnoître les passes qu'on y appercevoit ; je montai une seconde fois sur la colline ; mais la brume étoit encore plus épaisse que le jour précédent ».

« Le contre-maître fut de retour vers midi. Entre l'Isle & les récifs, il avoit trouvé de quinze à vingt brasses d'eau ; mais le vent avoit tellement fraîchi qu'il n'avoit pas osé se risquer dans une des passes du récif, qui lui paroissoit très-étroite. Son rapport ne me découragea point ; je jugeai par sa description, qu'il n'avoit vu qu'avec les yeux de la crainte qui exagère les dangers ».

« Tandis que je m'occupois des moyens de sortir de ces parages, hé-

riſſés d'écueils & ſemés de bas-fonds, M. Banks entièrement livré à l'étude de la nature parcouroit l'Iſle pour trouver de nouvelles plantes. Cette Iſle, qu'on découvre de douze lieues en mer, peut en avoir huit de tour. Ce n'eſt preſque qu'un immenſe amas de roches pelées. On voit ſeulement du côté du Nord-Oueſt quelques baies ſablonneuſes & quelques terres baſſes couvertes de longues herbes & d'arbres de l'eſpece de ceux du continent. Nous y trouvâmes de l'eau fraîche en deux endroits : dans le premier, c'étoit un ruiſſeau qui alloit ſe perdre dans la mer ; mais dont les eaux étoient ſaumâtres ; dans le ſecond, c'étoit un étang, derrière une baie ſablonneuſe, l'eau en étoit douce & bonne ».

« MALGRÉ la diſtance où cette Iſle eſt du continent, elle eſt viſitée par les Indiens : nous y trouvâmes quelques hutes, conſtruites ſur les hauteurs, & de conſidérables amas de coquillages.

Comme nous ne vîmes d'autres animaux dans cette Isle que des lézards, nous la nommâmes *l'Isle du Lézard*. Les deux autres Isles qui en sont éloignées de quatre ou cinq milles sont beaucoup moins grandes; dans leur voisinage sont trois autres Isles plus petites encore. Elles sont défendues par des récifs & des bancs de sable particulièrement au Sud-Est ».

« DANS notre retour, nous descendîmes sur une petite Isle, où nous vîmes un prodigieux nombre d'oiseaux de terre & de mer. Nous trouvâmes le nid d'un aigle, dans lequel étoient quelques aiglons que nous tirâmes : nous vîmes aussi le nid d'un autre oiseau qui nous est inconnu ; il étoit construit à terre avec des branches d'arbres : il n'avoit pas moins de vingt-six pieds de circonférence, & de deux pieds huit pouces de haut. Nous donnâmes à cette Isle le nom de *l'Isle de l'Aigle* ».

« A mon arrivée à bord, je fus in-

formé par le maître, qui avoit reconnu les ſondes entre les petites Iſles & le continent, qu'en dehors il avoit trouvé de dix à quinze braſſes d'eau, & pas au-deſſus de ſept en terre des Iſles ; mais qu'une bâture qui s'étendoit du continent & ſe prolongeoit dans un eſpace de deux lieues rendoit ce canal très-étroit ».

« En comparant le rapport du maître avec mes propres obſervations, je craignis que ſi je perſiſtois à ranger la côte, je ne couruſſe riſque d'être enfermé par le grand récif, & forcé par conſéquent de retourner & de chercher un autre paſſage. Les dangers d'une pareille navigation nous firent réſoudre à nous élever de la côte, juſqu'à ce qu'on put la rallier avec moins de riſques ».

« Nous appareillâmes avec les premiers rayons du jour. Nous gouvernâmes au Nord-Eſt pour ranger la côte du Nord-Oueſt de l'Iſle du Lézard,

ayant la chaloupe en avant pour reconnoître les fondes fur toutes les parties de la route. A midi le Nord-Oueft de l'Ifle du Lézard nous reftoit à l'Eft-Sud-Eft, à la diftance d'un mille ; nous avions quinze braffes d'eau, & notre latitude par l'obfervation étoit de quatorze degrés trente-huit minutes. A deux heures, nous étions au vent d'une des ouvertures du grand récif que nous avions apperçu de l'Ifle. Je revirai de bord & courus au Sud-Oueft; tandis que le maître reconnoiffoit le paffage : bientôt il fit le fignal de le fuivre, & en très-peu de tems nous nous trouvâmes en dehors du récif. Dès que nous fûmes dégagés de cette chaîne de brifans, nous n'eûmes point de fond avec une ligne de cent cinquante braffes, & nous trouvâmes une vafte mer, dont les lames venoient du Sud-Eft ; ce qui nous annonçoit qu'il n'y avoit près de nous ni terre ni bas-fonds dans cette direction ».

« LA passe qui nous conduisit en dehors des brisans & dans une mer ouverte gît par les quatorze degrés trente - deux minutes de latitude australe. Elle peut toujours se reconnoître à trois grandes Isles, que j'ai nommées les *Isles de la Direction*. Le canal est au Nord-Est un demi-rumb Nord de l'Isle du Lézard, à la distance de trois lieues. Sa longueur est d'un tiers de mille, sur une même largeur ».

LES Isles découvertes par Quiros, sous le nom de Terre Australe du Saint-Esprit, gissent sur ce parallele; mais il seroit difficile de dire si c'est bien avant dans l'Est, leur longitude étant très-incertaine. Quelques Géographes les ont placées sur la longitude de la côte Orientale de la Nouvelle - Hollande, que Quiros n'a pas apperçue; puisque dans la relation de son voyage, il plaça sa découverte à vingt-deux degrés à l'Est de cette côte.

« APRÈS avoir passé la nuit sur *les*

bords, je fis voile au Nord-Nord-Oueſt un demi-rumb à l'Oueſt, & enſuite au Nord-Oueſt un demi-rumb au Nord. A midi notre latitude, par l'obſervation, étoit de treize degrés quarante-ſix minutes; & dans ce moment, nous avions perdu toute terre de vue. A ſix heures, nous diminuâmes de voile, & paſsâmes la nuit en panne le cap au Nord-Eſt. Le lendemain nous gouvernâmes à l'Oueſt pour rallier la côte, afin d'être ſûrs de ne point manquer le détroit, s'il étoit vrai qu'il en exiſtât un entre la nouvelle Guinée & la nouvelle Hollande. Nous étions à midi, par les treize degrés deux minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-un degrés quarante-une minutes de longitude. Bien-tôt on apperçut la terre dans l'Oueſt-Sud-Oueſt. A deux heures on vit la même terre s'étendre dans le Nord-Oueſt: elle ſe montroit ſous l'apparence de pluſieurs montagnes, ſemblables à des Iſles. Vers les trois

heures nous découvrîmes une chaîne de rochers entre la terre & le vaiſſeau, qui s'étendoit, à perte de vue, au Sud; mais nous crûmes les voir ſe terminer au Nord, à notre hauteur. Ce que nous en prenions pour le terme dans cette direction, parut bien-tôt n'être qu'une ouverture dans le récif; car alors on vit la chaîne des briſans s'étendre au Nord, ſans en appercevoir la fin ».

Nous ſerrâmes le vent au plus près: il étoit alors à l'Eſt-Sud-Eſt; mais paſſant à l'inſtant au Nord-quart-Nord-Eſt, & ſoufflant directement ſur les récifs, il étoit douteux que nous puiſſions les écarter. Le calme ſurvint avec la nuit; & le jour vint nous éclairer ſur les dangers de notre ſituation. A quatre heures du matin, nous étions à une très-petite diſtance des briſans ſur leſquels nous entraînoit la marée montante. A cinq heures le vaiſſeau étoit en dedans des lames, & à vingt toiſes des rochers, quoique la ſonde ne donnât

point de fond. Bien-tôt après nous découvrîmes, entre les rochers, une petite ouverture, à travers laquelle nous nous efforçâmes de touer le vaiſſeau; mais le juſant qui en ſortoit, ne nous permit point d'y arriver ».

« AVANT le retour du flot, qui, malgré tous nos efforts, nous auroit infailliblement portés ſur les briſans, nous découvrîmes une autre ouverture près d'un mille à l'Oueſt. Je l'envoyai à l'inſtant reconnoître, & nous réſolûmes de tenter ce nouveau paſſage, comme l'unique moyen de ſalut ».

« A l'aide d'une légère briſe de l'Eſt-Nord-Eſt & de nos bâtimens à rames, nous entrâmes dans ce canal, où le flot qui nous auroit briſé ſans cette ouverture, s'y précipitant en torrent, nous porta au-delà des récifs avec une rapidité incroyable, & nous empêcha par-là, de chaſſer ſur l'un ou l'autre côté du canal, qui n'avoit pas plus d'un mille de largeur. Tandis que nous étions

comme lancés à travers ce golfe, nos ſondes furent de trente à ſept braſſes, très-irrégulières, & le fond vaſeux ».

« AUSSITÔT que nous nous vîmes en dedans des briſans, nous laiſsâmes tomber l'ancre par dix-neuf braſſes d'eau, ſur un fond de corail & de coquilles ».

« TELLE eſt la viciſſitude de la vie : nous nous croyions heureux d'avoir regagné une ſituation, de laquelle tous nos efforts tendoient à nous éloigner, il y avoit à peine deux jours. Les rochers & les bas-fonds ſont toujours redoutables au navigateur, lors même qu'on en connoît le giſſement, ils deviennent plus dangereux dans les parages qui n'ont jamais été fréquentés ; mais dans cette partie du globe, ils ſont plus à craindre & plus funeſtes qu'en aucune autre : car ici ce ſont des récifs de roches de corail, non moins eſcarpés que des murs, & qui s'élèvent d'une profondeur d'eau incommenſurable,

Ces brisans, toujours submergés dans le flot, sont à fleur d'eau ou découvrent à mer basse ».

« TANDIS que nous étions mouillés, les énormes vagues de la vaste mer du Sud trouvant dans ces récifs, une résistance subite, se brisoient sous nos yeux avec une violence inconcevable en lames que les tempêtes n'ont jamais pu produire dans l'autre hémisphère ».

« LE danger de naviger dans les parties inconnues de cette mer, étoit pour nous bien plus imminent, dans un vaisseau naufragé, qui à chaque instant, menaçoit ruine ; joint à ce que nous étions à la veille de manquer de vivres, & de toutes les autres provisions indispensables dans une navigation. Mais la gloire de découvrir des contrées jusqu'alors inconnues, & d'ouvrir de nouvelles routes aux navigateurs, nous roidissoient contre tous les genres d'obstacles ; & nous préférions d'être accusés d'imprudence & de témérité, par

cette foule d'hommes oiſifs, lâches & voluptueux, toujours prêts à cenſurer les entrepriſes que le ſuccès n'a point couronnées, plutôt que de laiſſer imparfaite une découverte que nous avions déjà ſuivie avec tant de péril ».

« DÈS-LORS, je réſolus de ranger la côte de la nouvelle Hollande, en faiſant voile au Nord, quelles qu'en puſſent être les conſéquences; car ſi nous fuſſions repaſſés en dehors du récif, nous aurions pu tellement écarter la côte, qu'il nous eût été impoſſible de déterminer, ſi cette contrée ſe joint ou ne ſe joint pas à la nouvelle Guinée, queſtion que j'étois réſolu d'éclaircir ».

« LA latitude du lieu où nous étions à l'ancre fut trouvée par l'obſervation, de douze degrés trente-huit minutes Sud, & la longitude de cent ſoixante degrés cinquante-ſix minutes. La côte couroit du Nord ſoixante-ſix degrés Oueſt au Sud-Oueſt-quart-Sud, & ſa

partie la plus voiſine étoit à neuf lieues de diſtance. Nous nommâmes l'ouverture par où nous avions paſſé, *le Canal de la Providence.* Il nous reſtoit à l'Eſt-Nord-Eſt, à la diſtance de dix ou douze milles. De cette poſition, nous appercevions un promontoire d'une conſidérable hauteur ſur le continent; il fut nommé *le Cap de Weymouth.* Sur ſon côté ſeptentrional il y a une baie à laquelle je donnai le nom de *Baie de Weymouth.* Le cap & la baie ſont par les douze dégrés quarante-deux minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante degrés vingt-ſix minutes de longitude. M. Banks qui étoit allé avec les bateaux à la pêche ſur les récifs, en rapporta pluſieurs eſpeces de corail, & de ce nombre étoit le *Tubipora Muſica* ».

« De-là, nous fîmes voile au Nord-Oueſt, au milieu de petites Iſles, de bas-fonds, de rochers à fleur d'eau, & d'écueils de toute eſpece. Nos bateaux qui étoient en avant pour diriger

la route, trouvoient les ſondes irrégulières, elles varioient à chaque jet, de cinq ou ſix braſſes, entre dix & vingt-ſept braſſes d'eau ».

« Nous étions à midi par les douze degrés vingt-huit minutes de latitude auſtrale, & à la diſtance d'environ quatre lieues du continent, qui s'étendoit du Sud-quart-Sud-Oueſt au Nord ſoixante-onze degrés à l'Oueſt, & quelques petites Iſles depuis le Nord quarante degrés à l'Oueſt, juſqu'à cinquante-quatre degrés à l'Oueſt. Le ſoir nous nous mîmes à l'ancre. La plus ſeptentrionale des petites Iſles nous reſtoit à l'Oueſt un demi-rumb au Sud, diſtante de trois milles : ces Iſles déſignées dans les cartes ſous le nom d'*Iſles de Forbes*, ſont à cinq lieues environ du continent, qui forme en cet endroit une pointe très-élevée, que j'appellai *la Pointe du Dard.* De cette pointe la côte ſe fait plus Oueſt, & dans cette direction, elle eſt baſſe & ſablonneuſe.

Au Sud elle s'élève & forme une chaîne de collines le long du rivage ».

« Nous gouvernâmes ſur une Iſle qui n'étoit qu'à une petite diſtance du continent, & qui nous reſtoit au Nord quarante degrés à l'Oueſt, à la diſtance d'environ cinq lieues. Nous rangeâmes le côté du Nord-Eſt de cette Iſle, que nous laiſsâmes entre nous & la principale terre. Elle a près d'une lieue de circuit. Nous y vîmes cinq ou ſix Indiens, dont deux étoient armés de lances : ils deſcendirent tous ſur une pointe du rivage pour obſerver le vaiſſeau, & ſe retirèrent. Au Nord-Oueſt de l'Iſle, ſont pluſieurs Iſles baſſes dans le voiſinage du continent; & au Nord & à l'Eſt, un grand nombre d'iſlots & de bas-fonds; de ſorte que de toute part nous étions environnés d'écueils; mais après les dangers que nous avions courus, nous voyions d'un œil d'indifférence, les briſans les plus redoutables. La principale terre paroiſſoit être baſſe

&

& couverte par intervalle d'un beau ſable blanc. A midi notre latitude obſervée étoit de douze degrés, & la longitude de cent ſoixante degrés ſeize minutes ».

« LE continent en face des Iſles dont on vient de faire mention, forme une pointe, que je nommai *le Cap Grenville*. Il gît par les onze degrés cinquante-huit minutes de latitude auſtrale, & par cent cinquante-neuf degrés cinquante-deux minutes de longitude. Entre ce cap & la pointe du Dard, le rivage forme une baie à laquelle j'ai donné le nom de *Baie-Temple*. A neuf lieues du cap de Grenville, dans la direction de l'Eſt un demi-rumb au Nord, ſont quelques Iſles dont les terres s'élèvent à une grande hauteur. Je les ai nommées *les Iſles de Sir Charles Hardy*; & celles qui giſſent à la hauteur du cap, *les Iſles de Kockburn*. Le ſoir nous vînmes à l'ancre au Nord-Eſt d'un groupe d'Iſles qui ſont au Nord-Oueſt & à quatre

lieues du cap Grenville. La multitude d'oiseaux que nous y vîmes, les fit appeller *les Isles de l'Oiseau.* La principale terre étoit basse & couroit autant au Nord qu'au Nord-Ouest quart de Nord, & une chaîne d'Isles sablonneuses s'étendoit dans le Nord-Est ».

« Le matin nous fîmes de la voile, gouvernant au Nord-Nord-Est, sur quelques Isles basses dans cette direction. Nous parvînmes à midi par les onze degrés vingt-trois minutes de latitude australe, & par cent cinquante-neuf dégrés cinquante-cinq minutes de longitude. Le continent, distant de quatre lieues, couroit au Nord, il ne présentoit qu'une plage sablonneuse. Les Isles & les écueils qui nous environnoient sont trop nombreux pour être particulièrement nommés ».

« Continuant de faire voile au milieu de ces innombrables écueils avec toutes les précautions que peut suggérer la prudence, nous nous trouvâmes

le lendemain à midi, par les dix degrés trente-six minutes. La partie la plus voisine du continent, qui étoit aussi la plus septentrionale, nous restoit à l'Ouest deux degrés Sud, à la distance d'environ quatre milles. Cette pointe, qui est le promontoire septentrional de la contrée, reçut le nom de *Cap d'York*. Sa longitude est de cent cinquante-neuf degrés dix-sept minutes. La latitude de sa pointe Nord est de dix degrés trente-sept minutes, & celle de l'Est de dix degrés quarante-deux minutes. La terre sur la pointe de l'Est & à son Sud, s'abaisse presque au niveau de la surface de la mer; le coup d'œil n'annonce qu'une terre dénuée de plantes, & une région ingrate ».

« Au Sud du cap le rivage forme une grande baie ouverte, que je nommai *la Baie de Newcastle*. On découvre dans cette baie quelques Isles rases, & quelques bas-fonds. La contrée adjacente est aussi presque au niveau des eaux, &

recouverte de sable. Mais dans la partie septentrionale du cap, la terre s'élève & forme une chaîne de collines couvertes d'arbres & de verdure; le rivage forme plusieurs petites baies, qui semblent offrir un bon mouillage; dans le voisinage de la pointe orientale du cap sont trois petites Isles. De l'une de ces Isles part une bature qui s'étend fort loin au large. On voit aussi une Isle tout près de la pointe septentrionale. On découvroit plusieurs autres Isles à une distance considérable : elles s'étendoient depuis le Nord-quart-Nord-Ouest, jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest, & derrière ces Isles une chaîne de terres d'une grande élévation, que nous conjecturâmes être aussi des Isles. On distinguoit encore d'autres Isles depuis le Nord jusqu'à soixante-onze degrés à l'Ouest ».

« Nous prolongeâmes le continent en rondissant le long du promontoire; & nous ne fîmes pas quatre lieues sans

découvrir que la terre que nous avions de l'avant, & que nous avions prise pour faire partie du continent, formoit des Isles détachées l'une de l'autre par plusieurs canaux. Je dépêchai aussitôt les bateaux avec des instructions convenables pour nous conduire à travers celui qui étoit le plus voisin du continent; mais appercevant des rochers & des bas-fonds dans ce canal, je fis le signal aux bateaux de reconnoître l'autre canal au Nord, laissant quelques Isles entre nous & la principale terre. Nous suivîmes nos bateaux à-travers ce canal: nous n'eûmes pas au-dessous de cinq brasses d'eau, dans la partie la plus étroite du passage, où la distance d'une Isle à l'autre étoit d'un mille & demi environ ».

« Vers les quatre heures, ayant fait près de deux milles dans ce canal, qui paroissoit traverser la nouvelle Hollande, nous laissâmes tomber l'ancre par six brasses & demie d'eau d'un très-bon

fond. Le canal commençoit ici à s'élargir. Le continent couroit ſur le Sud-Oueſt. Sa pointe la plus éloignée que nous euſſions en vue nous reſtoit au Sud quarante-huit degrés à l'Oueſt, & la pointe la plus méridionale des Iſles ſur le côté Nord-Oueſt du paſſage, reſtoit au Sud ſoixante-ſeize degrés à l'Oueſt. Il ne ſe montroit aucune terre entre ces deux pointes; & nous conçûmes l'eſpérance flatteuſe d'avoir enfin trouvé un paſſage à la mer des Indes ».

« IMPATIENS d'en avoir une entière certitude, à peine fûmes nous à l'ancre, que nous nous embarquâmes pour deſcendre ſur l'Iſle qui eſt au Sud-eſt du paſſage. Au moment du mouillage nous avions vu ſur cette Iſle pluſieurs Indiens; & lorſque nous voguâmes ſur le rivage, nous en apperçûmes dix ſur une hauteur : neuf étoient armés de lances & le dixième portoit un arc & un faiſceau de flêches; c'étoit ce que

nous n'avions pas encore vu en la possession des habitans de cette contrée. nous observâmes.que deux de la troupe portoient autour du cou des ornemens de nacre de perle. Trois d'entr'eux dont l'un étoit l'archer, descendirent sur le rivage vis-à-vis de nous. Il y avoit lieu de croire qu'ils vouloient s'opposer à notre descente; mais lorsque nous n'en étions plus qu'à une portée de fusil, ils se retirèrent lentement ».

« NOTRE premier soin à terre fut de grimper sur la plus haute colline. De sa cime on ne découvroit aucune terre entre le Sud-Ouest & le Ouest-Sud-Ouest. Il n'y avoit donc plus de doute que ce canal ne fut le détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Nouvelle-Guinée. La terre au Nord-Ouest du passage consistoit en un grand nombre d'Isles d'étendue & de hauteur différentes, rangées les unes derrière les autres aütant que l'œil pouvoit porter au Nord & à l'Ouest, sur

une chaîne d'environ treize lieues ».

« COMME j'étois ſur le point de quitter la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, que j'avois prolongée depuis le trente-huitième degré de latitude juſqu'à cette place, aſſuré d'ailleurs qu'aucun navigateur ne l'avoit jamais reconnue, je pris poſſeſſion de la contrée au nom du Roi d'Angleterre, ſous le nom de *Nouvelle Galles méridionale*. Nous célébrâmes cette priſe de poſſeſſion par trois décharges de mouſqueterie, auxquelles on répondit du vaiſſeau par trois volées de canon. L'Iſle où ſe fit cette formalité fut appellée *l'Iſle de Poſſeſſion* ».

« DEPUIS l'inſtant que nous étions rentrés parmi les écueils, nous n'avions eu qu'un flot modéré : il portoit régulièrement au Nord-Oueſt, & le juſant reverſoit au Sud-Eſt. A l'endroit où nous étions, le flot commence entre une & deux heures du matin dans les ſyzygies. Il monte à la hau-

teur perpendiculaire de douze pieds ».

« Le jour ſuivant, dans la matinée, quelques Naturels ſe montrèrent ſur le rivage; nous découvrîmes avec nos longues-vues que c'étoit des femmes : elles étoient nues, comme les autres habitans de cette contrée. Bientôt après nous fîmes voile au Sud-Oueſt. A midi la pointe du Sud-Oueſt de la plus grande Iſle du côté Nord-Oueſt du détroit nous reſtoit au Nord ſoixante-onze degrés à l'Oueſt à huit milles de diſtance. Je l'ai nommée le cap Cornouailles. Il gît par les dix degrés quarante-trois minutes de latitude auſtrale & par cent cinquante-huit degrés quarante-une minutes de longitude. Quelques terres qui ſe trouvent dans le milieu du paſſage furent nommées les *Iſles de Wallis*. Notre latitude obſervée étoit de dix degrés quarante-ſix minutes Sud ».

« Nous gouvernâmes ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & enſuite au Nord-Oueſt-quart-Oueſt ſur une petite Iſle que

nous avions en vue. Le calme qui survînt nous obligea de laisser tomber l'ancre près de cette Isle. J'y descendis avec M. Banks, & nous trouvâmes qu'à l'exception de quelques bouquets de bois, ce n'étoit qu'un rocher stérile, habité par un nombre innombrable d'oiseaux, dont une grande partie étoit de l'espece de ceux qu'on nomme des *Niais*, & du nom de ces oiseaux, l'Isle fut appellée *l'Isle des Niais* ».

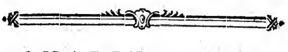
« UNE légère brise s'étant levée du Sud-Ouest, accompagnée de houle, annonçoit que nous étions à l'Ouest de la Carpentarie, ou à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Hollande; & que la mer étoit alors ouverte à l'Ouest. Il étoit donc démontré que la Nouvelle-Hollande & la Nouvelle-Guinée sont deux Isles séparées, ou les différentes parties d'un même continent ».

« L'ENTRÉE Nord-Est du détroit gît par les dix degrés trente-neuf minutes de

latitude auftrale, & par cent cinquante-huit degrés cinquante-quatre minutes de longitude. Elle eft formée par le continent ou l'extrémité feptentrionale de la Nouvelle-Hollande au Sud-Eft, & au Nord-Oueft, par une chaîne d'Ifles que j'ai nommées les *Ifles du Prince de Galles*. Il eft bien probable que ces Ifles s'étendent jufqu'à la Nouvelle-Guinée ».

« Le paffage fut appellé le *Détroit de l'Endeavour*, du nom du vaiffeau. Sa longueur du Nord-Eft au Sud-Oueft eft de dix lieues, & il a environ cinq lieues de largeur; à l'exception de l'entrée du Nord-Eft, où il a un peu moins de deux milles, fe trouvant refferré par des Ifles qui giffent à cette hauteur ».





CHAPITRE XIV.

Description particulière de la Nouvelle-Hollande ; de ses productions & de ses habitans.

La Nouvelle-Hollande, ou conformément au nom que M. Cook lui a donné, la Nouvelle-Galles méridionale est la plus grande de toutes les Isles connues. La longueur de sa côte orientale en ligne droite n'a pas moins de vingt-sept degrés, ou de cinq cens quarante lieues. D'où il paroît que sa surface quarrée est égale ou plus grande que l'Europe.

Au Sud du trente-quatrième degré de latitude la terre ne s'élève guère au-dessus de la surface des eaux : au Nord elle forme plusieurs chaînes de collines & de montagnes ; mais en général on ne peut pas dire que cette

contrée soit montueuse ; toutes ses hauteurs prises ensemble ne font qu'une très-petite partie de sa surface, si on les compare à l'étendue de ses plaines & de ses vallées.

L'ASPECT que présente cette contrée annonce une terre plus stérile que féconde. Cependant elle est boisée dans tous les endroits où le terrein s'élève ; &, en plusieurs, les vallées ainsi que les plaines abondent en herbages. Il est vrai que le sol est fréquemment sablonneux, & l'on voit des plaines immenses couvertes d'un sable mouvant ; & où dans les places les mieux exposées, la végétation paroît moins animée qu'au Sud de la contrée : les arbres n'y sont pas d'une si belle élévation, & toutes les plantes y sont moins riches & croissent avec moins de vigueur.

LES bords des baies à la distance d'un mille aux environs offrent un terrein marécageux, étant journellement submergé par le flot. Ces terres vaseu-

ſes ſont généralement couvertes de mangliers. On trouve auſſi des marais dans l'intérieur des terres; ces marais produiſent une quantité étonnante de diverſes plantes qui y végétent avec la plus grande vigueur. En quelques endroits le ſol eſt capable d'amélioration; mais en grande partie, il eſt d'une telle aridité qu'il ſemble ne pouvoir admettre aucune eſpece de culture.

La côte, dans toute la partie qui eſt au Nord du vingt-cinquième degré, contient un grand nombre de baies & de havres, où les vaiſſeaux peuvent mouiller à l'abri de tous les vents.

Toute la campagne eſt arroſée par quantité de ſources & de ruiſſeaux qui du pied des collines coulent & ſerpentent à travers les vallées & les prairies, & dont les eaux fraîches ſe rendent dans les anſes multipliées des baies. Il n'eſt peut-être pas un ſeul mouillage, ſi l'on excepte le *canal de la Soif*, où

l'on ne puisse se procurer de l'eau douce avec la plus grande facilité.

Les especes des différens arbres qui croissent sur cette terre ne sont pas fort diversifiées. Entre les arbres de haute futaie & qu'on peut regarder comme propres à faire des bois de construction, il n'y en a que deux sortes. Les premiers sont ceux qui produisent la gomme, ces arbres d'une grande élévation, croissent dans toutes les parties de la contrée : les feuilles sont étroites & ont beaucoup de ressemblance avec celles du saule : la gomme ou résine qu'ils distillent est d'un rouge foncé, & ressemble exactement à ce que l'on nomme sang de dragon. Peut-être en est-ce réellement; car on sçait que cette substance est le produit de plus d'une espece de plante.

Les arbres de la seconde espece sont ceux qui croissent comme nos sapins. On en a fait déja particulièrement mention dans la description qu'on a fait de

la baie de Botanique. Ces deux ſortes d'arbres ſont, comme on l'a obſervé, d'un bois dur & peſant. Outre ces arbres il y en a d'autres d'une écorce douce, facile à détacher de la tige, & qui eſt la même que celle dont on ſe ſert dans les Indes Orientales pour le calfatage des vaiſſeaux.

On y trouve des palmiers de trois différentes ſortes. La première, qui croît en abondance dans les parties méridionales de la contrée, a des feuilles dont l'épanouiſſement eſt pliſſé en éventail ; ſon choux eſt très-petit, mais d'une douceur qui le rend délicieux ; & les noix qu'il produit en quantité, feroient pour les cochons une admirable nourriture.

La ſeconde eſpece reſſemble plus auxpalmiſtes de l'Amérique : ſes feuilles ſont grandes & empennées comme celles du cocotier ; ſon chou différe de celui de la première eſpece : il eſt moins doux, mais plus gros.

La

LA troiſième eſpece qui, comme la ſeconde ne fut trouvée que dans les parties ſeptentrionales, a rarement plus de dix pieds d'élévation : ſes feuilles aſſez petites ſont compoſées de filioles rangées aux deux côtés d'un filet qui les ſupporte toutes : elles reſſemblent à celles de quelque eſpece de fougère. Elle ne produit point de choux, mais une prodigieuſe quantité de noix de la groſſeur d'un marron, & d'une forme plus ſphérique. Les capſules de ce fruit trouvées dans les endroits où les Indiens avoient fait des feux, firent croire aux Anglois qu'on pouvoit en manger; mais ceux qui en firent l'eſſai éprouvèrent que l'émétique eſt un vomitif moins violent.

OUTRE ces eſpeces de palmier il y a des arbriſſeaux, des arbuſtes, entièrement inconnus en Europe; particulièrement une eſpece de figuier ſauvage, dont le fruit eſt très-chétif, une ſorte de prunier, & une troiſième eſpece qui porte une pomme pourprée : elle

aquiert un très-bon goût, gardée pendant quelques jours.

Les plantes sont ici d'especes très-variées. M. Banks en a fait une riche & précieuse collection; mais la plupart sont peu succulentes. On a eu occasion de parler de la racine & des feuilles d'une plante qui ressemble au coccos de l'Amérique, & d'une espece de pois qui croît sur une tige sarmenteuse & rampante. On peut y ajouter une sorte de persil & de pourpier, & deux d'iniams: l'une a la forme d'une rave, l'autre est ronde & recouverte de fibres dures & ligneuses. Toutes les deux sont très-petites, mais douces & agréables.

On ne répétera point ce qu'on a déjà dit des différentes especes de fruits que produit cette contrée.

Entre les quadrupèdes on a fait mention du chien, on a donné une description particulière du kanguroo, & d'un autre animal, qui est une espece

de pareſſeux, reſſemblant au phalanger dont parle M. de Buffon. On y voit une eſpece de belette, que les Naturels nomment *Quollo :* ſon dos noir eſt tâcheté de blanc; mais le ventre eſt d'un beau blanc ſans mêlange. Quelques perſonnes de l'équipage prétendent avoir apperçu des loups; & M. Cook avoue qu'il en a reconnu les traces.

Les oiſeaux aquatiques de cette contrée ſont les mouettes, des oies de deux eſpeces, des corlieus, des canards, des ſarcelles, des pélicans d'une taille conſidérable & pluſieurs autres. Entre les oiſeaux de terre, ſont les corneilles, les perroquets, les perruches, les coqs de bruyère, & une quantité d'autres oiſeaux d'une grande beauté. Les pigeons y ſont très-ombrageux; mais comme ils volent par compagnie, il eſt toujours facile de les tirer. Ces oiſeaux ſont ici du plus ſuperbe plumage.

Parmi les reptiles, ſont pluſieurs eſpeces de ſerpens, dont quelques-uns

ſont venimeux; des ſcorpions, des mille pieds & des lézards. Il y a très-peu d'inſectes : de ce nombre ſont les moſquites & les fourmis. On y voit pluſieurs eſpeces de fourmis; les unes ſont de couleur verte & conſtruiſent ſur les arbres leurs fourmillières, qui ſont de grandeur & de forme différentes. Les autres ſont noires, elles vivent dans l'intérieur des branches des arbres, qu'elles creuſent pour s'y loger. Une troiſième eſpece vit dans l'intérieur d'une racine qui croît ſur l'écorce des arbres. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que la végétation de cette plante, pénétrée de toute part par ces inſectes, n'en eſt pas altérée.

La mer poiſſonneuſe ſur toute la côte, fournit beaucoup plus que la terre à la ſubſiſtance des habitans. Les différentes ſortes de poiſſons qu'on pêche ſur ce rivage, ſont preſque toutes inconnues en Europe. Sur les bas-fonds & les récifs, on trouve un nombre in-

croyable de tortues vertes d'une étonnante grosseur, diverses especes d'huîtres, entre lesquelles est l'huître perlière.

La seule relation qu'on ait jamais eue de cette contrée fut publiée par Dampierre. Ce navigateur est en général d'une grande véracité; mais il s'est trompé sur quelques particularités de la Nouvelle-Hollande. Les habitans que Dampierre a vus sur la côte occidentale, sont à la vérité à une grande distance des Indiens de la côte orientale qu'a visitée M. Cook; mais l'éloignement n'est pas moindre entre les deux extrémités de la côte orientale; & comme il y a une parfaite uniformité entre les mœurs & les coutumes de leurs habitans, il est à présumer que dans une autre direction elles doivent être peu différentes.

Le nombre des habitans de cette contrée n'est point du tout en proportion avec son étendue. M. Cook observe qu'il n'en a jamais vu plus de

trente ensemble, encore étoit-ce à la baie de Botanique, où les hommes, les femmes & les enfans s'étoient rassemblés sur un rocher pour voir passer le vaisseau. Quand ils formèrent le projet d'attaquer les Anglois, ils n'étoient pas plus de quinze : aussi leurs hangards ne se trouvent-ils que de loin en loin. L'intérieur de la contrée est bien d'une étendue immense; mais il est à croire que ce ne sont que des déserts : s'il y a des habitans, ils sont encore moins nombreux que sur les côtes. Comment concevoir que des hommes puissent subsister au centre d'une vaste contrée inculte? Et s'il étoit vrai que les habitans du centre cultivassent les terres, cet art seroit-il absolument ignoré sur les côtes? Seroit-il possible qu'on n'en retrouvât pas la plus légère trace? Dans une étendue de cinq cens quarante lieues, les Anglois n'ont pas vu un seul pouce de terrein cultivé. Il en faut donc conclure que cette contrée man-

que d'habitans dans tous les lieux où la mer ne peut pas contribuer à leur nourriture.

Le ſeul endroit où les Anglois aient eu avec eux quelque commerce, c'eſt ſur la rivière de l'Endeavour. La horde de ces Indiens n'étoit composée que de vingt-une perſonnes ; douze hommes, ſept femmes, un garçon & une fille. On n'a guère vu les femmes que dans l'éloignement ; & lorſque les hommes venoient ſur les bords de la rivière, ils n'y amenoient jamais leurs femmes.

Ces Indiens, comme on l'a obſervé, ne ſont pas de la taille héroïque des Patagons ; mais dans leur médiocre ſtature, ils ſont bien faits & joignent de la force & de la vigueur à beaucoup de ſoupleſſe & de légèreté. Leur phiſionomie n'eſt pas ſans expreſſion, & ils ont la voix douce & efféminée. Avec une carnation peu différente de celle des Négres, leurs traits ne ſont

point du tout désagréables ; ils n'ont point comme les Négres le nez plat, les lévres épaisses & les jambes tournées en dehors ; leurs dents sont unies & aussi blanches que l'ivoire ; leurs cheveux, d'un beau noir d'ébène, sont naturellement longs ; mais ils sont généralement dans l'usage de les porter courts : ces cheveux ne sont point crépus, mais lisses : on a observé que dans quelques-uns ils font le crochet.

Ces Indiens sont presque toujours couverts de vase, d'écume & de sable ; mais ils ne se frottent ni d'huile ni de graisse : leurs barbes, épaisses & rudes, sont de la couleur de leurs cheveux. N'ayant point d'instrumens tranchants, ils tiennent leurs barbes & leurs cheveux courts en en brûlant la pointe.

Les deux sexes ne portent aucune espece de voile, pas même une ceinture pour se couvrir les parties naturelles. Ils ne voyent dans la nudité aucune indécence,

L'ORNEMENT dont ils paroiſſent faire le plus de cas eſt un os qui leur traverſe la cloiſon du nez. Il ſeroit difficile d'aſſigner la cauſe qui a jamais pu les porter à ſe faire une opération ſi douloureuſe & ſi incommode pour une décoration ſi bouffonne & ſi originale. Ce bijou burleſque eſt de la groſſeur du doigt & de cinq ou ſix pouces de longueur. Ce n'eſt pas leur ſeul ornement ; ils ſe percent les oreilles pour y en attacher d'autres à-peu-près de la même groſſeur : ils portent encore des colliers faits de coquillages proprement coupés & enfilés.

ILS ſont dans l'uſage de ſe peindre le corps de blanc & de rouge. Cette dernière couleur eſt étendue ſur les épaules & ſur la poitrine. Le blanc eſt par bandes, les unes étroites & d'autres larges. Le plus ordinairement ils ſe peignent les bras & les jambes de ces raies blanches étroites ; mais ſur le corps ils leur donnent plus de largeur.

On doit même dire que dans ces traits ils mettent de l'élégance & du goût. La couleur blanche se répand encore par petites taches sur le visage, & forme un cercle autour de chaque œil.

Le rouge paroît être de l'ocre ; mais M. Cook n'a pu découvrir quelle étoit la composition du blanc : il étoit grenu, savonneux au toucher & presque du poids du blanc de plomb. On leur a vu sur le corps de grandes cicatrices, & ils ont fait entendre qu'elles provenoient des blessures qu'ils s'étoient faites à la mort d'un parent ou d'un ami.

Ils ne paroissent pas avoir de résidence à demeure : leurs maisons, si l'on peut leur donner ce nom, sont construites avec moins d'art que dans aucune autre Isle de la Mer du Sud : elles ne sont pas moins misérables que les chétives cabanes des habitans de la Terre de Feu. Ces mauvaises hutes sont faites de quelques pieux qui se croisent à quatre ou cinq pieds au-dessus du

terrein, & recouvertes de morceaux d'écorce d'arbres posés les uns à côté des autres sans aucune liaison. En avançant vers le Nord, où le climat devient plus chaud, ces cabanes ne sont qu'une espece d'auvent dressé pour le moment; & le plus souvent, s'ils ne doivent faire qu'un très-court séjour dans l'endroit, ils dorment en plein air, ou sous quelques arbrisseaux.

Le seul meuble qu'on leur ait vu dans ces maisons, est un vase long qui n'est qu'un morceau d'écorce d'arbre noué aux deux bouts avec des branches d'osier : ce vaisseau sert à conserver l'eau, qu'ils sont quelquefois obligés d'aller chercher à une grande distance. Les hommes portent un petit sac de réseau attaché à un cordon qu'ils se passent autour du cou. Ce sac contient une petite quantité de blanc & de rouge, des lignes & des hameçons, quelques pointes de dards, les os & les coquillages qui composent leur pa-

rure : c'eſt-là leur tréſor ; ils ne connoiſſent point d'autres richeſſes.

LEURS hameçons ſont faits avec autant d'adreſſe que de propreté. Leurs lignes ſont des cordages faits de quelques végétaux ; elles varient pour la groſſeur depuis un demi-pouce juſqu'à la fineſſe d'un cheveu.

LE poiſſon paroît faire leur principale nourriture. Le kanguroo & les oiſeaux ſont ſi ombrageux qu'il ne leur eſt pas facile de s'èn procurer. Le ſeul végétal qu'on peut regarder comme un article de leur nourriture, eſt l'iniams, à moins qu'ils ne mangent quelques-uns des fruits dont on a fait mention.

IL ne paroît pas qu'ils mangent les animaux cruds : n'ayant point de vaſe pour les faire bouillir, ils les font griller ſur le charbon, ou cuire dans des fours, à la manière des Otahitiens, ou rôtir avec des broches de bois fichées en terre auprès du feu.

ILS ne connoiſſent d'autre boiſſon que l'eau ; on n'a pas obſervé qu'ils fiſſent aucun uſage de plantes propres à produire l'ivreſſe : cependant pluſieurs d'entr'eux mâchent continuellement des feuilles d'une ſorte de plante, comme on fait du tabac en Europe & du bétel dans les Indes. Peut-être eſt-ce une eſpece de bétel ; mais ces feuilles n'affectent ni les dents ni les lévres.

COMME ils n'ont point de filets, ils prennent le poiſſon à la ligne, ou le dardent avec des lances appropriées à cet uſage. Ils le prennent encore à la main dans les creux des récifs & ſur les batures qui aſſéchent dans le juſant.

ON n'a pas eu occaſion de voir leur manière de chaſſer ; mais on conjecture par les entailles pratiquées dans les gros arbres pour monter juſqu'à leurs cimes, qu'ils y prennent leur poſte pour guetter les animaux quand il en paſſe aſſez pour pouvoir les atteindre avec leurs lances. Ces mêmes degrés peuvent

auſſi leur ſervir à prendre les oiſeaux qui viennent faire leurs nids ſur ces arbres.

Leurs armes ſont la lance & le bouclier : les lances, faites d'un bois léger, ſont armées d'une longue pointe d'os très-aigue ; les arrêtes en ſont garnies de petites pointes, pour rendre leurs bleſſures plus dangereuſes & même mortelles. Ils ont encore d'autres eſpeces de lances à pluſieurs pointes dont ils ſe ſervent pour darder le poiſſon. Leurs boucliers, de trois pieds de long ſur environ douze pouces de large, ſont d'une forme ovale, concave endedans & pourvus d'un manche. Dans quelques-uns de ces boucliers on a remarqué de petits trous deſtinés, quand ils veulent s'en couvrir la tête, à obſerver les mouvemens de leurs ennemis.

La ſtructure de leurs pirogues n'annonce pas plus d'art & d'induſtrie que la conſtruction de leurs miſérables huttes. Chaque pirogue eſt faite d'une ſeule

écorce d'environ douze pieds de longueur, nouée à chaque bout & traversée par quelques pieces de bois. Leurs pagaies ſont des rames courtes dont la palme a trois pouces de largeur; ils en tiennent une de chaque main & voguent avec aſſez de célérité.

MAIS, outre ces légères barques d'écorce, ceux qui habitent les parties ſeptentrionales, ont encore des pirogues faites de troncs d'arbre creuſés, ayant ſur l'un des côtés un balancier pour les empêcher de chavirer.

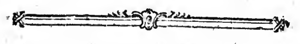
LES ſeuls inſtrumens qu'on leur connoiſſe, ſont des herminettes de pierre groſſièrement façonnées, quelques autres petites pierres de la forme d'un coin, des maillets de bois, quelques coquilles & des fragmens de corail. Pour polir les pointes de leurs lances, ils ſe ſervent de feuilles d'une eſpece de figuier ſauvage, qui font le même effet que la prêle qu'employent nos Menuiſiers. On ſent bien qu'avec de

pareils outils, les moindres ouvrages doivent être d'une exécution difficile.

Des armes offensives & défensives ne permettent pas de douter que ces Indiens ne soient quelquefois en guerre. Si l'on jugeoit de leur bravoure par la hardiesse avec laquelle deux d'entr'eux vinrent s'opposer à la descente des Anglois dans la baie de Botanique, il faudroit les regarder comme des peuples belliqueux, & familiarisés avec les dangers; mais leur fuite précipitée dans toutes les autres parties de la côte, sans qu'on leur fit aucune menace, montre une crainte & une pusillanimité incompatibles avec le caractère d'une nation qui auroit quelque habitude des armes.



CHAPITRE



CHAPITRE XV.

Description des Isles & Côtes reconnues par les François à l'Ouest du deux cent-vingtième méridien jusqu'à la Nouvelle-Bretagne.

Les découvertes qui vont faire l'objet de ce Chapitre, ne comportent pas, sans doute, le même degré d'intérêt que celles qu'a faites M. Cook autour de la nouvelle Zélande, & le long de la côte orientale de la nouvelle Hollande, aujourd'hui la nouvelle Galles méridionale; mais M. de Bougainville a su les rendre précieuses aux Géographes & aux Navigateurs, par l'exacte connoissance qu'il donne du gissement des Isles & des côtes, des rochers & des bas-fonds, des marées & des courans, des différentes profondeurs & des vents, des variations de l'aiguille, en un mot

de tout ce qui peut perfectionner la navigation.

ETANT parti d'Otahiti où nous l'avons vu attérir, il reconnut le même jour une petite Isle, que ses sommets isolés lui avoient d'abord fait prendre pour trois Isles. Elle étoit connue de l'Insulaire qu'il amena avec lui en France, & qu'il a ensuite renvoyé dans sa patrie comblé de ses bienfaits. On a su qu'il n'y étoit pas arrivé, & que la petite vérole avoit terminé ses jours dans l'Isle de Bourbon. L'Isle dont on étoit assez près pour en avoir une vue distincte, parut d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres. Aotourou, c'est le nom de l'Insulaire de M. de Bougainville, assuroit qu'on y trouveroit le même accueil & les mêmes rafraîchissemens qu'à Otahiti. Mais son dessein n'étant pas de s'y arrêter, il fit voile à l'Ouest dirigeant sa route de manière à éviter les Isles pernicieuses, que Roggewin a ainsi nommées, parce qu'il y perdit un de ses vaisseaux.

IL avoit déjà découvert deux chaînes d'Isles, qu'il avoit nommées ; l'une, l'*Archipel dangereux*, l'autre, l'*Archipel de Bourbon*. Après dix-huit jours de navigation, ayant eu connoissance de la terre dans le Nord-Ouest, il gouverna sur la pointe septentrionale de cette terre qui lui parut fort élevée, dans le dessein de la reconnoître. Le même jour, avant le coucher du soleil, il vit un groupe de trois Isles; l'une est beaucoup plus considérable que les deux autres. Il prolongea la bande de l'Est de la plus grande, depuis sa pointe méridionale jusqu'à celle du Nord. C'est le plus grand côté de l'Isle, qui est par-tout escarpée, & n'est à proprement parler, qu'une haute montagne, couverte d'arbres jusqu'au sommet, sans vallée ni plage. La mer brisoit fortement le long de la rive. On y vit des feux, quelques cabanes, couvertes de joncs & terminées en pointe, construites à l'ombre des cocotiers, & une

trentaine d'Indiens qui couroient ſur le bord de la mer.

La diſtance des deux petites Iſles à la grande, eſt d'une lieue dans la direction de l'Oueſt-Nord-Oueſt: elles ſont ſéparées par un bras de mer peu large; l'une & l'autre ſont hautes & eſcarpées, le milieu de ces Iſles eſt par les quatorze degrés onze minutes de latitude auſtrale, & par deux cens neuf degrés une minute de longitude.

M. de Bougainville entroit dans le canal qui ſépare les deux petites Iſles de la grande lorſque la vue d'une pirogue qui ramoit ſur le vaiſſeau, l'engagea à mettre en panne pour l'attendre. Ces Indiens étoient nuds à l'exception des parties naturelles. Malgré tous les ſignes d'amitié qu'on leur fit, ils ne purent jamais ſe réſoudre à accoſter le vaiſſeau. A la vue d'un canot qu'on mit dehors pour aller à eux, ils ramèrent avec précipitation, vers le rivage. Pluſieurs autres pirogues dont

quelques-unes à la voile, montrèrent plus de confiance, & s'approchèrent d'assez près pour rendre les échanges praticables.

AUCUN de ces Insulaires ne voulut se rendre à bord. Ils échangèrent des rafraîchissemens, des armes & quelques étoffes du pays, pour des petits morceaux d'étoffe rouge qu'ils préféroient aux clous.

LE canal entre les petites Isles & la grande, est d'une lieue & demie & paroît présenter quelque mouillage; mais le vent s'étant un peut calmé, ne permit pas à M. de Bougainville de le traverser; & il reprit sa route à l'Ouest.

LE même jour il gouverna sur une autre terre, qui se montra d'abord sous l'aspect de trois mondrains isolés. Il reconnut que c'étoit une belle Isle, entrecoupée de montagnes & de vastes plaines, couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Il en prolongea la côte méridionale entre une & deux

lieues de diſtance; mais les lames qui briſoient avec fureur ſur toute l'étendue de la côte, ſembloient en défendre l'accès. Une batture qui part de la pointe occidentale, s'étend à deux lieues au large.

Il eut, dans ce même-tems, connoiſſance d'une autre terre, dont la côte couroit ſur le Sud-Oueſt. Elle lui parut auſſi élevée & auſſi étendue que la première. Elle en eſt éloignée d'environ douze lieues à l'Oueſt. Le ciel qui ſe couvrit de nuages, l'empêcha de la reconnoître. Il diſtingua ſeulement deux petites Iſles d'inégale grandeur à ſa pointe du Nord-Eſt.

Les pirogues qu'il vit voguer au large & dans le Sud, lui firent conjecturer qu'il y a d'autres Iſles dans cette partie, qui paroiſſent former une chaîne étendue ſous le même méridien. Il étoit alors, comme il l'obſerve par la longitude des Iſles de Pylſtaart ou des Plongeons, de Middelbourg, d'Amſterdam,

de Rotterdam, des bas-fonds de Heemskerk, du Prince Guillaume, & des Isles de Salomon, à quelques degrés près. Considérant toutes ces Isles comme une troisiéme division, il les comprit sous le nom d'*Archipel des Navigateurs*. Elles s'étendent du vingtiéme au dixiéme degrés de latitude australe, entre le deux cens huitiéme & deux cens neuviéme degrés de longitude.

En perdant de vue ces dernières Isles, il fit voile à l'Ouest-Sud-Ouest; il vint reconnoître une terre qui s'étoit montrée sous l'apparence de deux Isles séparées; mais ces parties élevées étoient jointes par une terre basse, qui se courbant en arc, formoit une baie ouverte au Nord-Est. Les vents directement contraires, ne lui permirent pas d'en approcher de plus de six à sept lieues. Cette Isle, qui fut nommée *l'Enfant perdu*, est par les quatorze degrés vingt minutes de latitude australe, & par deux cens un degrés de longitude.

Persécuté près de quinze jours de suite par les calmes, la pluie & les orages, il observe que dans la mer Pacifique, l'approche des terres procure des coups de vents violens, & principalement dans les décours de la lune. « On ne se figure pas, dit-il, avec quel soin & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, où l'on est menacé de toutes parts, de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la Zône torride ».

En continuant de courir à l'Ouest, il reconnut deux Isles : l'une, qu'il nomma l'*Isle de la Pentecôte*, du nom du jour de sa découverte ; l'autre, l'*Isle Aurore*, parce qu'il l'apperçut aux premiers rayons de l'aurore naissante. Il découvrit en même-tems une petite Isle d'une forme conique, qu'il nomma *le Pic de l'Etoile*.

Il rangea la côte orientale de l'Isle Aurore, à une lieue & demie de distan-

ce. Elle n'a pas plus de deux lieues de largeur ſur une étendue de dix lieues. Ses côtes ſont eſcarpées & couvertes de bois. Bientôt il apperçut par-deſſus cette Iſle, les cimes de hautes montagnes environ à dix lieues au-delà. Elles appartenoient à une troiſiéme Iſle, qui eſt dans le Sud-Oueſt de l'Iſle Aurore. Il en côtoya la côte du Nord-Oueſt, qui a au moins douze lieues d'étendue. Cette terre eſt haute, eſcarpée & partout couverte de bois.

Les bateaux y attérirent pour y faire une coupe de bois. On tira quelques fruits des Inſulaires. Ils ſont de deux couleurs, noirs & mulâtres. On obſerva qu'ils étoient couverts de lèpres. Cette circonſtance fit donner à leur Iſle le nom d'*Iſle des Lépreux*.

Les bateaux de retour à bord, M. de Bougainville courut au Sud-Oueſt ſur une très-longue côte qu'il découvroit ſans en voir la fin. Bientôt il eut la vue des terres dans tous les points de

l'horiſon, & il ſe trouvoit comme enfermé dans un grand golfe. L'Iſle de la Pentecôte venoit rechercher au Sud la nouvelle côte qu'il avoit découverte, & il ne pouvoit ſavoir ſi elle en étoit détachée, ou ſi ce qui lui ſembloit former la ſéparation n'étoit pas une grande baie. Pluſieurs autres endroits ſur le reſte de la côte, préſentoient l'apparence de paſſages ou d'enfoncemens. L'ouverture la plus conſidérable ſe montroit dans l'Oueſt. Il courut le long d'une très-belle côte, ſur laquelle on voyoit de grands eſpaces de terrein cultivé, & le coup-d'œil annonçoit une contrée fertile & riche.

La route qu'il ſuivoit conduiſoit à cette grande ouverture de l'Oueſt. La latitude obſervée à midi fut de quinze degrés quarante minutes. Il étoit alors dans le milieu de l'ouverture, qui eſt de cinq à ſix lieues. Il rangea la côte ſeptentrionale à trois quarts de lieue de diſtance. Elle eſt peu élevée & couverte d'arbres.

Après qu'il eut longé la côte du Sud l'eſpace de deux ou trois lieues, il découvrit un grand enfoncement qui ſembloit former une belle baie, à l'ouvert de laquelle étoient deux grands Iſlots. Sur le champ il envoya ſes bateaux pour la reconnoître; mais ils découvrirent que cette terre, qu'on croyoit continue, n'eſt qu'un amas d'Iſles qui ſe croiſent, & que c'eſt la rencontre de pluſieurs canaux qui forment cette apparence de baie, l'inégalité du fond ne lui permit pas d'aller s'y mettre à l'ancre. Il continua de prolonger la côte à la diſtance d'environ une lieue. Il vit ſur une pointe baſſe, une plantation d'arbres diſpoſés en allées de jardins, les Indiens y étoient raſſemblés en grand nombre; de l'autre côté de la pointe, il y avoit une apparence d'enfoncement; mais ce n'étoit qu'un coude, & il ſuivit la côte juſqu'à la pointe du Nord-Oueſt, ſans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe, les terres

couroient sur le Nord-Nord-Ouest, & s'étendoient à perte de vue. Ces terres, de la plus grande élevation, présentoient, au-dessus des nuages, une chaîne suivie de montagnes, qu'il perdit bientôt de vue en courant l'Ouest.

IL nomma les terres qu'il venoit de découvrir, *l'Archipel des grandes Cyclades.* Il s'étend en latitude depuis le seiziéme jusqu'au onziéme parallele, entre le cent quatre-vingt-sixiéme & le cent quatre-vingt-onziéme degrés de longitude. Il présume que les Isles que Roggewin découvrit sous le onziéme parallele, & qu'il nomma, l'une *Thienhoven*, & l'autre *Groningue*, sont l'extrêmité Nord de cet Archipel. Roggewin qui côtoya tout un jour Thienhoven, la voyant s'étendre en demi-cercle vers Groningue, sans en appercevoir l'extrémité, soupçonna que ces terres faisoient partie de celle que Quiros appella *la Terre Australe du Saint-Esprit.*

TOUT annonçoit à M. de Bougainville qu'il étoit arrivé à cette Terre Auftrale. Il ne pouvoit pas douter qu'il ne fût dans la grande baie de Saint-Jacques & de Saint-Philippe, puifque la latitude, la longitude & toutes les apparences décrites par Quiros, étoient les mêmes, à l'exception d'une feule circonftance; c'eft qu'il trouvoit un paffage à l'endroit même où Quiros fuppofe que la côte eft celle d'un continent.

LE Navigateur Efpagnol a-t-il mal vu? demande M. de Bougainville, ou a-t-il voulu mafquer fes découvertes? Il eft vraifemblable que la côte, au premier coup d'œil, fe préfentant fous l'apparence d'un continent qui étoit l'objet des recherches de Quiros, il aura adopté cette première idée, que le grand enfoncement que M. de Bougainville fit fonder eft le port de la *Vera-Cruz*; & que, fans autre examen, il aura pris pour les embouchures des deux rivières qu'il nomme *Jourdain* & *Saint-Sauveur*, les

canaux qui ſont entre les Iſles dont la rencontre forme le port; peut-être auſſi n'a-t-il voulu que donner plus d'importance à ſa découverte; ce qui eſt encore plus plauſible, à moins qu'on ne ſuppoſe que des éruptions de volcan, des tremblemens de terre, ou les efforts des eaux n'aient déchiré cette terre pour en former pluſieurs Iſles, depuis la découverte de Quiros.

M. DE BOUGAINVILLE n'ayant point trouvé d'endroit commode pour le débarquement ſur la Terre Auſtrale du Saint-Eſprit, continua de courir à l'Oueſt. Après huit jours de navigation ſans rencontrer aucune terre, il découvrit à une demi-lieue dans le Sud, des briſans & une côte ſablonneuſe ſi baſſe, qu'elle étoit preſque au niveau de la ſur-face de la mer. Il reconnut que ce n'étoit qu'une petite Iſle de ſable, que ſon peu d'élévation rend un écueil très-dangereux lorſqu'on fait route dans la nuit par un tems couvert. Cette Iſle

étoit couverte d'oiseaux. Il la nomma la *Batture de Diane*. Elle est par les quinze degrés quarante-une minutes de latitude australe & par cent soixante-huit degrés cinquante-neuf minutes de longitude.

UNE nouvelle batture qu'il apperçut à la distance de trois-quarts de lieue, en poursuivant à l'Ouest, l'engagea à gouverner au Nord depuis une heure du matin jusqu'à quatre heures, qu'il reprit sa route à l'Ouest; mais une heure après, une chaîne de brisans qui s'étendoit du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Ouest, & dont on n'appercevoit pas la fin, présentoit une barrière qu'il ne falloit pas songer à franchir, & rien n'eût été plus dangereux que de s'engager au milieu de ces écueils, sur lesquels on voyoit la mer se briser avec fureur. Il renonça donc au projet de courir plus loin à l'Ouest, ne pouvant plus douter qu'il ne fût dans le voisinage de la côte orientale de la nouvelle Hollande.

LE mauvais état de ses équipages ne lui permettant pas de visiter une côte dont les approches sont défendues par un million d'écueils, il fit voile au Nord quelques degrés à l'Est. Il y avoit cinq jours qu'il couroit dans cette direction, quand il découvrit la terre qui s'étendoit depuis l'Est jusqu'au Nord-Ouest.

CETTE terre, qu'une odeur délicieuse lui avoit annoncée au lever de l'aurore, formoit un grand golfe ouvert au Sud-Est. « J'ai, dit-il, peu vu de pays dont le coup-d'œil fût plus beau. Un terrein bas, partagé en plaines & en bosquets, regnoit sur le bord de la mer & s'élevoit ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont les cimes se perdoient dans les nues: on en distinguoit trois étages & la chaîne la plus élevée étoit à plus de vingt-cinq lieues dans l'intérieur de la contrée ».

MAIS sa situation étoit trop critique pour attérir sur cette côte, & employer du tems à la reconnoissance de ce magnifique

gnifique pays. Il ne ſongea donc qu'à ſortir de ce golfe par le chemin qui étoit ouvert; mais les calmes & les vents du Sud-Eſt furent de terribles obſtacles à vaincre. Il louvoya pour parvenir à doubler la terre qui s'étendoit du Nord au Nord-Eſt-quart-Eſt. Une petite Iſle ſe montra dans le Nord-Nord-Eſt, à cinq lieues de diſtance, & il en découvrit bientôt une autre dans le Nord-Eſt cinq degrés à l'Eſt, qu'il appella l'*Iſle d'Oueſſant*. Au moment où il eſpéroit doubler ces terres, il en apperçut une nouvelle dans l'Eſt-Nord-Eſt cinq degrés Nord, & des briſans dans l'Eſt-Nord-Eſt, qui paroiſſoient ſe joindre à l'Iſle d'Oueſſant. Il eſt au Nord-Oueſt de cette Iſle une chaîne de rochers qui s'allongeoit à une demi-lieue. La première Iſle lui parut être auſſi entre deux chaînes de briſans.

Ces briſans s'étendoient beaucoup plus loin qu'il ne l'avoit penſé : il en découvroit juſques dans l'Eſt-Nord-Eſt

ſans en voir la fin. Ce qui l'obligeoit de courir dans la nuit ſur le Sud-Sud-Oueſt, reprenant de jour la route de l'Eſt. Ayant été un moment ſans appercevoir de terre, il crut avoir doublé les Iſles & les briſans; mais il ne tarda pas à découvrir dans le Nord-Eſt-quart de Nord une Iſle qui fut bientôt ſuivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit juſque dans l'Eſt-Nord-Eſt, & derrière ces Iſles une terre plus élevée s'étendoit dans le Nord-Eſt environ à dix lieues de diſtance.

PENDANT près d'un jour & demi, il eut la vue de cette double chaîne de terres. Bientôt les terres ne lui parurent courir que ſur l'Eſt-Sud-Eſt. Cinq jours après, il revit la terre depuis le Nord juſqu'au Nord-Nord-Eſt. Cette terre extrêmement haute paroiſſoit ſe terminer par un gros cap. Il conjectura qu'elle retournoit enſuite au Nord. Il fit tous ſes efforts pour amener ce cap qu'il nomma le *Cap de la Délivrance*, &

il appella le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louisiade*.

APRÈS avoir doublé le cap de la Délivrance & s'être élevé environ soixante lieues dans le Nord, il eut la vue de la terre dans le Nord-Oueſt à neuf ou dix lieues de diſtance. Il reconnut que c'étoit deux Iſles. Il apperçut en même tems une côte longue & élevée qui couroit au Nord, & à meſure qu'il s'avançoit dans le Nord-Eſt, il la voyoit ſe prolonger & tourner au Nord-Nord-Oueſt. Il ſe propoſa de rallier cette côte, de la prolonger & d'y chercher un mouillage.

DÈS qu'il en fut à environ trois lieues de diſtance, il envoya ſes bateaux aux ordres du Chevalier de Bournand pour viſiter le long de la côte pluſieurs anſes qui paroiſſoient promettre un mouillage. Mais cet Officier trouva que la côte étoit par-tout ouverte & preſque inabordable; que la vague y briſe preſque par-tout, & que les montagnes

viennent s'y terminer au bord de la mer.

CONTINUANT de prolonger la côte, il donna dans un paſſage entre cette côte & les terres qui s'étendoient dans le Nord-Oueſt. Dans le milieu de ce paſſage il y a un ras ſur lequel la mer briſe comme ſur des rochers à fleur d'eau. La côte prolongée commençoit ici à s'abaiſſer & à tourner au Nord. Il découvrit ſur cette côte de l'Eſt à peu près dans le milieu du paſſage, une belle baie, dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il envoya les bateaux armés aux ordres du Chevalier d'Oraiſon pour prendre les ſondes & reconnoître la baie. Les bateaux firent ſignal de bon mouillage. Mais le vent trop foible & la marée contraire le forcèrent de renoncer à mouiller dans la baie dont la pointe du Nord eſt formée par une preſqu'Iſle & qui offre dans toute ſon étendue un ancrage sûr. Cette baie & l'Iſle furent nommées *Iſle & Baie Choiſeul.*

SORTI du passage, il découvrit une côte longue & montueuse dont les sommets s'élevoient au-dessus des nuages. Sa partie septentrionale paroissoit se terminer en une pointe qu'il appella le *Cap de l'Averdi*. Comme il prolongeoit cette dernière côte il découvrit des terres plus occidentales que le cap de l'Averdi. Cette dernière côte étoit moins élevée que l'autre, & couroit sur le Nord-Nord-Ouest. Il gouverna dessus & la prolongea à la distance de cinq lieues environ. Il donna à cette Isle le nom de *Bouca*, parce que les habitans qui vinrent reconnoître le vaisseau prononcèrent souvent ce mot. Il eut encore connoissance de deux petites Isles dans le Nord & le Nord-Ouest au moment qu'il découvrit la Nouvelle-Bretagne, où il alla relâcher dans un port qu'il nomma le *Port Praslin*, qui est sur la pointe du Nord-Est de la baie de Saint George.



CHAPITRE XVI.

Conjecture sur les Isles Salomon; découverte des Isles de la Reine Charlotte; description de ces Isles & de leurs habitans; incidens arrivés à l'Isle d'Egmont.

On sçait que Mendana, parti du Pérou en 1567, reconnut plusieurs Isles entre le huitième & le douzième parallele entre les deux cent & deux cent dix degrés de longitude. Ces Isles si célèbres par leurs riches productions, furent nommées les Isles de Salomon; parce qu'on ne douta point que ce Roi qui possédoit des richesses immenses ne les eût tirées des Isles de la mer du Sud, l'Amérique n'étant pas alors connue. Les navigateurs ont depuis cherché ces Isles dans différentes directions sans pouvoir les rencontrer; ce qui ne doit point pa-

roître surprenant, si l'on considére que les Géographes sont si peu d'accord sur leur gissement, qu'il n'y a pas moins de mille lieues de différence en longitude dans la position qu'ils assignent à ces Isles.

Ces mêmes Isles étoient un des objets de curiosité de M. Carteret, dont nous avons suivi les découvertes depuis Masafuero jusqu'aux Isles du Duc de Gloucester, qu'il découvrit sous le vingtième parallele par les deux cent trente-un degrés trente minutes de longitude. De-là il fit voile à l'Ouest quelques degrés Nord dans le dessein de reconnoître s'il étoit possible les fameuses Isles de Salomon.

Arrivé par les dix degrés de latitude australe & par les deux cent dix degrés de longitude, il s'attendoit à chaque instant à en découvrir quelques-unes. Il se maintint sur le parallele, qui est la latitude assignée à celles qui sont les plus méridionales. Il essuya à cette

hauteur de continuels orages pendant neuf ou dix jours, il parvint par les dix degrés dix-huit minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-quinze degrés de longitude, ce qui eſt cinq degrés au-delà de la poſition qu'on leur donne ſur les cartes, ſans avoir vu aucune terre, malgré ſa plus diligente attention à obſerver.

Il eſt vraiſemblable qu'il paſſa dans le voiſinage de quelques terres, que le ciel chargé de nuages, l'empêcha d'appercevoir; car il obſerve que de nombreuſes compagnies d'oiſeaux voltigeoient alors autour du vaiſſeau. Le Commodore Byron ne fut pas plus heureux que M. Carteret dans la recherche de ces Iſles. Il paſſa au Nord de la poſition qui leur eſt aſſignée dans les cartes, & ne découvrit aucune terre dans cette partie de la mer du Sud. Ces deux navigations prouvent inconteſtablement que la ſituation des Iſles de Salomon, ſi elles ont

quelque exiſtence, eſt très-incertaine *.

M. CARTERET ayant pourſuivi ſa route vers l'Oueſt, il eut enfin la vue de la terre. C'étoit un groupe d'Iſles: il en compta d'abord ſept : il gouverna ſur deux de ces Iſles qui paroiſſoient ſe toucher, & vint laiſſer tomber l'ancre ſur le côté du Nord-Eſt de celle qui étoit la plus grande & la plus élevée. Il mouilla ſur un très-bon fond par trente braſſes d'eau à environ trois longueurs de cables du rivage.

A l'inſtant on apperçut deux Inſulaires ſur le rivage : ils étoient noirs, entièrement nuds & leurs cheveux paroiſſoient être crépus & laineux. Il envoya un bateau armé aux ordres du maître, pour découvrir l'endroit où l'on pourroit faire de l'eau, & parler à ces Indiens; mais ils diſparurent

* On trouve une Diſſertation bien curieuſe ſur les Iſles de Salomon dans la Traduction des Découvertes des Eſpagnols & des Hollandois dans la Mer du Sud, par M. Dalrymple. Cet Ouvrage ſe vend chez *Piſſot & Saillant*.

avant que le bateau touchât au rivage.

Le maître rapporta qu'à sa descente il avoit trouvé en face même du vaisseau un ruisseau d'une eau excellente; mais que toute la contrée n'étant qu'une forêt impénétrable, il seroit difficile, peut être même dangereux, de s'exposer à y faire de l'eau, si les Naturels vouloient y mettre obstacle; que d'ailleurs on n'avoit trouvé ni végétaux ni rafraîchissemens d'aucun genre; & que la contrée montueuse avoit par-tout un air sauvage & désolé.

Le desagrément d'avoir continuellement les armes à la main pour se défendre contre les Naturels, dont l'attaque seroit toujours imprévue à cause de l'épaisseur du bois, les lames qui brisoient sur la rive orientale de la baie, & qui par là rendoient l'aiguade très-difficile, décidèrent M. Carteret à chercher un mouillage qui eût moins d'inconvéniens.

Il renvoya le maître avec un bateau bien armé, & pourvu de grains de raf-

ſade, de rubans & d'autres colifichets propres à ſe concilier l'amitié des Indiens; mais il lui donna en même-tems des ordres précis de ne courir aucun riſque, de revenir au vaiſſeau s'il voyoit qu'un certain nombre de pirogues ſe diſposâſſent à des hoſtilités; ſi au contraire il les trouvoit en petit nombre, de ne rien négliger pour leur inſpirer de la confiance, gagner leur amitié, & établir avec eux quelque commerce; de ne point quitter le bateau ſous quelque prétexte que ce put être, ni de permettre à plus de deux de ſa troupe de deſcendre à terre, & de ſe tenir alors prêt à les ſoutenir; enfin il le conjura dans les termes les plus forts de ne ſonger qu'à remplir honorablement ſon devoir, & dès qu'il auroit trouvé un lieu commode pour le mouillage de retourner à bord ſans aucun délai.

Il envoya ſur le rivage, un ſecond bateau armé, qui remplit une piece à l'eau & revint à bord. Le bateau re-

tournoit pour faire un ſecond voyage ; mais à la vue de quelques Indiens, qui s'approchoient de l'endroit où il alloit faire de l'eau, on lui fit ſignal de retourner.

Trois Indiens s'étoient aſſis ſous les arbres, vis-à-vis du vaiſſeau, qu'ils fixoient très-attentivement. M. Carteret voyant revenir la chaloupe où étoit le Maître, envoya ſon ſecond Lieutenant avec des grains de raſſade, des rubans, & d'autres bagatelles, pour tâcher de gagner l'amitié de ces Indiens, d'avoir avec eux quelque liaiſon, & par leur moyen, une correſpondance avec le reſte des habitans.

A l'approche du bateau les Indiens quittèrent leur place & s'avancèrent vers le rivage. On s'apperçut du vaiſſeau, que ces trois Indiens étoient joints par trois autres. Après un moment de conférence, les trois premiers ſe retirèrent, & les autres doublèrent le pas pour arriver avant la deſcente du bateau.

On fit le signal au premier Lieutenant d'être sur ses gardes. Dès qu'il vit que les Indiens n'étoient que trois, il s'approcha du rivage, leur fit des signes d'amitié, en leur montrant les brillants colifichets qu'il avoit à leur donner.

Les Indiens, sans faire aucune attention aux signes d'amitié, ni à toutes les jolies choses qu'on faisoit briller à leurs yeux, s'avancèrent, l'arc à la main, firent voler leur fléche sur le bateau, & se retirèrent avec précipitation. Les Anglois, qui heureusement, n'en furent pas blessés, tirèrent sur eux quelques coups de fusil; mais sans les atteindre.

Dans ce moment, la chaloupe arrivoit au vaisseau. Le Maître avoit trois fléches dans le corps; & son propre récit prouvoit assez qu'il avoit très-mal exécuté les ordres précis qu'il avoit reçus.

Il informa M. Carteret qu'étant entré dans une baie, éloignée du vaisseau de quatorze ou quinze milles, d'où il avoit vu quelques habitations près du

rivage, il étoit defcendu à terre avec quatre hommes armés de fufils & de piftolets; que les Indiens, d'abord effrayés, étoient revenus à lui, & avoient accepté les verroteries & les rubans, avec un extrême plaifir; que leur ayant fait figne qu'il defiroit avoir des noix de coco, ils lui en avoient apporté avec toute l'apparence de l'amitié & de la bienveillance, en lui préfentant du poiffon grillé & des iniams; que leur trouvant des difpofitions fi pacifiques, il les avoit fuivis dans leurs maifons; mais qu'il avoit bientôt vu un grand nombre de pirogues entrer dans la baie, & plufieurs Indiens à travers les arbres; qu'allarmé de ces apparences, il avoit quitté la maifon où il étoit avec fes gens, pour regagner la chaloupe; mais qu'avant d'y arriver, les Naturels l'avoient attaqué, tandis que les pirogues attaquoient ceux qui étoient reftés dans la chaloupe.

IL dit que les Indiens étoient au

nombre de deux ou trois cens, tous armés d'arcs & de fléches, qu'ils faisoient voler, en obfervant autant d'ordre que les troupes d'Europe les mieux difciplinées; que forcé de fe défendre, il avoit fait tirer fur les Indiens, pour s'ouvrir le paffage à la chaloupe; que cette fufillade n'avoit point rallenti l'attaque des Naturels, qui malgré le nombre des morts & des bleffés, avoient continué de tirer leurs fléches avec le même ordre; que le grappin s'étant trouvé engagé, avoit occafionné une perte de tems, pendant lequel, lui, & la moitié de fon équipage, avoient été mortellement bleffés; qu'ayant enfin coupé le grelin & mis à la voile, les pirogues l'avoient pourfuivi avec beaucoup d'ardeur, jufqu'à ce que l'une d'elles eut été coulée à fond, & les autres forcées, par le feu de la moufqueterie, de fuir en défordre.

TELLE fut l'hiftoire du Maître; il mourut de fes bleffures, ainfi que deux

très-bons matelots. Mais si son propre récit ne le disculpoit pas, il parut encore bien plus coupable, d'après le rapport de ceux qui lui survécurent. Ils avouèrent que les Indiens s'étoient d'abord montrés honnêtes & bienfaisans à leur égard, en les recevant dans leurs maisons, où ils leur avoient offert divers rafraîchissemens, avec un air d'amitié & de confiance; que le Maître avoit excité leur ressentiment & leur indignation, en ordonnant à ceux qui étoient avec lui, d'abattre un cocotier, malgré le déplaisir visible que cela causoit aux Naturels; qu'ayant vu couper l'arbre, tous, à l'exception d'un seul qui paroissoit avoir quelque autorité, s'étoient retirés; que l'instant d'après, on les avoit apperçus à travers les arbres, se rassembler en corps; que le Maître averti que probablement ils se proposoient de l'attaquer, n'avoit fait aucun cas de l'avis, & qu'au lieu de regagner promptement sa chaloupe, comme

comme il auroit dû le faire, il s'étoit amufé à tirer au blanc avec fes piftolets; que l'Indien, qui jufqu'à ce moment, étoit refté avec lui, l'avoit quitté brufquement pour aller fe joindre à fes compagnons dans le bois; que le Maître, malgré toutes ces apparences menaçantes, avoit négligé de fe rendre au bateau, jufqu'au moment de l'attaque.

L'EXPÉDITION ayant eu un fi malheureux fuccès, M. Carteret réfolut d'effayer s'il feroit poffible de fe procurer quelque avantage dans le lieu où l'on fe trouvoit à l'ancre. Un vent frais qui foufflοit directement dans la baie, ayant amené l'arrière du vaiffeau affez près du rivage, il découvrit un grand nombre d'Indiens, cachés derrière les arbres, & qui probablement, s'attendoient que le vent feroit échouer le vaiffeau fur le rivage.

LE jour fuivant, le tems s'étant modéré, il fit touer le vaiffeau près de

l'aiguade, mit une croupière ſur le cable, & préſenta le travers au rivage pour protéger les bateaux employés à faire de l'eau. « Ne pouvant pas douter, dit-il, que les Naturels que j'avois vus dans le bois, fuſſent bien loin, j'y fis tirer quelques coups de fuſil, avant d'envoyer les travailleurs à terre. Je fis auſſi partir le Lieutenant avec la chaloupe bien armée, avec ordre de ne point quitter le bord, & de ſe tenir près du rivage pour protéger les travailleurs. Ces ordres furent ponctuellement exécutés. Le rivage étant eſcarpé, les bateaux ſe trouvoient très-près de ceux qui faiſoient de l'eau, & le Lieutenant fit de ſa chaloupe quelques décharges de mouſqueterie dans le bois, avant que les travailleurs deſcendiſſent à terre; & ne voyant paroître aucun Indien, on débarqua quelques pieces à l'eau ».

« Malgré toutes ces précautions, il n'y avoit pas un quart-d'heure que les

travailleurs étoient à terre, que les Indiens firent voler sur eux leurs fléches, dont un des matelots fut dangéreusement blessé. On fit de la chaloupe quelques nouvelles décharges de mousqueterie dans la partie du bois d'où étoient venues les fléches, & je rappellai les bateaux, afin de pouvoir plus efficacement déloger les Indiens de leur embuscade par une volée de canon ».

« A la première volée, je vis débusquer plus de deux cens Indiens, qui couroient avec la plus grande précipitation, le long du rivage. Je jugeai que la côte se trouvoit alors nettoyée; mais en un moment, j'en apperçus un grand nombre qui s'étoient rassemblés sur la pointe occidentale de la baie, où vraisemblablement, ils se croyoient hors d'atteinte. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer sur eux un canon de quatre chargé à balles, qui, après avoir rasé la surface de l'eau, se relevèrent pour tomber au milieu d'eux. Saisis de

frayeur, ils se dispersèrent dans le plus grand désordre, & il ne fut plus possible d'en appercevoir ».

« Je renvoyai alors les bateaux à terre, avec la chaloupe pour couvrir les travailleurs. Tandis qu'ils étoient occupés à faire de l'eau, nous fîmes de tems à autre, quelques décharges d'artillerie & de mousqueterie dans le bois, pour ôter aux Indiens l'envie de reparoître ».

« Jusqu'a ce moment, j'étois resté sur le pont, malgré le mauvais état de ma santé; mais ce même soir, je me trouvai si mal, que je fus forcé de garder le lit. Le Maître étoit mourant des blessures qu'il avoit reçues dans sa querelle avec les Indiens; le Lieutenant étoit très-malade; le Canonier & trente hommes de mon équipage se trouvoient réduits dans un état si déplorable par le scorbut, qu'ils étoient incapables d'aucun service. Sept matelots, des plus vigoureux, avoient été blessés avec le

Maître; & il n'y avoit pas lieu d'ſpérer des Naturels les rafraîchiſſemens dont nous avions le plus preſſant beſoin dans notre ſituation ».

« DES circonſtances ſi décourageantes ne m'empêchoient pas ſeulement de ſonger à pourſuivre mon voyage au Sud; mais elles jettoient encore tout l'équipage dans la conſternation. Il n'y avoit que moi, le Lieutenant & le Maître, qui fuſſions capables de reconduire le vaiſſeau en Angleterre. Le Maître n'avoit plus qu'un moment de vie, & le recouvrement de ma ſanté & de celle de mon Lieutenant étoit très-douteux ».

« NÉANMOINS j'aurois fait quelques tentatives pour obtenir ici des rafraîchiſſemens, ſi j'euſſe été pourvu de verroteries, de quincailleries, propres à regagner la confiance des Inſulaires; mais ces articles nous manquoient, & n'étant plus en état de riſquer la perte des hommes encore capables de la

manœuvre, je levai l'ancre & je côtoyai la partie de l'Isle où j'avois d'abord envoyé la chaloupe ».

« Je donnai à cette Isle, le nom d'*Isle d'Egmont*. Je ne puis douter que ce ne soit celle que les Espagnols ont nommée *Sainte-Croix*, du moins la relation qu'ils en ont publiée s'accorde-t-elle parfaitement avec tout ce que j'en ai vu. Je nommai la baie où nous avions mouillé, *la Baie du Swallow*, de la pointe la plus orientale de cette baie, qui fut appellée *la Pointe du Swallow*, à la pointe septentrionale de l'Isle qui reçut le nom de *Cap Byron*, il y a environ sept lieues à l'Est; & de la pointe la plus occidentale de la baie, que j'appellai *la pointe d'Hanwai*, au cap de Byron, il y a environ dix ou onze milles. Entre les pointes du Swallow & d'Hanwai, il y a, dans le fond de la baie, une troisiéme pointe à l'Ouest de laquelle on trouve un excellent mouillage; mais il faut bien

prendre garde de ne pas ranger cette pointe de trop près, où le fond s'élève ».

« La pointe d'Hanwai est défendue par un récif sur lequel la mer brise en élevant ses vagues à une prodigieuse hauteur ; & précisément au-dessus des brisans, est une petite Isle qui a l'apparence d'un volcan. La pointe d'Hanwai doublée, nous découvrîmes un petit village bâti à l'ombre des cocotiers. Il est situé sur le bord d'une baie, entre la dernière pointe & une autre que j'ai nommée *la Pointe d'How*. La distance entre ces deux pointes est de quatre ou cinq milles. Près du rivage, on a trente brasses d'eau ; mais par le travers de la baie, à la distance d'environ deux milles, on ne trouve point de fond ».

« Après avoir dépassé la pointe d'How, nous nous trouvâmes à l'ouvert d'une autre baie, ou havre, qui présente l'apparence d'un lac profond : je le nommai le *Havre de Carlisle*. En

face du havre eſt une petite Iſle, que j'appellai l'Iſle de Port-Land. De ſa côte occidentale part un récif qui s'étend juſqu'à la principale terre; & en conſéquence l'entrée dans le havre eſt du côté oriental. Sa largeur eſt d'environ deux encablures. Je crois que ce havre offre un mouillage sûr & à l'abri de tous les vents; mais un vaiſſeau ne pourroit y entrer qu'en ſe faiſant remorquer par ſes bâtimens à rames, & ſe trouveroit expoſé à l'attaque des Naturels qui portent la hardieſſe juſqu'à la témérité, & ſe battent avec une opiniâtreté, un ordre qu'on ne s'attendroit pas à rencontrer parmi des peuples indiſciplinés ».

« A quatre ou cinq milles à l'Oueſt de l'Iſle Port-Land, nous découvrîmes une très-jolie baie, de forme circulaire, où trois vaiſſeaux peuvent être commodément à l'ancre. Je l'ai nommé le *Port-Byron* ».

« UN de nos bateaux entra dans cette

baie; il y vît deux ruiſſeaux, les eaux de l'un étoient fraîches, & celles de l'autre ſalées. Par ſon ruiſſeau d'eau ſalée, je jugeai qu'elle devoit avoir communication avec le havre de Carliſle ».

« A trois lieues du Port-Byron, nous nous trouvâmes à l'ouvert de la baie où notre chaloupe avoit été attaquée par les Indiens, & que j'appellai par cette raiſon la *Baie de Sang*. Il y a dans cette baie un petit ruiſſeau d'eau douce, & nous y vîmes ſur le bord du rivage pluſieurs maiſons régulièrement bâties. Celle qui étoit la plus voiſine du rivage paroiſſoit être fort ſpacieuſe. C'étoit ſans doute une maiſon publique. Elle étoit d'une conſtruction très-bien entendue & proprement couverte. Nos gens à leur deſcente y avoient été reçus & bien traités. Ils avoient obſervé que la plate-forme & les murs étoient revêtus de très-belles nattes. Autour de cette maiſon, on voyoit des plantations régulières, ſemblables à

nos jardins & ceintes de quelques rangées de pierres. Nous apperçûmes du vaisseau les cocotiers qui s'élevoient au-dessus des maisons qu'ils couvroient de leurs ombres ».

« ENVIRON à trois milles de ce village, nous en vîmes un autre d'une considérable étendue. Sur tout le front régnoit un parapet de pierre d'environ quatre pieds six pouces de haut; il n'étoit pas construit sur une ligne droite; il formoit des angles saillans & rentrans, comme dans une fortification régulière ».

« IL y a lieu de croire d'après les armes & l'intrépidité de courage que montrent ces peuples, qu'ils ont entr'eux de fréquentes guerres; & que cette ardeur martiale qu'on leur a remarquée vient d'une longue habitude de voir & de braver le péril ».

« EN nous avançant à l'Ouest de cette place, nous trouvâmes à la distance de deux ou trois milles, une

petite ouverture formant une eſpece de baie, où ſe déchargent les eaux d'une belle rivière, qui de la hune parut remonter très-loin dans les terres, à ſon embouchure elle eſt navigable pour un petit vaiſſeau. Cette belle rivière, dont les eaux embelliſſent la contrée en portant dans ſon ſein la fraîcheur & la fécondité, fut nommée la *Rivière de Granville*. A l'occident de cette rivière eſt une pointe qui reçut le nom de *Ferrers* ».

« DE cette pointe la terre fait un enfoncement qui préſente une grande baie, dans le fond de laquelle eſt un bourg d'une conſidérable étendue, qui paroît être prodigieuſement peuplé. Au moment de notre paſſage il en ſortit une multitude incroyable de Négres; ils paroiſſoient tenir dans leurs mains des guirlandes de verdure, avec leſquelles ils ſe frappoient en formant des danſes ».

« A ſept milles à l'Oueſt de la pointe

Ferrers eſt une autre pointe, qui fut appellée la pointe *Carteret*, d'où s'étend une chaîne de rochers à environ une encablure au large, qui s'élève au-deſſus de l'eau. Sur cette pointe nous vîmes une grande pirogue ayant une tugne ou pavillon : un peu à l'Oueſt un grand bourg, fortifié comme celui qu'on a déjà décrit. Les habitans de ce bourg ſortirent auſſi en foule pour voir paſſer le vaiſſeau, & formèrent comme les précédens diverſes danſes circulaires ».

« L'INSTANT d'après nous les vîmes lancer pluſieurs pirogues dans la mer & voguer ſur le vaiſſeau à force de rames. Je fis mettre en panne pour les attendre : j'eſpérai les engager à monter à bord ; mais arrivés à portée de nous découvrir diſtinctement, ils s'arrêtèrent à nous conſidérer, ſans paroître avoir aucun deſſein d'aborder le vaiſſeau. Je les laiſſai donc derrière & je continuai de faire voile ».

« A un mille de la pointe Carteret

nous avions soixante brasses d'eau, fond de sable & de corail. De cette pointe la côte se fait Ouest-Sud-Ouest & Sud-Ouest, formant un lac profond, à l'ouvert duquel est une Isle, qui, avec la principale terre, forme deux entrées dans le lac : je donnai à l'Isle le nom de *Trevanion*. L'entrée orientale a près de deux milles de largeur, & le lac, si le mouillage y est bon, est certainement un des plus beaux havres qu'on puisse voir ».

« APRÈS avoir doublé la pointe du Nord-Ouest de l'Isle Trevanion, qui fut nommée la pointe Trevanion, nous vîmes un grand remoux qui sembloit annoncer qu'en cet endroit il ne devoit y avoir que quelques brasses d'eau; j'y fis sonder, & ce qui nous surprit, c'est qu'une ligne de cinquante brasses ne nous donna point de fond. Le remoux n'étoit occasionné que par la rencontre des courans. Ayant dépassé ce cap, je trouvai que la terre couroit

au Sud. Je côtoyai le rivage jusques par le travers de l'entrée occidentale du lac, formée par l'Isle Trevanion & la principale terre ».

« A cet endroit l'Isle & le continent semblent ne faire qu'une ville continue, & les habitans y sont innombrables. J'envoyai un bateau pour examiner ce passage ; il trouva que le fond en étoit de roche & de corail, & les sondes très-irrégulières. Les Indiens voyant le bateau s'éloigner du vaisseau armèrent aussi-tôt plusieurs pirogues pour venir l'attaquer. La première qui arriva fit voler une nuée de fléches sur nos gens, qui étant sur leurs gardes, y répondirent par une fusillade, dont un des Indiens tomba sans vie, & un autre fut dangéreusement blessé ; dans le même tems un canon chargé à mitrailles, tiré du vaisseau, les jetta dans le plus grand désordre. Toutes les pirogues forcèrent de rames vers le rivage, à l'exception de celle qui avoit

commencé l'attaque, & qui étant prise par le bateau avec l'Indien blessé fut amenée au vaisseau ».

« Je donnai ordre qu'on transportât l'Insulaire à bord, & au Chirurgien d'examiner ses blessures : une balle lui avoit traversé la tête & une autre lui avoit cassé le bras. Le Chirurgien étoit d'opinion que la blessure de la tête étoit mortelle. Sur ce rapport, je le fis remettre dans la pirogue, & malgré son état, il rama vers le rivage ».

« Cet Indien étoit un jeune homme ; il avoit les cheveux crépus & laineux comme les Nègres ; une petite barbe, mais tous les traits assez réguliers ; il n'étoit pas si noir que les Nègres de Guinée. Il étoit d'une taille commune ; & comme tous ceux que nous avions vus sur cette côte, il étoit exactement nud ».

« Sa pirogue étoit très-petite, d'une construction très-grossière : ce n'étoit rien autre chose qu'un tronc d'arbre

creusé : elle étoit cependant à balancier ; mais aucune de celles qui vinrent pour attaquer le bateau n'avoit de voile ».

« CETTE place est à l'extrémité occidentale de l'Isle, sur la bande du Nord, & sa latitude est la même que celle de l'extrémité orientale du même côté. La distance entre ces deux extrémités est d'environ cinquante milles Est & Ouest du monde ; & il y a un très-fort courant qui porte à l'Ouest le long du rivage ».

« JE fus obligé de me remettre au lit. Ce ne fut, comme on peut le croire, qu'avec un vif regret que j'abandonnai l'espoir d'obtenir des rafraîchissemens de cette Isle, que tout m'annonçoit être Sainte-Croix, & où nos gens m'assurèrent qu'ils avoient vu des cochons, des volailles en abondance, des cocotiers, des bananiers chargés de fruits, & une immense variété d'autres végétaux qui nous auroient promptement rendu

rendu la santé & la force que nous avions perdues par les fatigues & les diverses incommodités qu'on essuye dans un voyage de long cours ».

« Je ne pouvois plus me promettre des secours de la bienveillance des habitans, & moins encore en exiger par la force ; dangereusement malade, une partie de mon équipage sur les quadres & le reste entièrement découragé, ma situation devenoit très-critique ; d'ailleurs, je manquois d'Officiers capables de conduire l'équipage ou de veiller aux manœuvres ».

« Tant de désavantages réunis ne me permettoient pas de songer à faire aucune tentative pour amener les habitans de cette Isle à une réconciliation : je me trouvai hors d'état de prendre les relèvemens du reste de la côte. Le scorbut faisoit journellement de nouveaux ravages, & diminuoit nos forces de plus en plus : loin donc de devoir songer à poursuivre mon voyage

au Sud ; il falloit ſe hâter de rentrer dans la Mer des Indes. Je donnai donc ordre qu'on fit voile au Nord, eſpérant de trouver peut-être des rafraîchiſſemens ſur la contrée que Dampierre a nommée la Nouvelle-Bretagne ».

« JE donnai le nom d'*Iſles de la Reine Charlotte* à ce groupe d'Iſles; & je leur donnai des noms particuliers à meſure que j'en approchai ».

« LA plus méridionale des deux qui étoient de l'avant à nous, au moment de leur découverte, fut nommée l'*Iſle du Lord How*, & celle dont je viens de rendre compte fut appellée l'*Iſle d'Egmont*. La première eſt par les onze degrés dix minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-deux degrés dix-huit minutes de longitude. Le cap Byron, la pointe Nord-Eſt de l'Iſle d'Egmont gît par dix degrés quarante minutes de latitude Sud, & par cent quatre-vingt-deux degrés vingt-quatre

minutes de longitude. Les côtés de l'Est de ces deux Isles gissent exactement sur la même ligne, Nord-quart-Nord-Ouest & Sud-quart-Sud-Est. Le passage qui est entr'eux est d'environ quatre milles de large, & s'étend à près d'onze lieues».

« CES deux Isles paroissent être également riches & fertiles; des terreins bas partagés en plaines & en bosquets, des chaînes de collines plantées de grands arbres, coupées par des vallons de verdure, des campagnes couvertes de diverses plantations, arrosées de quantité de ruisseaux & par de belles rivières, forment différens paysages dont le riant aspect annonce des terres enrichies des plus utiles productions de la nature. Les terres de l'Isle du Lord How sont les plus élevées, quoique moins montueuses & moins inégales que celles de l'Isle d'Egmont ».

« A treize lieues environ du cap Byron, dans la direction du Ouest-

Nord-Oueſt, un demi-rumb Nord du compas, on voit une Iſle d'une forme conique & d'une élévation vraiment prodigieuſe : ſon ſommet ſe termine en entonnoir; nous en avons vu ſortir de la fumée, mais point de flammes : je l'ai nommée le *Volcan.* Une longue Iſle plate, qui, lorſque nous découvrîmes de l'avant les Iſles d'How & d'Egmont, nous reſtoit au Nord-Oueſt, reçut le nom de *Keppel.* Elle gît par les dix degrés quinze minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-deux degrés trente-neuf minutes de longitude. Il y en a deux autres au Sud-Eſt : je nommai la plus grande l'*Iſle du Lord Edgcomb*, & la ſeconde l'*Iſle d'Ouvry.* La première ſe préſente ſous un aſpect très-agréable. Sa poſition eſt par les onze degrés dix minutes de latitude auſtrale, & par cent quatre-vingt-deux degrés quarante-neuf minutes de longitude. Pluſieurs autres Iſles ſont ſemées dans les environs, auxquelles je

n'ai pas cru devoir donner des noms particuliers ».

« Les habitans de l'Isle d'Egmont, dont on a déja fait la description, sont extrêmement souples, actifs & vigoureux. Ils sont naturellement guerriers, & formeroient d'excellens hommes de mer. Les pirogues qui vinrent de la côte de l'Ouest pour nous attaquer ressembloient toutes à celle qui fut amenée à bord : elle pourroit contenir douze hommes dans l'occasion, quoique trois ou quatre la gouvernent de manière à voler sur les eaux. Sur le rivage il y en avoit d'autres plus considérables & à pavillon ».

« Nous trouvâmes deux arcs & un faisceau de fléches dans la pirogue, qui fut prise avec l'Indien. Ces peuples sont des archers très-adroits & atteignent à une distance incroyable avec leurs fléches, armées de cailloux d'une pointe très-aigue. Il ne paroît pas qu'ils aient aucune connoissance des métaux.

L'aiguille aimantée déclina ici d'onze degrés quinze minutes vers l'Eſt ».

« COMME nous courions au Nord, nous vînmes reconnoître une petite Iſle plate & d'une médiocre élévation. Elle gît par les ſept degrés cinquante-ſix minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-ſeize degrés vingt minutes de longitude. Je l'ai nommée l'Iſle de Gower : elle n'offroit de mouillage d'aucun côté : ſes habitans ſont aſſez ſemblables à ceux de l'Iſle d'Egmont : ils nous donnèrent quelques noix de coco pour des clous & quelques autres bagatelles ».

« LE lendemain nous eûmes connoiſſance de deux autres Iſles qui giſſent entr'elles Eſt & Oueſt à la diſtance d'environ deux milles. Celle qui eſt à l'Eſt fut nommée l'*Iſle Sompſon :* elle eſt la moins conſidérable : les terres de l'autre ſont élevées & ſe montrent ſous un aſpect impoſant : nous lui donnâmes le nom de *Carteret*. Sa pointe orien-

tale eſt au Sud de l'Iſle Gower, à dix ou onze lieues de diſtance : elle ſe trouve ſituée par les huit degrés trente minutes de latitude méridionale, & par les cent ſoixante-ſeize degrés quarante-quatre minutes de longitude. Sa longueur de l'Eſt à l'Oueſt eſt d'environ ſix lieues. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée y fut de huit degrés trente minutes vers l'Eſt.

« Ces deux dernières Iſles ſe trouvoient directement au vent à nous ; je portai ſur l'Iſle Gower. Sa côte occidentale, longue d'environ deux lieues & demie, forme un enfoncement ou une eſpece de baie : toute la côte eſt plantée de grands arbres, entre leſquels nous diſtinguions principalement les cocotiers. Nous vîmes deux pirogues & un grand nombre d'Indiens que nous ſuppoſâmes être venus de l'Iſle Carteret pour faire la pêche ſur cette côte ».

« J'envoyai un bateau armé pour

obtenir quelques rafraîchissemens que les Indiens nous avoient promis la veille; mais au lieu de faire des échanges, ils se mirent en devoir d'enlever le bateau. Les hostilités étant ainsi commencées, on se saisit de leur pirogue, où se trouvoient une centaine de noix de cocos, qui nous furent d'un très-grand secours. La pirogue pouvoit contenir huit ou dix hommes : les Indiens étoient armés d'arcs, de flèches & de lances; ainsi que les habitans de l'Isle d'Egmont, ils étoient entièrement nuds. Je ne pense pas que ces trois dernières Isles aient jamais été vues d'aucun navigateur Européen. Il y en a certainement un grand nombre d'autres jusqu'à présent inconnues dans cette partie de la Mer Pacifique ».

« QUELQUES jours après, faisant voile au Nord-Ouest, nous découvrîmes un groupe de neuf Isles, qui, suivant toutes les apparences, sont les mêmes que Tasman a reconnues, & qu'on désigne

dans nos cartes ſous le nom d'*Ontong-Java*. Elles ſont ſituées par les quatre degrés trente-ſix minutes de latitude auſtrale, & par les cent ſoixante-onze degrés cinquante-deux minutes de longitude. Elles giſſent Nord-Oueſt-quart-Oueſt & Sud-Eſt-quart-Eſt, dans un eſpace d'environ quinze lieues ».

« L'UNE de ces Iſles eſt d'une étendue conſidérable, les huit autres ſont très-petites; ce ſont des terres baſſes & unies, mais couvertes d'arbres & de verdure. Nous y vîmes un grand nombre d'habitans; ils ſont noirs avec des cheveux crépus & laineux comme les Nègres d'Afrique. Leurs armes ſont l'arc & la fléche. Leurs pirogues ſont longues & bien travaillées. L'une de ces pirogues ſe détacha de la côte & vint reconnoître le vaiſſeau ſans vouloir l'aborder ».

« NOUS paſsâmes au Nord de ces Iſles en gouvernant à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt. Bientôt nous en découvrî-

mes une autre de grande étendue, mais d'une médiocre élévation : sa verdure & ses arbres sembloient annoncer une terre féconde. Aucun habitant ne se montra sur le rivage; mais les feux qu'on y vit briller dans la nuit faisoient assez connoître que la population devoit y être nombreuse. Cette Isle gît par les quatre degrés cinquante minutes de latitude Sud, & à quinze lieues à l'Ouest de la plus septentrionale des neuf Isles. Je l'appellai l'Isle de Sir Charles Hardy ».

« LES premiers rayons du jour nous firent voir une terre haute, de belle apparence, & qui, formant trois montagnes dont les cimes touchoient les nues, se présentoit dans l'éloignement sous la forme de trois Isles. Je la nommai l'*Isle de Winchelsca :* elle est à dix lieues environ de la dernière, dans la direction du Sud-quart-Sud-Est. Nous eûmes encore connoissance d'une grande Isle dans le Nord, qui est probable-

ment l'Isle Saint-Jean, découverte par Schouten. Dans ce même tems nous eumes la vue des hautes terres de la Nouvelle-Bretagne, où je me proposois de relâcher ».





CHAPITRE XVII.

Description de quelques Isles reconnues par M. Wallis dans son passage à Tinian.

NOUS avons vu M. Wallis faire voile d'Otahiti qu'il avoit nommée l'Isle George. Le lendemain de son départ il vint reconnoître une Isle à laquelle il donna le nom de Sir Charles Saunder. Elle est située par les dix-sept degrés vingt-huit minutes de latitude australe & par deux cent vingt-six degrés trente-une minutes de longitude. Cette Isle a très-peu d'habitans; & ils paroissent très-éloignés du genre de vie que menent les Otahitiens.

EN quittant cette Isle, il courut sur une autre qu'il voyoit s'étendre du Nord-Nord-Est au Nord-Ouest. Défendue par des brisans, elle étoit inac-

cessible. Des fumées qui s'élevoient de deux différens endroits de l'Isle, furent les seuls signes auxquels il reconnut qu'elle étoit peuplée. Entre les différens arbres on distinguoit quelques cocotiers. Il l'a nomma *l'Isle du Lord How*. Sur une étendue de dix milles elle en a environ quatre de largeur. Sa position est par les seize dégrés quarante-six minutes de latitude australe & par deux cens vingt-trois degrés vingt-deux minutes de longitude.

De-la il alla reconnoître une autre terre qui se montroit dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest. C'est une Isle basse & presque à fleur d'eau environnée de brisans, d'autant plus dangereux que de nuit ou par un tems de brume on peut se trouver dessus sans avoir eu connoissance de la terre. Il nomma cette terre & les brisans qui la bordent les *Isles Scilly*. Leur situation est par les seize degrés vingt-huit minutes de latitude australe, & par deux

cens vingt-deux degrés cinq minutes de longitude.

Il courut ensuite plusieurs jours à l'Ouest sans rencontrer de terres. Il eût enfin connoissance de deux Isles, dont l'une d'une forme presque circulaire & de trois milles de diamêtre fut appellée *l'Isle Boscawen*, & l'autre reçut le nom de *Keppel.* Cette dernière n'a guère que trois milles & demie de long sur deux de large.

N'étant plus qu'à deux lieues de l'Isle Boscawen, plusieurs habitans se montroient sur le rivage; mais comme il se trouvoit sous le vent de l'Isle Keppel qui paroissoit offrir un meilleur mouillage, il gouverna sur cette dernière.

Lorsqu'il en fut à la distance d'environ une demi-lieue, il découvrit avec sa longue-vue, une multitude d'Indiens qui bordoient le rivage. Des brisans qui s'étendoient au large à une considérable distance, l'obligèrent à courir plusieurs bords dans la nuit.

DÈS l'aube du jour, il envoya les bateaux armés aux ordres d'un Officier, pour prendre les fondes & visiter l'Isle. L'Officier qui les commandoit revint avec la nouvelle qu'il avoit fait le tour de l'Isle sans trouver de fond à la distance d'une encablure du rivage; qu'ayant rangé un récif, il étoit entré dans une baie profonde toute semée de rochers; qu'en dehors de la baie, il avoit trouvé un ancrage de quatorze à vingt brasses d'eau fond de sable & de corail; qu'en dedans de la baie, il y avoit vu un ruisseau d'une eau excellente; mais que le rivage étant rocailleux, il avoit cherché une place plus commode pour le débarquement & qu'il l'avoit trouvée à près d'un demi-mille plus loin.

IL dit qu'il seroit facile de faire de l'eau, mais qu'il conviendroit de protéger les travailleurs par une bonne garde pour prévenir les inquiétudes que pourroient causer les Naturels. Il

n'avoit point vu de cochons, & il rapporta deux volailles, quelques noix de coco, des bananes & quelques autres fruits.

TANDIS que les bateaux étoient près du rivage, deux pirogues à bord desquelles étoient six Indiens, vinrent les accoster; mais dans des dispositions pacifiques. Ils ressembloient beaucoup aux habitans d'Otahiti. Leur habillement étoit d'une espece de nattes. Dans ce même tems environ cinquante autres descendirent de la contrée, mais ils s'arrêterent à près de cinquante toises de distance.

LORSQUE l'Officier qui commandoit eût fait ses observations, & se disposa à revenir à bord, trois Indiens d'une des pirogues se mirent dans son bateau; mais à environ un quart de mille du rivage, ils sautèrent subitement par-dessus bord, & nagèrent vers leur pirogue.

CES informations détournèrent M. Wallis

Wallis de s'arrêter en cet endroit, & il s'éloigna de ces deux Isles, qui se trouvent sous le quinzième parallèle par les deux cens deux degrés trente-deux minutes de longitude.

DEUX jours après, comme il continuoit de courir sur l'Ouest-Nord-Ouest, la terre se montra dans le Nord-quart-Nord-Est. Il mit le cap dessus pour la reconnoître. A trois lieues de distance elle parût d'un aspect très-agréable. La terre basse près du rivage s'élevoit en pente douce jusqu'aux montagnes qui occupoient l'intérieur de la contrée. Mais elle sembloit être défendue par des récifs qui mettoient près de trois milles au large. Il prolongea la côte en dehors des récifs pour passer sous le vent de l'Isle, & il fit en même tems partir les bateaux pour sonder & examiner la côte.

LES bateaux rangèrent le rivage de très-près & le trouvèrent bordé de roches. Les arbres croissoient jusque

fur le bord de la mer. Ces arbres varioient pour l'efpece : il y en avoit plufieurs d'une belle élevation, mais ils ne portoient point de fruit. On découvrit des fumées dans l'intérieur de la contrée, fans appercevoir aucune habitation. Plufieurs petits ruiffeaux couloient du pied des collines & venoient en ferpentant fe perdre dans la mer. Les bateaux virent bientôt plufieurs pirogues, portant chacune fix ou huit hommes, qui voguoient fur eux.

CES Indiens étoient des hommes robuftes & actifs : ils étoient nuds à l'exception d'une ceinture qui leur couvroit les parties naturelles. Leur armes, qui étoient de groffes maffues, les faifoient paroître autant d'Hercules. Ils vendirent deux de ces maffues au maître pour des clous & quelques colifichets.

LES gens de la chaloupe ne voyant aucun quadrupède, ni d'autres oifeaux que de mer ou de rivière, voulurent

s'informer des naturels des animaux de la contrée; mais il leur fut impossible de se faire entendre.

DURANT cette conférence les Indiens formèrent le dessein de s'emparer de la chaloupe. L'un d'eux la saisissant par la proue, la tiroit sur les rochers. On fit d'inutiles efforts pour l'engager à se désister de cette entreprise; mais un coup de mousquet, qui lui frisa les oreilles sans le blesser le fit tomber à la renverse. Au bruit du coup, ils furent saisis d'une telle épouvante qu'ils ramérent tous avec la plus grande précipitation pour regagner le rivage.

C'ÉTOIT alors le moment du jusant, & la mer étoit tellement tombée qu'il étoit très-difficile aux bateaux de regagner le vaisseau. La mer brisoit avec effort sur-tout le récif qui étoit à sec, excepté en un seul endroit, & où l'eau étoit profonde; plusieurs pointes de rochers s'élevoient au-dessus de sa surface. Les pirogues, s'étant probablement

apperçu de l'embarras des bateaux, retournèrent & les suivirent le long des récifs, jusqu'à une passe où les voyant hors de danger, & nâgeant sur le vaisseau, ils crurent devoir se retirer.

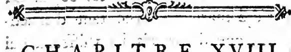
Le maître avoit observé qu'à deux ou trois endroits à la distance d'environ deux encablures du récif, il y avoit un mouillage sur dix-huit, quatorze & douze brasses d'eau, fond de sable & de corail. La passe dans le récif avoit près de soixante brasses de large ; & un vaisseau en cas de nécessité auroit pu y mouiller sur huit brasses de fond.

La nuit ne permit pas à M. Wallis d'arriver au mouillage, & au point du jour, les courans l'ayant porté hors de la vue de l'Isle, il continua sa route. Cette terre fut nommée l'*Isle de Wallis*. Elle gît par les treize degrés dix-huit minutes de latitude australe, & par les deux cens un degrés trente minutes de longitude.

M. Wallis observe que les latitudes

& les longitudes de toutes ces Isles, ont été marquées avec tant d'exactitude, que désormais les vaisseaux qui navigeront dans ces parages, pourront les retrouver avec facilité, soit qu'ils veuillent y prendre des rafraîchissemens, ou reconnoître les diverses productions de ces terres.





CHAPITRE XVIII.

Description des Isles situées sur le passage des Isles du Roi George à Tinian.

DANS la description qu'on a donnée des Isles du Roi Georges, on a vu que le Commodore Byron fit d'inutiles recherches pour y trouver un mouillage, & que forcé de s'en éloigner, il poursuivit sa route à l'Ouest. Il ne courut pas long-tems dans cette direction sans découvrir la terre. C'étoit une Isle basse, presque noyée, très-étroite & qui gît Est & Ouest. Il en prolongea la côte méridionale. Des arbres chargés de fruits & de fleurs, ombrageoient des gazons de verdure, & se présentoient sous un point de vue pittoresque; mais une lame terrible brisoit avec violence sur toute cette côte; dans la proximité, on ne trouvoit qu'un mauvais fond de

vase, & la mer étoit semée de rochers & de petites Isles, qui s'étendoient à trois lieues au large, & rendoient l'accès de l'Isle impraticable.

L'ÉTENDUE de cette Isle, qui n'est pour ainsi dire, qu'une langue de terre, n'est pas au-dessous de vingt lieues. A en juger par l'apparence, la population y est nombreuse. Le Commodore n'eut qu'une vue rapide de cette Isle. Elle est située par les quinze degrés de latitude australe, & sa pointe la plus occidentale est par les deux cens vingt-cinq degrés trente-sept minutes de longitude. Elle fut nommée l'*Isle du Prince de Galles*. Sa distance à celle des Isles du Roi Georges est d'environ quarante-huit lieues dans la direction du Sud quatre-vingt-dix degrés à l'Ouest. L'aiguille aimantée déclina ici de cinq degrés trente minutes vers l'Est.

LE Commodore continuant de courir à l'Ouest, observe qu'il voyoit chaque soir, de grandes compagnies d'oi-

seaux voler au Sud. Il en conjecture, qu'il doit y avoir au Sud de la latitude où il se trouvoit, quelque grande terre, ce qui le confirme dans cette opinion, c'est que cette chaîne d'Isles qu'il a découvertes, étant extrêmement peuplées, supposent l'existence d'un continent voisin. Mais dans la supposition purement gratuite qu'un continent inconnu dans le sein de la mer du Sud, ait servi à peupler toutes les petites Isles qui seroient dans les environs, ne pourroit-on pas demander au Commodore de nous dire quelle est l'origine de la population de ce continent, séparé des deux autres par d'immenses espaces ?

QUELQUES jours après, il eut la vue d'une autre terre qui se présentoit sous l'apparence de trois Isles, séparées par des rochers & des ruines. Le côté Sud-Est de ces Isles gît Nord-Est quart de Nord & Sud-Ouest quart de Sud. D'une extrêmité à l'autre, il a une éten-

due de trois lieues; & de ces deux pointes partent des récifs ſur leſquels les lames briſent avec un bruit épouvantable. Il rangea la pointe du Nord, & trouva les côtés du Nord-Oueſt & de l'Oueſt défendus par d'innombrables rochers & des bas-fonds, qui mettent près de deux lieues en mer. Une pareille chaîne de briſans doit être très-redoutable aux Navigateurs.

UNE grande pirogue à la voile ſe montra dans l'éloignement. Mais ces terres étant environnées de briſans dans toutes les directions, il fut contraint de s'en éloigner ſans pouvoir en prendre une plus exacte connoiſſance. Il imagina qu'elles faiſoient peut-être partie des Iſles Salomon; ce qui lui donna l'eſpoir d'en rencontrer quelques autres qui pourroient lui offrir une baie ou un port commode.

LE récif qu'il découvrit à l'approche de ces Iſles, gît par les dix degrès quinze minutes de latitude Sud, & par

deux cens huit degrés sept minutes de longitude; au Nord, soixante-seize degrés quarante-huit minutes à l'Ouest de l'Isle du Prince de Galles, à trois cens cinquante-deux lieues de distance. Les Isles sont à neuf lieues de ce récif dans la direction du Ouest-Nord-Ouest. Le Commodore les nomma *les Isles du Danger.*

DANS l'impossibilité d'y atterrir, il fit voile au Nord-Ouest-quart-Ouest de ces Isles. Une autre terre s'étant montrée dans le Sud-Sud-Ouest, à sept ou huit lieues de distance, il vint aussi-tôt l'attaquer. C'étoit une terre basse; mais d'un aspect enchanteur. La verdure, les fleurs, les ruisseaux, & une grande nape d'eau, ombragés par des forêts de cocotiers & d'autres arbres, faisoient, de l'Isle entière, un jardin délicieux. Elle embrasse un lac d'une étendue considérable; son circuit est d'environ dix lieues: mais la mer se développe avec fureur sur presque

toutes les parties de la côte, où l'on n'apperçoit qu'un rivage, couvert de fange.

Il prolongea le rivage en rondissant le long de la côte; & lorsqu'il fut au vent de l'Isle, il envoya les bateaux reconnoître les sondes, & un lieu propre au mouillage. Les bateaux de retour sans avoir trouvé de fond, furent renvoyés une seconde fois, pour prendre terre, & se procurer, s'il étoit possible, quelques rafraîchissemens.

Les bateaux débarquèrent; mais ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés; & ils rapportèrent environ deux cens noix de coccos, qui, dans le besoin urgent où l'on se trouvoit, furent regardés comme un trésor inappréciable.

L'Officier qui commandoit la descente, informa le Commodore qu'il n'avoit découvert aucun vestige qui annonçât que cette terre eût jamais été habitée. Les oiseaux aquatiques étoient les possesseurs paisibles de cette

terre féconde. Il en vit par milliers perchés sur les arbres, au haut desquels ils construisent leurs nids. Ces oiseaux étoient si peu ombrageux qu'ils se laissoient prendre sur leurs nids. La terre étoit couverte de crabes; mais il n'apperçut aucune espece de quadrupèdes.

Le Commodore prit d'abord cette Isle pour celle qui est désignée dans le Neptune François, sous le nom de *Maluita*, & placée environ à un degré à l'Est de la grande Isle *Sainte-Elisabeth*, qui est une des principales Isles de Salomon. Mais ayant eu ensuite la conviction du contraire, il l'a appellée l'*Isle du Duc d'York*. Il n'est pas apparent qu'elle ait jamais été visitée par aucun Navigateur Européen.

M. Byron observe ici que la position des Isles de Salomon, telle qu'elle est désignée dans les Cartes Françoises, n'est fondée sur aucune autorité. Il doute que ce Navigateur célèbre ait

laissé des mémoires propres à les faire jamais retrouver.

Il continua de courir à l'Ouest sur le même parallele dans le dessein de découvrir ces Isles fameuses; mais parvenu à dix degrés à l'Ouest de la position qu'on leur donne, il crut devoir abandonner cette recherche, & fit voile au Nord pour passer la ligne & porter ensuite sur les Larrones.

Après huit jours de course dans cette direction, il eut de nouveau, la vue d'une terre qui étoit encore une Isle basse, plate, couverte d'arbres & de verdure. Toutes les apparences annonçoient une terre riche & féconde : mais un rivage fangeux, sur lequel les lames brisoient avec violence, fit craindre qu'elle ne fût inaccessible aux vaisseaux. Il vint prolonger la bande du Sud-Ouest, qui est d'une étendue d'environ quatre lieues; & la multitude d'habitans qui se montra sur le rivage, prouvoit que cette terre étoit ex-

trêmement peuplée. Bientôt près de soixante pirogues se détachèrent du rivage & voguèrent sur les vaisseaux.

Le Commodore fit mettre en panne pour les recevoir, & elles vinrent se ranger en cercle autour d'eux.

Ces pirogues étoient bien travaillées, & si nettes, qu'elles paroissoient sortir du chantier. Chacune d'elles ne portoit pas moins de trois personnes, ni au-dessus de six.

Ces Indiens s'arrêtèrent quelque tems à considérer les vaisseaux avec une surprise mêlée d'admiration. L'un d'eux se jetta enfin dans la mer, nâgea vers le vaisseau, grimpa sur un des côtés, avec la légèreté d'un chat, & parvenu au plat-bord, il s'assit dessus, en éclatant de rire. Sautant ensuite sur le pont, il parcourut le vaisseau, cherchant à se saisir de tout ce qui se présentoit sous sa main ; mais comme il étoit nud, il lui étoit impossible de pouvoir rien cacher.

On le vêtit d'un caleçon & d'une jaquette, ce qui le rendoit très-plaisant; son air, ses gestes & tous ses mouvemens étoient exactement ceux d'un singe nouvellement dressé. On lui donna un morceau de pain: il le mangea avec voracité; & après avoir fait une infinité de mines, toutes plus comiques les unes que les autres, il s'élança par-dessus bord avec son nouvel accoutrement & regagna sa pirogue à la nâge.

Plusieurs autres furent tentés d'imiter son exemple: ils nâgerent vers le vaisseau, s'introduisirent par les sabords, & se saisissant de tout ce qu'ils pouvoient atteindre, ils s'élançoient immédiatement avec leur butin, dans la mer, & nâgeoient à une distance considérable, les bras au-dessus de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils avoient dans les mains.

Ces Indiens, d'une taille avantageuse & déliée, ont le corps droit, la

jambe & le bras bien tournés; ils sont, en général, bien proportionnés dans tous leurs membres, légers, actifs & dispos. Ils sont de couleur de cuivre-bronzé. Dans leurs traits, qui n'ont rien de désagréable, on découvre un mélange d'intrépidité & d'enjouement. Ils ont des cheveux longs, noirs, & relevés sur le sommet de la tête en une grosse touffe, ou en trois nœuds, suivant la fantaisie & le caprice. Les uns portent la barbe longue, quelques-uns n'ont que des moustaches, & d'autres se contentent d'un petit bouquet à la pointe du menton.

Ces Insulaires vont nuds. Les coquillages sont leur parure: ils en font des colliers, des bracelets & des ceintures. Tous ont les oreilles percées, & d'une extrême longueur, ce qui annonce le poids des ornemens dont ils les décorent.

L'un de ces Indiens qui paroissoit jouir d'une haute considération, avoit

une

une ceinture garnie de plusieurs rangs de dents humaines. C'étoit, sans doute, là les dépouilles glorieuses de ceux à qui il avoit fait mordre la poussière. Ce trophée étoit à ses yeux, d'un grand prix. Tout ce qu'on put lui offrir ne put l'engager à s'en défaire.

La plupart de ces Indiens étoient désarmés; mais quelques-uns avoient les armes les plus dangereuses qu'il soit possible d'imaginer. C'étoit des especes de lances, très-larges à un bout, & armées de dents de requins aussi aigues que des lancettes.

On desiroit obtenir d'eux quelques rafraîchissemens. On leur montra des noix de coco, en leur faisant signe d'en apporter; mais on s'apperçut qu'on ne devoit rien en espérer, & qu'ils n'étoient propres qu'à enlever les fruits & les provisions des vaisseaux.

Les bateaux qui avoient été expédiés pour prendre les sondes, informèrent le Commodore qu'ils avoient

trouvé trente brasses d'eau à deux encablures du rivage ; mais que le fond étoit de roche de corail ; & que la proximité des brisans rendoit le mouillage très-dangereux.

Ce rapport ne permit pas au Commodore de s'arrêter plus long-tems : il fallut faire voile de cette Isle, sans pouvoir en tirer aucune espece de rafraîchissement. Cette terre fut nommée *l'Isle de Byron* : elle est située par le premier degré dix-huit minutes de latitude australe, & par deux cens trois degrés quarante-neuf minutes de longitude. La déclinaison de l'aiguille aimantée fut ici d'une pointe vers l'Est.





CHAPITRE XIX.

Découverte d'un Détroit qui divise la Nouvelle-Bretagne ; description de plusieurs Isles situées dans le détroit & sur le passage de la Nouvelle-Bretagne à l'Isle de Mindanao.

Le détroit qui fait deux Isles de la nouvelle Bretagne, est une découverte très-importante : elle ouvre une route plus courte & plus agréable de la mer du Sud, dans celle des Moluques ; & les Navigateurs peuvent désormais éviter de passer au Nord de cette terre à travers quantité de petites Isles, qui rendoient la navigation de ces parages très-périlleuse.

Cette précieuse découverte est dûe à M. Carteret, que nous allons suivre dans les détails intéressans de sa navigation, jusqu'à la vue de l'Isle Mindanao.

Se trouvant à la hauteur de l'Isle de Saint-Jean, il eut la vue de la côte de la nouvelle Bretagne, qu'il vint attaquer. A l'approche de cette terre, un fort courant, qui portoit à l'Ouest, l'entraîna dans un grand enfoncement qu'il reconnut bientôt pour être la baie que Dampierre a nommée *la Baie de Saint-Georges.*

Ne pouvant s'élever au Nord, il vint laisser tomber l'ancre dans une baie, voisine d'une petite Isle, distante d'environ trois lieues du cap Saint-Georges, dans la direction du Nord-Ouest. Cette Isle fut nommée *l'Isle de Wallis.*

Il reconnut que le cap Saint-Georges est situé par les cinq degrés de latitude australe & par cent soixante-neuf degrés cinquante-quatre minutes de longitude, ce qui le place environ à deux milles cinq cens lieues à l'Ouest du continent de l'Amérique. Cette position est la même à très-peu de chose près, que lui assigne M. de Bougain-

ville, qui vint mouiller dans cette même baie, qu'il a nommée *le Port Praſlin*, & qui eût occaſion d'y obſerver une éclipſe de ſoleil.

Il étoit d'une grande importance de faire connoître le giſſement de ce cap. Juſqu'à ce moment rien n'étoit plus incertain que l'étendue en longitude de la mer Pacifique qu'il eſt facile de déterminer aujourd'hui d'une manière sûre, par les obſervations aſtronomiques qu'on peut faire à la côte du Pérou.

Les bateaux envoyés pour reconnoître la côte, étant de retour avec la nouvelle qu'ils avoient trouvé un mouillage plus commode pour faire de l'eau & du bois, M. Carteret leva l'ancre & fit voile à une petite anſe qui étoit éloignée de trois ou quatre milles, qu'il nomma l'*Anſe aux Anglois*.

Tandis qu'on s'occupoit des réparations dont le vaiſſeau avoit le plus urgent beſoin pour remettre en mer, les bateaux ſortoient chaque jour pour

aller faire la pêche en différens endroits. Toute la côte paroissoit être très-poissonneuse, mais la pêche étoit très-ingrate ; ce que M. Carteret attribue à la limpidité des eaux, & à leur fond de roche, & peut-être à défaut d'adresse. Malgré le peu de succès de la pêche, on s'en occupoit nuit & jour : ne prenant rien ou presque rien avec la seine, on se mit à pêcher à la ligne ; mais on eut la mortification de voir les poissons dédaigner l'appât qu'on leur présentoit.

On vit quelques tortues qu'on ne réussit pas mieux à prendre que les poissons. Les Anglois, comme Tantale dévoré par la soif au milieu des eaux, avoient le chagrin de voir tout ce qui pouvoit flatter leur appétit se soustraire à toutes les tentatives qu'ils faisoient pour y atteindre.

Cependant à mer basse ils trouvèrent des huîtres, quelques pétoncles d'une grosseur prodigieuse ; & à terre

quelques cocotiers leur fournirent des noix de coco avec leurs choux. Ces choux, dont la ſubſtance eſt blanche, juteuſe & caſſante, mangés cruds, ont preſque le goût de la châtaigne; mais bouillis, ils ſont de beaucoup préférables aux meilleurs panais. Il étoit fâcheux qu'on ne put ſe procurer ces choux ſans couper les arbres dont ils formoient les cimes. Mais la néceſſité rend tout légitime. Avec ces rafraîchiſſemens, qui furent du plus grand ſecours, on eut encore quelques pommes de mangles & des prunes de monbin, qu'on nomme auſſi prunes de la Jamaïque.

Le débarquement n'offroit dans les environs de la baie qu'une plage de roche, & la contrée préſentoit une chaîne de montagnes où le roc ſe montroit preſque à nud; mais elles étoient couvertes de grands arbres propres à différens uſages. Entre ces arbres on voit quantité de muſcadiers: les noix qu'on en cueillit n'étoient point dans leur

maturité, & l'espece n'en paroît pas fort bonne; ce qui peut être attribué à ce qu'ils croissent sans aucune espece de culture, & sur-tout à l'ombre de grands arbres touffus. Le cocotier est ici dans sa plus grande perfection, mais l'espece n'en est pas abondante. On y voit des palmiers de toutes les especes, le bétel, l'areca, le jonc des Indes, une espece d'aloës, le bambou, & beaucoup d'autres entièrement inconnus en Europe; mais on n'y trouve point de plantes rafraîchissantes.

Dans la belle & intéressante description que M. de Bougainville a donnée de cette côte, il observe que le pays est en général peu riche en Botanique. Les bois sont peuplés d'un grand nombre d'oiseaux; on y voit des pigeons d'un superbe plumage, des tourterelles, des perroquets, des veuves, un gros oiseau à plumage noir, dont le cri imite l'aboiement d'un chien à s'y méprendre; & beaucoup d'autres oiseaux inconnus.

On n'apperçut aucune espece de quadrupède, à l'exception de deux animaux d'assez petite taille, qu'on prit pour des chiens; mais ils parurent très-sauvages, & très-ombrageux : ils courent avec tant de légèreté & de vîtesse qu'on les perdit à l'instant de vue.

En parcourant la contrée, on trouva quelques habitations, qui paroissoient, d'après les débris des feux & des coquillages encore frais, avoir été récemment abandonnés.

L'anse aux Anglois est située au Nord-Est un demi-rumb à l'Est de l'Isle de Wallis, dans un éloignement de trois ou quatre milles. A droite est une petite bature, mais visible. La marée ici ne monte & descend qu'une fois en vingt-quatre heures. Le flot commence vers les neuf ou dix heures : le vif de l'eau est entre trois & quatre heures après midi; le jusant succède & l'on a la marée basse sur les six heures du matin. Le flot s'élève d'ordinaire à la hau-

teur perpendiculaire de neuf pieds. L'aiguille aimantée déclina de six degrés trente minutes vers l'Est.

DURANT le séjour qu'on fit dans cette baie, un des bateaux envoyé pour reconnoître les baies & les anses que forme la côte, rapporta de son expédition, une petite cargaison de noix de coco, qu'il s'étoit procurée dans un très-beau port, distant de quatre lieues à l'Ouest-Nord-Ouest du mouillage. L'Officier qui y avoit débarqué, avoit observé quelques habitations dans le voisinage de ces cocotiers dont la plûpart étoient marqués. Ces circonstances ne permirent point à M. Carteret d'y renvoyer le bateau; mais comme ces rafraîchissemens étoient de première nécessité, il résolut d'y aborder avec le vaisseau, pour être en état de protéger la descente.

IL fit voile pour cette baie; il y arriva le soir même. On amassa un millier de noix de coco, & autant de choux qu'il

étoit possible d'en conserver. Il nomma cette baie le *Port de Carteret*. Il est formé par deux Isles & la principale terre. La plus grande, qui est au Nord-Ouest, fut appellée l'*Isle des Cocotiers*; l'autre moins considérable reçut le nom de *Leigh*. Entre ces deux Isles est un bas-fond, & chacune d'elles forme une entrée dans le port. Il court Sud-Est quart de Sud & Nord-Ouest quart de Nord. Il a près de trois milles de longueur sur une largeur de quatre longueurs de cables.

SORTI de ce port, M. Carteret se proposoit de doubler le cap Sainte-Marie; mais les vents forcés de l'Est-Sud-Est dans une direction précisément contraire à cette route formoient un obstacle insurmontable, joint à ce qu'un fort courant l'entraînoit dans le fond du golfe que Dampierre nomme la baie de Saint-Georges, à laquelle il donne vingt-cinq lieues de profondeur, & qui est bornée à l'Ouest par le cap Oxford.

DANS l'impoſſibilité de s'élever du golfe contre les vents & le courant, il ſe vit dans la néceſſité de tenter un paſſage à l'Oueſt à travers le golfe même, & il y fut encouragé par le courant, qui ſembloit aſſurer le ſuccès de la tentative. Etant à cinq milles environ dans le Sud-Oueſt de l'Iſle des Cocotiers, il gouverna au Nord-Oueſt & enſuite au Nord-Nord-Oueſt, direction à-peu-près parallele à la côte. Il eût bientôt lieu de croire que cette prétendue baie de Saint-Georges, qu'on croyoit être formée par les deux pointes d'une même terre, n'étoit qu'un détroit entre deux Iſles; ce que l'évènement vérifia.

AVANT le coucher du ſoleil, il eût la vue d'une Iſle aſſez conſidérable, qui ſe trouve dans le milieu du détroit & forme deux canaux. Cette Iſle, autour de laquelle ſont pluſieurs Iſlots, reçut le nom de *Duc d'York*. Sur le côté le plus méridional de la principale

terre, la plus grande des deux Isles séparées par le détroit, & à laquelle M. Carteret laissa le nom de Nouvelle-Bretagne, on voit trois hauteurs ou mondrains remarquables & voisins l'un de l'autre ; ils furent nommés *la Mere & les Filles*. Derrière la Mere, qui est le mondrain du milieu & le plus élevé, il apperçut une immense colonne de fumée, ce qui lui fit conjecturer que l'un de ces mondrains étoit un volcan. Par un tems serein on peut fort bien les découvrir à vingt lieues de distance, d'où on les prendroit pour des Isles. Ils sont fort reculés dans les terres : la Mere est à l'Ouest de l'Isle d'York. A l'Est de ces mondrains, la terre forme une pointe qui fut nommée le *Cap Pallifer*. Il y en a une autre à l'Ouest, qui fut appellée le *Cap Etienne*. Ce dernier cap est la terre la plus septentrionale de la Nouvelle-Bretagne. Au Nord du cap est une Isle qu'on nomma l'*Homme*.

ENTRE les caps Pallifer & Etienne, qui giffent Nord-Oueft & Sud-Eft l'un de l'autre, eft une baie. La terre baffe & unie le long du rivage, s'élève en plan incliné, & forme en fe retirant vers la Mere & les Filles, de très-hautes montagnes. Toute la contrée eft couverte de forêts, qui laiffent entrevoir des clairières qu'on prendroit pour des terres cultivées.

L'ISLE du Duc d'York eft fituée entre les deux caps Pallifer & Etienne. Le détroit, les deux canaux compris, n'a pas ici, moins de quinze lieues de largeur. Les terres de l'Ifle du Duc d'York font unies, & de la plus agréable apparence. L'intérieur en eft planté de grands arbres, les maifons des Infulaires font bâties le long du rivage de la mer, à l'ombre des cocotiers, & toute la contrée eft embellie de mille grâces champêtres dont le coup-d'œil eft féduifant.

ON vit plufieurs pirogues travaillées

avec art : elles voguèrent sur le vaisseau ; mais poussé par un vent frais, elles demeurèrent loin derrière.

L'ISLE est située par les quatre degrés neuf minutes de latitude australe, & par cent soixante-huit degrés cinquante-cinq minutes de longitude ; & elle est à vingt-cinq lieues de distance du cap Saint-Georges.

M. CARTERET ne côtoya pas le rivage de la Nouvelle-Bretagne ; mais il donna dans le canal formé par l'Isle & la côte la plus septentrionale du détroit ; canal qu'on peut regarder comme son premier goulet : d'où il gouverna Nord-Ouest-quart-Ouest, toute la nuit, & au point du jour, il avoit perdu de vue les terres les plus septentrionales de la Nouvelle-Bretagne ; ce qui étoit une pleine conviction que la baie supposée étoit un détroit. Il nomma ce détroit *le Canal de Saint-Georges ;* & la grande terre qui forme le côté le plus septentrional du détroit, reçut le nom de *Nouvelle Irlande.*

Le ciel étant obſcurci par de gros nuages, les vents forcés & ſoufflant par raffales, il prolongea la côte de la nouvelle Irlande à la diſtance d'environ ſix lieues, juſqu'à ce qu'il en eût amené la pointe la plus occidentale : alors, changeant la direction de ſa route, il courut à l'Oueſt-Nord-Oueſt, & ſur le ſoir, il découvrit une Iſle d'une très-belle apparence, qui formoit un détroit avec la nouvelle Irlande.

Le courant le porta, avec rapidité, à travers ce ſecond goulet, qui a environ cinq lieues de largeur. L'Iſle paroît être bien peuplée & d'une grande fertilité. Il l'a nommée *l'Iſle Sandwich*, du nom du premier Lord de l'Amirauté. Elle eſt beaucoup plus conſidérable que l'Iſle du Duc d'York. La côte ſemble d'un facile accès, & préſente pluſieurs baies & havres, où l'on trouveroit d'excellens mouillages. Sur la partie ſeptentrionale, il y a un pic remarquable par ſa forme conique ; & préciſément

cisément à l'opposite de la côte de la nouvelle Irlande, on en voit un autre à peu-près de la même forme. Ils gissent entr'eux Sud-quart-Sud-Est un demi-rumb à l'Est, & Nord-quart-Nord-Ouest, un demi-rumb à l'Ouest.

TANT que M. Carteret fut à la hauteur de cette Isle, il entendit dans la nuit, le bruit d'un tambour & des cris de réjouissance. Se trouvant en calme au sortir du passage, dix pirogues se détachèrent du rivage de la nouvelle Irlande, ayant à leur bord environ cent cinquante hommes, & ramèrent vers le vaisseau. Elles s'approchèrent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun Indien ne voulut risquer de monter à bord du vaisseau.

CES Insulaires préféroient le fer aux plus brillans colifichets. Leurs pirogues longues, étroites & à balancier, sont proprement travaillées. Il y en avoit une qui n'avoit pas moins de quatre-vingt-dix pieds de longueur; cepen-

dant, elle sembloit être faite d'un seul arbre : l'avant & l'arrière étoient ornés de sculptures, & elle étoit conduite par trente-trois rameurs.

Ces Indiens sont noirs : leurs cheveux sont frisés & laineux comme ceux des Nègres; mais ils n'ont pas, comme eux, le nez écrasé & les lèvres épaisses. Ils ont une grande ressemblance avec les habitans de l'Isle d'Egmont: ils vont de même, exactement nuds, à l'exception de quelques ornemens de coquillage qu'ils portent en bracelets, en colliers, & quelquefois autour de la jambe. « Ils avoient fait, dit M. Carteret, une toilette aussi recherchée, que celle de nos petits Maîtres d'Angleterre. Tous avoient les cheveux, ou plutôt la laine, poudrée à blanc.

La mode de se couvrir la tête de farine est probablement d'une plus haute antiquité & beaucoup plus étendue qu'on ne le suppose d'ordinaire. Les Européens ne portent pas cette mode si loin que les

Insulaires de la mer Pacifique, qui se poudrent les cheveux & la barbe. La poudre n'est pas la seule parure de leur tête. L'un de ces élégans portoit, un peu au-dessus de l'oreille, une aigrette de plumes de coq domestique, ce qui annonçoit qu'on sert de la volaille sur leurs tables ».

Tous étoient armés de lances & de longs bâtons; mais on ne vit parmi eux, ni arcs ni flèches; peut-être les avoient-ils à bord, & prenoient-ils soin de les dérober à la vue. Ils rôdoient autour du vaisseau, passant continuellement de l'avant à l'arrière; mais on étoit attentif à tous leurs mouvemens. On crut s'appercevoir qu'ils fixoient particulièrement leurs regards sur les canons, comme s'ils en eussent appréhendé quelque danger. Ils avoient avec eux des filets dont le travail faisoit honneur à leur industrie.

Le pic qui se trouve sur l'Isle Sandwic, est par les deux degrés cinquante-

trois minutes de latitude méridionale, & par cent soixante-six degrés quarante-sept minutes de longitude. De-là M. Carteret gouvernant un peu à l'Ouest apperçut une pointe de terre, qui étoit l'extrémité du Sud-Ouest de la nouvelle Irlande. Il la nomma *le Cap Byron*. Elle est par les deux degrés trente minutes de latitude Sud, & par cent soixante-six degrés trente-sept minutes de longitude.

En face de la nouvelle Irlande, à l'Ouest du cap Byron, est une Isle assez considérable, à laquelle il donna le nom de nouvelle Hanovre. Entre cette Isle & la nouvelle Irlande, il y a un passage qui court au Nord-Est. Dans ce passage, on trouve plusieurs petites Isles, sur l'une desquelles est un pic remarquable : elle fut nommée *l'Isle de Byron*, & le passage ou canal reçut le nom de *Détroit de Byron*.

La nouvelle Hanovre offre un coup-d'œil charmant. Ses terres d'une grande élevation, couvertes de superbes ar-

bres, coupées par de profonds vallons, tapissés d'une riante verdure, forment des paysages variés qu'embellissent les ruisseaux, & qui reçoivent un nouveau prix d'un grand nombre de riches plantations.

La pointe du Sud-Ouest de cette terre féconde, est un promontoire qui forme une énorme saillie. Elle fut appellée *le Promontoire de la Reine Charlotte*. Ce promontoire & les terres voisines sont remarquables par plusieurs petits mondrains; mais la mer grosse, un tems orageux & par grains, ne permirent pas à M. Carteret de la mieux reconnoître. Il fit voile à l'Ouest toute la nuit, & le matin, une brume épaisse ne lui laissa qu'une vue très-imparfaite de la nouvelle Hanovre.

Il apperçut à l'Ouest de cette terre, environ à huit lieues de distance, six ou sept petites Isles, qu'il nomma *les Isles du Duc de Portland*. Entre ces Isles, il en remarqua deux d'une certaine étendue. « Les lames qui se montrèrent de

l'avant, dit M. Carteret, m'annoncèrent, que j'avois doublé toutes les terres, & je trouvai que le canal de Saint-Georges offroit un passage, soit de l'Est ou de l'Ouest, bien plus court que la route au Nord de ces terres. La nécessité m'a en quelque manière forcé à faire cette découverte, qui ne peut manquer d'être utile aux Navigateurs. On ne peut pas douter que par cette nouvelle route, on ne puisse se procurer diverses especes de rafraîchissemens des Naturels qui habitent les deux grandes terres du détroit, ou les Isles voisines, si l'on a des verroteries & des merceries à leur donner, provisions nécessaires, & dont nous étions malheureusement dépourvus ».

Le promontoire de la Reine Charlotte, la partie Sud-Ouest de la Nouvelle-Hanovre, gît par les deux degrés ving-neuf minutes de latitude australe & par cent soixante-six degrés deux minutes de longitude : & le milieu

des Isles Portland peut être placé par les deux degrés vingt-sept minutes de latitude Sud & par cent soixante-cinq degrés trente-huit minutes de longitude.

La longueur du canal Saint-Georges depuis le cap Saint-Georges jusqu'au cap Byron, l'extrêmité du Sud-Ouest de la Nouvelle-Irlande est d'environ quatre-vingt lieues. La distance du cap Byron au promontoire de la Reine Charlotte est de près de douze lieues; & depuis le promontoire aux Isles de Portland il y a bien huit lieues de distance. Ainsi toute la longueur du canal de Saint-Georges est d'environ cent lieues, ou trois cent milles.

Le passage de ce canal auroit fourni une infinité d'observations curieuses, utiles & du plus vif intérêt, si M. Carteret se fut trouvé dans des circonstances plus favorables; mais sa santé tellement altérée qu'il pouvoit à peine se traîner, la moitié de son équipage sur

les quadres, un vaisseau délabré & manquant de toutes les choses nécessaires à un voyage de long cours, ne lui permettoient pas de visiter les côtes, d'y faire de fréquentes descentes, d'en reconnoître les productions, le caractère, le génie & les mœurs de leurs habitans.

Après avoir doublé toutes les terres qui forment le canal de Saint-Georges, il prit sa route à l'Ouest. Bientôt il eût connoissance d'une terre dans l'Ouest-Nord-Ouest. C'étoit une Isle d'une considérable étendue. A l'Est de cette Isle il en apperçut une autre qui ne paroissoit être qu'un grand rocher qui s'élevoit au-dessus de l'eau. La force des courants & les brumes épaisses qui régnoient depuis plusieurs jours, l'empêchèrent de reconnoître avec précision le gissement de ces Isles. Poursuivant sa route à l'Ouest, il découvrit de nouvelles terres au Sud de la grande. Elles formoient un groupe de plusieurs Isles.

Comme il continuoit de courir à

l'Oueſt, un nombre conſidérable de pirogues portant pluſieurs centaines d'Indiens voguèrent ſur le vaiſſeau. Il y en eût une qui ſe détacha des autres pour les dévancer; elle s'approcha d'aſſez près pour hêler le vaiſſeau, & lui fit pluſieurs ſignes qui ne furent pas bien compris. On leur répondit par d'autres ſignes, & on les invita à monter à bord en leur montrant quelques colifichets.

A la vue de ces bagatelles brillantes, la pirogue s'approcha; on ne douta pas qu'ils n'euſſent des intentions pacifiques, & qu'ils ne fuſſent diſpoſés à ſe rendre à bord pour traiter amicalement; on ſe trompoit.

AUSSI-TÔT qu'ils ſe virent à portée du vaiſſeau, ſaiſiſſant leurs lances, ils les firent voler avec force, ſur l'endroit du pont où il y avoit le plus de monde. M. Carteret crut qu'il valoit mieux prévenir l'attaque de toutes les pirogues réunies, que d'avoir à s'en dé-

fendre; il fit tirer ſur ceux qui avoient commencé les hoſtilités. A cette décharge dont quelques-uns furent tués ou bleſſés, ils forcèrent de rames pour rejoindre les autres pirogues.

Il fit alors mettre en panne pour attendre l'iſſue de leur conférence. Et il eût la ſatisfaction de les voir ſe diſpoſer à faire retraite. Pour les y engager encore plus efficacement, & leur ôter le deſir de retourner à la charge, il fit pointer par-deſſus leurs têtes un canon de ſix, qui produiſit tout l'effet qu'on en attendoit; car les Indiens hiſsèrent à l'inſtant leurs voiles pour regagner plus promptement le rivage.

Le moment d'après pluſieurs autres pirogues, parties d'un autre côté de l'Iſle, ramèrent ſur le vaiſſeau. Comme les premières, elles s'arrêtèrent à une certaine diſtance, & l'une d'elles s'avança ſeule. On fit aux Indiens tous les ſignes d'amitié poſſibles pour gagner leur bienveillance; on leur montra tout

ce qu'on crut pouvoir leur plaire, en les engageant par de preſſantes invitations à ſe rendre à bord.

MAIS l'éloquence la plus perſuaſive n'auroit pas adouci ces peuples féroces, qui s'imaginoient que toutes ces belles invitations n'étoient que l'effet de la crainte qu'ils inſpiroient. Dès qu'ils furent à portée du vaiſſeau ils firent pleuvoir une grêle de traits, qui heureuſement ne bleſsèrent perſonne.

UNE fuſillade fut la réponſe à ce brutal ſalut. L'un des Indiens tomba ſans vie, le reſte ſauta dans la mer, pour rejoindre à la nage les autres pirogues, que cet événement dégoûta de tenter une plus ſérieuſe aventure; & toutes reprirent la route du rivage.

A l'inſtant on mit le canot en mer pour amener à bord la pirogue qu'ils avoient abandonnée. Elle avoit cinquante pieds de long, quoique ce fut une des plus petites de celles qui ſe diſpoſoient à attaquer le vaiſſeau. Elle étoit

à balancier, mais grossièrement travaillée & faite d'une seule tige.

On trouva dans cette pirogue six beaux poissons, une tortue, quelques iniams, une noix de coco, & un sac tout rempli d'une espece de fruit dont la pulpe étoit farineuse & d'un goût très-agréable. Ce fruit, qui étoit une espece de prune, avoit un noyau applati, & différoit de tous les fruits qu'on eût encore vus. Il se mangeoit crud avec plaisir; mais bouilli, ou cuit dans la cendre chaude, il étoit d'un bien meilleur goût. Cette barque contenoit encore deux pots de terre, & une quantité de nattes dont ces peuples se servent pour leurs voilures & les tugues ou pavillons de leurs pirogues. Les pots étoient façonnés à peu près comme nos cruches : ils avoient une large ouverture, mais point d'anse : dans l'un étoient les apprêts de leur dîner, qui cuisoient à un petit feu qu'ils avoient à leur bord.

Ces Indiens ne paroissoient pas beau-

coup différer de ceux qu'on avoit vus ſur la côte de la Nouvelle-Irlande & à l'Iſle d'Egmont. Ils étoient de couleur de cuivre profondément bronzé, ſans être auſſi noirs que les Nègres d'Afrique. Leurs cheveux n'étoient qu'une laine friſée. Ils mâchent du bétel & vont entièrement nuds, ſi l'on excepte quelques coquillages, enfilés, qu'ils portent en bracelets & en colliers comme un ornement. Ils étoient poudrés à blanc, & avoient le viſage peint de pluſieurs traits de même couleur; on ne s'apperçût pas qu'ils euſſent de la barbe.

APRÈS s'être dégagé de ces peuples belliqueux, M. Carteret continua ſa route à la vue de pluſieurs autres Iſles, qui étoient au nombre de vingt-cinq ou trente, toutes d'une grande étendue; l'une en particulier eſt aſſez conſidérable pour former un grand Royaume. Il les nomma les *Iſles de l'Amirauté*. Il eût les plus vifs regrets de ne pou-

voir s'y arrêter. « Je les aurois bien volontiers visitées, dit-il, si j'eusse été dans une situation moins cruelle. Dans l'état de dépérissement où je me trouvois, & manquant de tous les articles dont on peut traiter avec ces peuples, je ne pouvois faire aucune tentative ».

« TOUTES ces Isles se présentent sous un aspect enchanteur: l'œil parcourt avec ravissement, un heureux mélange de terreins bas, de côteaux & de montagnes, des plaines, des bosquets, des collines, des vallées, qu'arrosent de très-jolies rivières. Ces beautés variées de la nature, qui annoncent la richesse & la fécondité de la terre, sont encore enrichies par des plantations de cocotiers & d'autres arbres fruitiers, des enclos cultivés, des habitations ramassées en villages ou dispersées le long des côtes, qui basses & unies près du rivage, se relèvent pour former des chaînes de collines que recouvrent des tapis de verdure, &

que couronnent de grands & ſuperbes arbres ».

« La néceſſité, la plus impérieuſe des loix, me forçoit de m'éloigner de ces belles contrées ſans les viſiter. Il ſeroit, ſans doute, aiſé de lier commerce avec ces peuples, & d'en tirer tous les rafraîchiſſemens dont on pourroit avoir beſoin. Ils s'y porteroient d'eux-mêmes, une fois convaincus de la ſupériorité de nos forces, des ſuites funeſtes de leur réſiſtance, & des avantages que leur procureroient les échanges ».

« Le milieu de la plus grande de ces Iſles gît par les deux degrés dix-huit minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante-quatre degrés dix-neuf minutes de longitude, & à trente-cinq lieues du promontoire de la Reine Charlotte ſur la nouvelle Hanovre, dans la direction de l'Oueſt un demi-rumb au Nord. Tout près du côté méridional de cette Iſle, on en découvre

une très-petite, qui s'élève en forme de pain de fucre, & fait un pic très-élevé. La latitude de ce pic eft de deux degrés vingt-fept minutes Sud, & il fe trouve à cinq degrés trente minutes à l'Oueft du cap Saint-Georges fur la nouvelle Irlande.

La côte méridionale de la grande Ifle, que M. Carteret a prolongée, s'étend Eft & Oueft, l'efpace de dix-huit lieues ; il ne fait pas jufqu'où elle peut aller au Nord ; mais elle court au-delà de tout ce que la vue peut atteindre, & d'après les apparences, il y a lieu de croire qu'elle eft d'une confidérable étendue.

On ne peut guère douter que ces Ifles ne produifent la canelle, le gérofle, la mufcade & toutes les précieufes épiceries des Moluques, puifqu'elles font fituées fous le même climat & le même parallele. On eft d'autant plus porté à le croire que le poivrier & le mufcadier croiffent fur les côtes de la nouvelle Irlande,

qui,

qui, comparée à ces Isles fertiles, n'est qu'une chaîne de rochers arides qu'un peu de terre recouvre.

En perdant ces Isles de vue, M. Carteret courut sur l'Ouest-quart-Nord-Ouest, & découvrit bientôt deux petites Isles, basses, unies, couvertes d'arbres & de verdure. L'une, qu'on n'apperçut que du haut des mâts, fut nommée *l'Isle Durour*. Elle est par le premier degré quatorze minutes de latitude australe, & par cent soixante degrés cinquante-six minutes de longitude. Il donna à l'autre le nom de *Matty*. Il la côtoya de nuit, & il vit les habitans accourir sur le rivage avec des flambeaux. Le côté qu'il prolongea gît Est-quart-Nord-Est, & Ouest-quart-Sud-Ouest, dans une étendue d'environ six milles. L'obscurité de la nuit, & le desir de profiter d'un vent favorable, ne lui permirent pas d'y faire des reconnoissances particulières. Elle est située par le premier degré quarante-

cinq minutes de latitude auſtrale, & par cent ſoixante degrés trente-ſept minutes de longitude.

D'AUTRES terres ſe montrèrent dans le Sud-Oueſt; mais la force des courans & une trop foible briſe l'empêchèrent d'en approcher plus que de quatre ou cinq lieues. A cette diſtance il n'en découvrit que les arbres & la verdure, ſans pouvoir dire ſi elles ſont habitées. Ces deux Iſles giſſent entr'elles Nord-Oueſt-quart-Oueſt, & Sud-Eſt-quart-d'Eſt. L'une n'a guère que trois milles de diamètre, & l'autre ſix environ : elles ſont ſéparées par un canal qui peut avoir deux milles de largeur. Leur ſituation eſt par les vingt-deux minutes de latitude auſtrale, & par cent cinquante-ſix degrés quatorze minutes de longitude. Elles furent appellées les *Iſles Stephens*.

DE-LA, faiſant voile au Nord-Oueſt-quart-Oueſt, il découvrit la terre de l'avant, qu'il reconnut être trois Iſles.

Dès qu'il fut dans leur proximité, plusieurs pirogues se détachèrent du rivage, ramèrent vers le vaisseau, & ne montrant que des intentions pacifiques, ils se rendirent à bord sans marquer ni crainte ni défiance.

CES Insulaires n'avoient avec eux que quelques noix de coco, qu'ils échangèrent avec joie contre des morceaux de fer. On s'apperçut bientôt que ce métal ne leur étoit pas inconnu : ils le nommèrent *Parram*, & firent entendre qu'un pareil vaisseau avoit touché à leur Isle pour y prendre des rafraîchissemens.

L'UN d'eux à qui M. Carteret donna trois morceaux d'un vieux cercle de fer, reçut ce présent avec une sensibilité qui tenoit de l'extase. « Je ne pus m'empêcher, dit M. Carteret, de partager en quelque manière la joie de cet Indien, & d'observer avec satisfaction les changemens que ce léger don produisit sur tous ses traits. Le fer

eſt aux yeux de ces peuples ce qu'il y a au monde de plus précieux. Je ſuis aſſuré que pour des outils de fer, nous aurions eu de leurs Iſles tout ce qu'il auroit été poſſible d'en emporter ».

« Ces Indiens ſont de couleur de cuivre; ils ont de longs cheveux noirs & de petites barbes. Leur phyſionomie n'a rien de déſagréable; leurs traits ſont réguliers & leurs dents unies & blanches comme l'ivoire. Ils ſont d'une taille médiocre, mais bien faits, robuſtes, agiles & diſpos à un degré ſurprenant. Ils grimpoient au haut des mâts avec une légèreté qui étonnoit les matelots les plus leſtes. Il ſeroit difficile de voir des hommes d'un caractère plus ouvert & plus franc: ils acceptoient ſans héſiter tout ce qu'on leur offroit pour manger, & ils étoient auſſi familiers & auſſi enjoués avec tous les gens de l'équipage, que s'ils euſſent été nos plus anciens amis. Ils n'étoient pas exactement nuds comme les peuples

du canal de Saint-Georges & des contrées voiſines ; une ceinture de nattes artiſtement tiſſues leur couvroit les parties naturelles ».

« LEURS pirogues ſont honneur à leur induſtrie; elles ſont proprement travaillées & d'une conſtruction fort bien entendue. Les côtés de la pirogue, relevés par deux bordages, joignent parfaitement ſur le fond, qui eſt un tronc d'arbre creuſé : un balancier ſert à la rendre moins volage, & ſa voilure eſt faite d'une très-belle piece de nattes. Nous admirâmes l'art avec lequel ſont faits leurs cordages & leurs filets ».

« CES honnêtes Inſulaires nous firent les plus preſſantes inſtances pour nous engager à deſcendre à terre, s'offrant de laiſſer à bord un égal nombre des leurs comme un ôtage de la ſûreté & de l'accueil que nous devions trouver parmi eux. J'y aurois conſenti avec plaiſir, s'il eût été en mon pouvoir ; mais la violence des courans me jet-

toit à une ſi grande diſtance, que je n'eus pas même occaſion de chercher un mouillage, & la nuit qui tomboit déja, m'obligea à continuer ma route ».

« Les Indiens s'en étant apperçus, l'un d'eux demanda à reſter avec nous, & il ne fut pas poſſible de le détourner de ce deſſein; il s'opiniâtra à ne pas retourner à terre, malgré les remontrances de ſes compagnons. Comme j'imaginai qu'il pourroit nous faire faire d'utiles découvertes, je ne voulus pas employer la force pour le renvoyer, & je lui laiſſai la liberté de nous ſuivre ».

« Il nous informa qu'il y avoit au Nord d'autres Iſles, dont les habitans avoient l'uſage du fer, & qu'ennemis irréconciliables de ſes compatriotes, ils les maſſacroient quand ils les rencontroient en mer. Je ne pus voir ſans un vif chagrin le dépériſſement de la ſanté de ce généreux Indien, qui, pour nous ſuivre, abandonnoit ſes plus intimes

liaisons, & ce qu'il devoit avoir au monde de plus cher. Son état empira chaque jour, & il mourut à notre arrivée sur la côte de Célèbes ».

Fin du Tome II.





TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce second Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre : *Hydrographie de la Mer du Sud*, ou *Hiſtoire des Découvertes des Iſles & Côtes connues dans la Mer du Sud*; & dans lequel je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 29 Novembre 1773.

ROBERT DE VAUGONDY.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Conſeils Supérieurs, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le ſieur FRÉVILLE Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Hydro-*

graphie de la Mer du Sud, ou *Histoire des Découvertes des Isles & Terres connues dans la Mer du Sud*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *trois années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer

en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur de MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes Ayans-cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le quinziéme jour du mois de Décembre l'an mil ſept cent ſoi-

xante-treize, & de notre Regne le cinquante-neuviéme Par le Roi en son Conseil,

LE BEGUE.

J'AI cédé mon droit sur la présente Permission à M. DE HANSY le jeune, Libraire à Paris, suivant les conditions du Traité fait entre nous. A Paris, ce 30 Décembre 1773. FRÉVILLE.

Registré sur le Registre XIX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris la présente Permission, & ensemble la Cession, N° 2819, fol. 195, conformément au Réglement de 1723; qui fait défenses, art. 4, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires prescrits par l'article 108 du même Réglement. A Paris, ce 11 Janvier 1774.

C. A. JOMBERT pere, *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la première fois le 25 Avril 1774.

De l'Imprimerie de PH. D. PIERRES, rue S. Jacques.


2 ed 18





